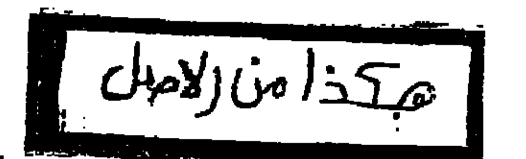


Le Monde

LE MONDE DES LIVRES
■ L'écran et le livre
■ Ecrivains et saltimbanques
(pages 21 à 26)



CINQUANTE-QUATRIÈME ANNÉE – N° 16661 – 7,50 F - 1,13 EURO — VENDREDI 21 AOÛT 1998 — FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

Radiographie d'une droite en crise

● L'opposition est plus divisée que jamais ● Ses formations sont plus nombreuses, ses divergences sur l'Europe et l'extrême droite se sont accrues, ses querelles de personnes ne s'apaisent pas ● Patrick Devedjian (RPR) demande « l'interdiction pure et simple » du Front national

CINQ MOIS après les élections régionales, la droite est plus éclatée que jamais. Emiettée en formations toujours plus nombreuses, traversée par de violentes *inimitiés* de personnes, *divisée* sur sa stratégie et son programme, l'opposition ne parvient pas à trouver un principe d'organisation. L'Alliance, *structure imaginée* par Philippe Séguin et François Léotard au lendemain des élections, n'a pas encore su remplir sa fonction rassembleuse. Bien que nombreux, les partis demeurent eux-mêmes divisés sur des questions aussi essentielles que les relations avec le Front national et l'Europe. L'adhésion de Jacques Blanc, président du conseil régional de Languedoc-Roussillon élu grâce aux voix du Front national, au groupe Démocratie libérale de l'Assemblée nationale a confirmé que le débat sur l'extrême droite est loin d'être tranché. Tandis que de vives protestations ont surgi au sein du parti d'Alain Madelin, l'UDF observe un prudent silence. Premier responsable du RPR à s'exprimer sur ce point, Patrick Devedjian estime, dans un entretien au *Monde*, que son parti a été mis *« devant le fait accompli »* et que cela est *« la meilleure façon de faire exploser L'Alliance »*. Il demande un *« débat »* au sein de celle-ci et n'hésite pas à préconiser *« l'interdiction pure et simple »* du Front national.



Lire page 5
et notre éditorial page 11

Athlétisme à Budapest

■ Christine Arron, une médaille d'or et un record sur 100 mètres aux championnats d'Europe

■ Stéphane Diagana chute et prive les Bleus de tout espoir sur 400 mètres haies

■ Darren Campbell, digne héritier de Lindford Christie dans le sprint anglais

Lire page 16

Et si l'URSS avait introduit des mini-bombes atomiques aux Etats-Unis ?

DES AGENTS SOVIÉTIQUES ont-ils dissimulé *des charges nucléaires miniaturisées* aux Etats-Unis, dans la perspective d'avoir à les réactiver en cas de guerre, sur ordre venu de Moscou ? A en croire la revue *Aviation Week and Space Technology*, dans son numéro du 17 août, c'est ce qu'a « révélé » un ancien colonel du GRU, les services secrets de l'ex-armée rouge, dans la plus totale discrétion, à une commission de la Chambre des représentants, spécialisée dans les questions de sécurité nationale.

L'hebdomadaire américain, qui dispose souvent d'informations de première main, rappelle que, en 1997, le général Alexandre Lebed, ancien responsable du conseil de sécurité russe, candidat à la succession de Boris Eltsine et aujourd'hui gouverneur de la région Krasnoïarsk, puis Alexeï Yablokov, professeur à l'Académie russe des sciences, ont prétendu que l'ex-URSS avait conçu des armes nucléaires miniaturisées – du volume d'une simple valise – dont on ignore le sort depuis l'implosion du pays.

L'officier du GRU a témoigné devant ses interlocuteurs, à Washington, le visage masqué, derrière une vitre de protection et sans identité avouée. Les représentants ont seulement été informés du fait qu'il s'agirait d'un des déserteurs du GRU les plus importants jamais admis aux Etats-Unis et qu'il y avait opéré entre 1988 et 1992 sous le couvert de l'agence Tass.

Selon ce colonel, le renseignement militaire de l'ex-URSS avait préparé des plans au terme desquels de petites charges à fission, autrement dit des bombes A, de la taille d'un sac de golf auraient été acheminées en fraude sur le sol américain pour être activées au dernier moment par des agents spécialisés et servir à détruire des cibles stratégiques – telles que des abris bétonnés – qui n'auraient pas pu l'être par des missiles ou des bombardiers. La région de Shenandoah, dans le nord de la Virginie, était considérée *comme idéale pour cacher de tels engins en* raison de sa proximité avec Washington. Pour les transporter et les y entreposer, le GRU avait fait appel aux moyens clandestins, mais relativement classiques, du marché de la drogue, vedettes rapides, avions de tourisme ou convoyages routiers.

On ignore – et l'officier russe s'est apparemment bien gardé de le dire aux élus – si le GRU a mis ses plans à exécution. *Aviation Week and Space Technology* relate que le FBI n'a pas la preuve que ces valises nucléaires ont été réellement disséminées aux Etats-Unis. Le directeur du conseil de défense des ressources naturelles, Thomas Cochran, affirme cependant que des bombes à fission ne nécessitent pas d'entretien lourd et peuvent donc être stockées plusieurs années durant. Le danger, s'il est réel, tient plutôt à l'incapacité des Russes à dénombrer leurs armes nucléaires avec suffisamment de précision pour que tous les contrôles soient crédibles.

Au demeurant, les Etats-Unis, qui ont longtemps maintenu en Europe des centaines de petites armes nucléaires pouvant être déployées derrière les *« lignes ennemies »* de l'ex-pacte de Varsovie, connaissent, eux aussi, *des problèmes de comptabilité de leur arsenal*. Ils viennent de lancer un projet de 3 millions de dollars (18 millions de francs) qui est censé permettre au département de l'énergie de vérifier de nouveau si les 30 000 têtes nucléaires démantelées avant 1975 l'ont finalement bien été.

Jacques Isnard

Profs : M. Allègre et les heures sup'

C'EST DÉJÀ LA RENTRÉE pour le ministère de l'éducation nationale. L'été a vu naître une nouvelle polémique entre les syndicats d'enseignants et la Rue de Grenelle, après la parution au *Journal officiel* du 7 août d'un décret abaissant de 17 % le taux de rémunération des heures supplémentaires obligatoires des professeurs du second degré. Claude Allègre compte ainsi économiser 700 millions de francs pour financer les postes d'aides-éducateurs, recrutés dans le cadre des emplois-jeunes. *Il entend également engager* des négociations sur le caractère obligatoire de ces heures supplémentaires. Quant aux syndicats, ils réclament, en échange de ces baisses, des créations de postes d'enseignants.

Lire page 6

■ Une mystérieuse hécatombe de grenouilles

BRUCE COLEMAN

Un champignon microscopique serait à l'origine du déclin de nombreuses espèces de batraciens. Enquête sur une mystérieuse hécatombe qui pourrait concerner l'avenir de l'homme. p. 15

■ La Russie au bord de la banqueroute

Moscou essaye de négocier avec des banques étrangères un rééchelonnement de ses dettes. p. 2

■ Une piste après les attentats en Afrique

Les enquêtes sur les attentats anti-américains de Nairobi et Dar es-Salaam semblent impliquer le millionnaire Oussama Ben Laden, réfugié en Afghanistan. p. 3

■ Leur France



ALAIN POTIGNON

Mavis Gallant, écrivain canadien de langue anglaise, connaissait par cœur le plan du métro avant même de s'installer à Paris. p. 10
et notre grand jeu-concours p. 28

■ Europavie liquidée

La mise en liquidation de la compagnie d'assurance-vie Europavie est devenue irrévocable. Trois mille à quatre mille assurés ne retrouveront pas l'intégralité de leur mise. p. 12

■ Démocratie lilloise

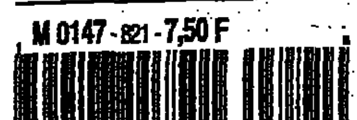
Le conseil communal de concertation permet à la population de Lille de peser sur les décisions municipales. p. 9

■ Deux triomphes à Salzbourg

Simon Rattle à la tête de l'Orchestre de Birmingham et Evgueni Kissin au piano ont écrit deux grands moments du Festival de Salzbourg 1998. p. 19

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 15 KRD ; Espagne, 225 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 450 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2900 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.

M 0147 - 821 - 7,50 F



Les risques pour la France d'une économie-domino

DEMAIN, le krach à Paris, la reprise cassée en France ? La tempête qui sévit sur l'économie mondiale depuis les débuts de la crise asiatique, il y a un peu plus d'un an, qui s'est brusquement aggravée en ce mois d'août avec une étourdissante valse des monnaies, a redonné quelque actualité à ce type d'interrogation. Cette valse à trois temps – la plongée du yen japonais, *la spéculation sur les devises* chinoises (le yuan et le dollar de Hongkong), la dévaluation du rouble russe – a profondément modifié l'environnement dans lequel se meut l'économie française. Faut-il pour autant retomber dans la déprime dont les Français, le Mondial aidant, semblaient tout juste sortir ?

Avec la dépression asiatique, le ralentissement anglo-américain et la nervosité exacerbée des marchés financiers internationaux, le climat international est aujourd'hui moins favorable qu'au printemps. Les grandes organisations, comme le FMI, s'apprêtent d'ailleurs à réviser à nouveau à la baisse leurs prévisions de croissance pour l'économie mondiale en 1998 et 1999. L'observation des crises asiatiques, de leur déroulement et de leurs effets-dominos au cours de l'année écoulée, justifie quelques inquiétudes. Mais cette même observation alimente aussi quelques espoirs.

L'économie mondiale est aujourd'hui, on le dit souvent, un village dans lequel ce qui se passe dans un quartier a immédiatement des effets sur la vie des autres quartiers. C'est l'interdépendance des économies nationales. La crise *asiatique, révélée par la dévaluation* le 2 juillet 1997 du bath thaïlandais, en a donné une série d'illustrations. La contagion s'est d'abord emparée de certains pays d'Asie du Sud-Est : l'Indonésie, la Corée du Sud ou la Malaisie – tous obligés de dévaluer leurs monnaies. Puis la crise a contribué à déstabiliser des pays très différents, proches comme le Japon ou la Chine, plus éloignés comme la Russie et le Brésil. Elle a aussi affecté, de diverses manières, les grandes économies industrialisées, les Etats-Unis en premier lieu.

Les canaux à travers lesquels se propagent de telles crises sont nombreux, complexes et plus ou moins transparents.

Erik Izraelewicz

Lire la suite page 11

Face aux cornes les plus dures



RICHARD MILIAN

À TRENTE-HUIT ANS, il possède, avec son corps mince, la grâce des voyous pardonnables. Mais Richard Milian est un homme d'arène, le torero français à qui on ne laisse que les bêtes des élevages compliqués. *« On me réserve les cornes les plus dures, à moi de jouer, sans me plaindre, si possible avec le sourire »*, explique-t-il dans un entretien au *Monde*.

Lire page 17

هكذا من الاصل

BANQUEROUTE La Russie aura du mal à éviter la banqueroute. Le moratoire de trois mois, imposé sur la part privée de la dette extérieure russe, risque de priver le pays, pour des années peut-être, de toute possibilité d'emprunts sur les marchés mondiaux tandis que le report, mercredi 19 août, de l'annonce des modalités de la restructuration de la dette intérieure (GKO) a fait replonger la Bourse à Moscou. ● SUR LES 4,8 MILLIARDS de dollars (28 milliards de francs) versés, fin juillet, par le Fonds monétaire international, 3,8 milliards de dollars ont été immédiatement dépensés, en vain, pour défendre le rouble. ● RÉTABLIR *« la confiance »*, comme le réclame le FMI, semble hors de portée des dirigeants russes : la population, qui soutenait les réformes et le pouvoir en place, estime avoir été *« trompée »* par Boris Elstine.

La Russie s'enfonce dans une crise financière et politique

Le Kremlin a reporté l'annonce de décisions attendues sur le rééchelonnement et les modalités de paiement de la dette intérieure. Boris Eltsine semble plus discrédité que jamais au moment où le Fonds monétaire international appelle à un rétablissement de la « confiance »

MOSCOU
de notre correspondante

Le 19 août 1991, les « démocrates » défendant la Maison Blanche derrière Boris Eltsine étaient soutenus par près d'un tiers de la population. Sept ans plus tard, les Russes, un pied dans la banqueroute, ne sont plus que 8 % à penser que ce fut alors le début d'une *« révolution démocratique »*. Pour les autres, selon l'Institut VTSIOM, il s'agissait d'un simple épisode de lutte pour le pouvoir, voire d'une *« tragédie »* pour le peuple. Après avoir longtemps voulu ignorer cette réalité, le Fonds monétaire international (FMI) et le G 7 l'utilisent aujourd'hui pour refuser à la Russie l'aide à fonds perdus qu'ils lui prodiguent depuis des années.



Des négociations dramatiques ont eu lieu à Moscou dans la nuit précédant le lundi 17 août, jour où furent annoncées les mesures visant à éviter une explosion du système bancaire russe : dévaluation « contrôlée » du rouble, défaut sur la dette intérieure, moratoire partiel sur la dette extérieure et le contrôle des changes. Or quelques heures plus tôt, Anatoli Tchoubaïs, le préposé aux relations avec le FMI, exposant ce plan à son responsable pour la Russie, avait réclamé, selon le *Wall Street Journal*, une rallonge de 15 milliards à 20 milliards de dollars pour assurer le succès de mesures déjà approuvées par Boris Elsine.

Mais pour la première fois, M. Tchoubaïs essuya un refus. Le FMI aurait exigé en contrepartie, dit-on dans les milieux d'affaires à Moscou, que la Russie accepte de mettre une série de banques en liquidation. Or le maintien à flot des grandes banques russes, dont celles de sept *« oligarques »*, est une priorité pour la « stabilité » de la Russie eltsinienne. Le FMI aurait réclamé en vain que le moratoire de trois mois, imposé sur la part privée de la dette extérieure russe, soit exclu du plan. Car il risque de priver la Russie, pour des années peut-être, de toute possibilité d'emprunts sur les marchés mondiaux.

« Le FMI n'a pas été enthousiaste, mais il a compris qu'il n'y avait pas d'autres issues », a déclaré par la suite M. Tchoubaïs. Il a reconnu que son pays ne devrait plus compter sur de nouvelles aides extérieures, mais pourrait recevoir les tranches déjà promises s'il respecte *« intégralement »* le programme mis au point avec le Fonds. Son directeur, Michel Camdessus, l'a confirmé dans un communiqué, insistant, tout comme divers responsables du G 7 (Etats-Unis, Canada, Japon, Allemagne, France, Grande-Bretagne et Italie), sur la nécessité pour le pouvoir russe de *« rétablir la confiance »*, celle des marchés comme celle de sa population. Or c'est précisément ce qui semble aujourd'hui hors de portée, sans nouvelle aide.

ANTICIPATION

On peut comprendre le *« manque d'enthousiasme »* du FMI. Freiné par le Congrès américain, il avait arraché au G 7 en juillet un nouveau paquet d'aide de 22 milliards de dollars (132 milliards de francs) pour la Russie. Il fallait, disait-on, lui éviter une dévaluation que Boris Eltsine et ses réformateurs ne pourraient pas assumer politiquement. Or, aujourd'hui, le FMI est mis devant le fait accompli. Sur la tranche de 4,8 milliards de dollars versée fin juillet, 3,8 milliards ont été immédiatement dépensés, en vain, pour défendre le rouble, a reconnu, mercredi 19 août, Iouri Doubinine, le président de la Banque centrale russe. La BCR a dû céder le milliard restant au ministre des finances, Mikhaïl Zadornov, mais ce dernier l'a aussi immédiatement dépensé : non pas pour réduire les arriérés de salaires, réformer ou investir, mais pour tenter, sans plus de succès, d'assurer le service des dettes de la Russie. Lequel mangeait 35 % au moins des revenus du pays.

Le budget sera provisoirement soulagé par la dévaluation, le moratoire et la restructuration, promise sur *« trois à cinq ans »*, de la dette intérieure (GKO) due avant fin 1999. Mais la décision de la Russie de faire, pour la première fois, défaut sur des dettes, risque de faire fondre cet avantage. Le report, mercredi, de l'annonce des modalités de la restructuration des GKO, en raison, sans doute, de nouvelles divergences entre la Banque centrale russe et les Finances, a déjà fait replonger ce qui reste de Bourse à Moscou. Quant au moratoire, il a fait exploser les rendements des euro-obligations russes, passées à 140 %. Le marché anticipe ainsi une banqueroute totale du pays sur sa dette extérieure, malgré les dénégations russes.

La baisse des prix mondiaux du pétrole et du gaz a donné, mercredi, un autre flot de mauvaises nouvelles. Les privatisations, dont l'Etat voulait tirer, cette année, 3 milliards de dollars (18 milliards de francs), sont compromises : l'appel d'offres pour 5 % du géant Gazprom a été reporté et celui de 75 % de la société pétrolière Rosneft reste dans le flou. En outre, des résultats accablants pour le premier semestre ont été publiés. Le solde commercial est passé, pour la première fois, dans le rouge, le PNB – qui avait légèrement crû en 1997 – a chuté, en juillet, de 4,5 % et les revenus réels de la population, de 9 %. La crise a donc mordu sur un secteur réel dominé par l'économie grise, que l'on croyait déconnecté des avatars financiers des banques et de leurs « bulles ».

Ce retour à la récession rendra encore plus aléatoire la collecte des impôts, quelle que soit l'envie du pouvoir de coller au programme d'austérité promis au FMI. Alors même que ce programme ne s'attaque toujours pas au vrai problème du pays, le contournement de toutes les lois fiscales par des « capitalistes », non pas sauvages, mais vivant du vol de l'argent de l'Etat. Or cet argent s'est tari, comme celui escompté des exportations, des crédits et des privatisations.

Reste l'impôt, mais pour le lever, il faut un Etat fort, alors que Boris Eltsine est plus discrédité que jamais. Les Russes ne savent pas qui sera son prochain bouc-émissaire à tomber avec le rouble, combien de banques seront debout dans un mois et quel sera alors le prix du lait. *« Mais ils savent*, écrit le quotidien *Segodnia*, *que l'hypothèse d'un troisième mandat de Boris Eltsine a perdu toute signification. »*. L'heure est aux réalignements, alors que l'opposition est poussée aux surenchères pour prendre la tête des *« manifestations de masses »* prévues à l'automne et que le président de la Douma conseille au gouvernement de *« verser d'urgence à l'armée tous les retards de salaires »*.

Sophie Shihab

Les dettes extérieure et intérieure

La dette publique en devises étrangères de la Fédération de Russie s'élève actuellement à 141 milliards de dollars (près de 846 milliards de francs, soit environ 30 % du PIB du pays) et sa dette intérieure (en roubles et en devises) à 50,6 milliards de dollars (303 milliards de francs). La dette extérieure totale russe serait d'environ 150 milliards de dollars dont 90 milliards de dollars sont hérités de l'URSS. Cette dette déjà rééchelonnée n'est pas soumise à la révision en cours.

La dette dont il est question entre Moscou et ses créditeurs étrangers est la dette intérieure : les banques étrangères ayant pu avoir accès ces derniers mois aux bons du Trésor (GKO) et aux obligations fédérales (OFZ), émises en roubles pour financer le déficit budgétaire (6,8 % du PIB en 1997, selon la banque Goldman Sachs). Le montant total des émissions de ce type se monterait à environ 45 milliards en équivalent dollars, dont environ 17 milliards seraient détenus par des non-résidents.

Un nain économique

L'économie russe a renoué avec la croissance en 1997 après une contraction de près de 45 % de sa production intérieure depuis la disparition de l'URSS en 1991. C'est, avec le recul de l'inflation à 11 %, ce qui explique le climat optimiste l'an passé et l'intérêt qu'ont porté à ce pays les investisseurs étrangers qui aujourd'hui s'inquiètent.

● **Le PIB** : il a atteint 450 milliards de dollars en 1997, ce qui représente le tiers de la production française. Par habitant ladifférence entre les deux pays est de un à neuf. Le haut niveau des taux d'intérêt nécessaire pour défendre la parité du rouble devrait toutefois provoquer une stabilisation en 1998.

● **Le commerce extérieur** : autre motif de la confiance passée des investisseurs, il a été jusqu'ici excédentaire grâce aux exportations de matières premières. Mais ce surplus risque de disparaître à cause de la chute des cours du pétrole.

● **La dette publique** : d'environ 140 milliards de dollars, elle n'est pas en tant que telle d'un niveau alarmant : ce montant représente 55 % du PIB à comparer avec le ration de 60 % exigé pour les pays membres de l'Union européenne par les critères de Maastricht. La dette représente 90 % du PIB au Japon et 61 % aux Etats-Unis.

« Le président nous a trompés et a ruiné le pays »

REPORTAGE
La confiance entamée en un système bancaire au bord de l'effondrement

MOSCOU
correspondance

« Il faut attentivement écouter Boris Eltsine, car il dit toujours le contraire de ce qui va se passer. Quand il a déclaré, vendredi, qu'il n'y aurait pas de dévaluation, je suis allé tout droit à ma banque pour convertir en dollars les roubles de mon compte. » Dimitri, un comptable de quarante-cinq ans, est fier d'avoir pu, une fois de plus, vérifier sa théorie et s'estime désormais à l'abri d'*« une catastrophe »*. Mais il a quand même décidé de faire un tour à sa banque, le Rossiskiï Kredit, installée sur l'avenue Novii Arbat, dans un splendide bâtiment ancien. *« Juste pour voir comment les choses évoluent »*, précise-t-il. Dans une petite pièce, une quinzaine de personnes attendent, chuchotent, se renseignent. Sous les yeux attentifs du vigile de service, qui, pistolet à la ceinture, n'hésite pas à prodiger ses conseils

Un groupe s'est formé. Au milieu, une petite dame en tailleur noir raconte comment elle a sauvé ses économies : *« Il faut oublier les comptes en roubles, à 47 % l'an. Ça n'a plus aucun sens. J'ai tout converti en dollars. En échange, ils m'ont demandé de ne pas y toucher pendant trois mois »*, soupire-t-elle. Un homme à lunettes hésite à se lancer dans la même opération. On lui rétorque qu'il est dangereux d'attendre. Car si aujourd'hui le Rossiskiï Kredit propose à ses clients un cours avantageux – 7 roubles pour 1 dollar –, demain, ce taux sera révisé après la clôture de la Bourse, selon la nouvelle pratique.

A 100 mètres de là, devant un bureau de change, Elena, *« manager »* chez Bosch, peste contre sa banque, la SBS-Agro, qui n'a, semble-t-il, plus les moyens de ménager ses clients. Depuis vendredi, Elena n'a plus accès au compte sur lequel est versé chaque mois son salaire de 1 200 dollars (6 600 francs). Avec sa carte de crédit, elle ne peut retirer que des roubles et quand elle se présente aux guichets, on lui explique d'un air compatissant que les dollars font défaut et qu'il faut repasser la semaine prochaine. Contrainte de rembourser une vieille dette, elle s'est décidée à acheter 700 dollars, à 7,70 roubles l'unité. *« Evidemment, hier c'était encore pire. Les bureaux vendaient le dollar à 9,5 et l'achetaient à 6,25. Une folie. Il y a des sommes colossales qui vont directement dans la poche de quelqu'un »*, résume Elena, au bord de la crise de nerfs.

AVANT D'ARRIVER AU GUICHET

Derrière elle, deux hommes, calculettes à la main, vérifient si l'écart maximal de 15 % entre le taux de vente et d'achat du dollar, désormais imposé par la Banque centrale, a bien été respecté. Réponse positive.

Pourtant ici, comme dans l'ensemble des bureaux de change de la capitale, personne ne se bouscule pour acheter des billets verts. *« Trop cher. »* Et d'ailleurs, comme au bon vieux temps, on préfère *« s'arranger »* avant d'arriver au guichet. Une mère de famille, accompagnée de son fils aîné, vient d'acheter 100 dollars à celui qui la précédait dans la file d'attente ; alors qu'un moustachu à l'allure « professionnelle » rode, proposant d'écouler 600 dollars. *« J'attends que ça baisse encore, car je ne veux surtout pas acheter au marché noir. Les arnaqueurs sont trop forts ici »*, lance Sergueï, un jeune chauffeur de taxi qui explique préférer garder ses économies à portée de main.

Selon Sergueï Egorov, le président de l'Association des banques de Russie, quelque 80 milliards de dollars en liquide, dormiraient aujourd'hui sous les matelas des Russes. Une somme faramineuse, qui, injectée dans le circuit financier, permettrait de soulager immédiatement un système bancaire au bord de l'effondrement... Mais la confiance semble aujourd'hui largement entamée, même chez ceux qui ont soutenu les « réformes » et le pouvoir en place.

« J'ai toujours voté Eltsine », confie ainsi Nina Issidorovna, une physicienne à la retraite, qui, depuis plus trois quart d'heure, fait la queue à la Most-Bank pour fermer son compte en roubles. *« Le président nous avait assuré que notre monnaie serait une devise forte. Il nous a trompé et a ruiné le pays. J'aimerais qu'il se repente en direct à la télévision, comme Bill Clinton a eu le courage de le faire, pour avoir simplement embrassé une jeune fille. »*

Agathe Duparc

Les banques prises au piège de la spéculation

LE SYSTÈME bancaire russe est très fragile. Les autorités monétaires à Moscou, les banques étrangères et les agences de notation n'ont pas attendu les derniers soubresauts de la crise financière pour en prendre conscience. Les épargnants non plus. Les experts ont donc beau amoir qu'il [...] ron 1 650 banques. Beaucoup d'entre elles risquent d'être balayées par la dévaluation de fait du rouble : en juin, le ministre des finances Mikhaïl Zadornov avait indiqué qu'une trentaine de banques seulement avaient des chances de résister à un effondrement du [...] gène à des établissements qui vont se trouver en difficulté sur un autre front : le front domestique.

« Un tiers seulement de l'activité des banques russes, estime un économiste, *est liée au financement de la sphère réelle. Tout le reste a été consacré à l'achat de GKO, les* [...] Trésor arrivant à échéance cette année et l'an prochain, leur système s'effondre. Elles ne toucheront pas les sommes dont elles ont besoin pour rembourser leur dette. Si, en plus, elles devaient honorer leurs emprunts en devises, avec des roubles dévalués [...] of Boston, estime que la dette nette des banques russes en devises (dollars ou marks) se limite à 3 milliards de dollars. Un montant relativement limité par rapport aux risques encourus par les banques occidentales en Asie.

Jack Lang et les artistes européens à Berlin pour soutenir Gerhard Schröder

BERLIN
de notre envoyé spécial

Gerhard Schröder, l'adversaire de Helmut Kohl aux élections du 27 septembre, est un homme d'économie, chacun en convient. Il a une carrière internationale depuis qu'il a rencontré Bill Clinton, en août, devant les télévisions. Restait à lui donner une crédibilité culturelle. C'était l'objectif de la rencontre avec des artistes et intellectuels européens, organisée mercredi 19 août à la maison de Willy Brandt, siège du Parti social-démocrate (SPD) à Berlin, à l'initiative de l'association allemande de gauche « Action pour plus de démocratie » et de l'ancien ministre de la culture français, Jack Lang. Ce dernier avait emmené dans ses bagages le philosophe Bernard-Henri Lévy, le compositeur Jean-Michel Jarre, le romancier Michel Tournier, ou encore Françoise Giroud. S'étaient joints aussi l'acteur britannique Ben Kingsley et le Prix Nobel de la paix Elie Wiesel, ainsi que des artistes allemands comme le cinéaste Volker Schlöndorff.

MEETING ÉLECTORAL

Une initiative qui n'est guère du goût de Helmut Kohl. Le chancelier, donné battu par les sondages, s'est indigné publiquement, dès le 12 août, de l'immixtion de Jack Lang dans la campagne électorale. Anton Pfeifer, secrétaire d'Etat chargé de la culture, notamment, à la chancellerie, a dénoncé cette *« fête de la culture »*, la qualifiant de *« nouvelle tentative de vieux soixante-huitards d'atteindre à une hégémonie culturelle »*. Les partisans de M. Kohl ont le pénible sentiment d'être enterrés par les socialistes et le gouvernement français. En juin, déjà, le ministre des finances, Dominique Strauss-Kahn, avait fait un déplacement spécial à Francfort pour soutenir M. Schröder dans un mini-congrès consacré à l'Europe.

Officiellement, il s'agissait cette fois de relancer la culture en Europe, et certains faisaient mine de ne pas savoir qu'ils participaient, *de facto*, à un meeting électoral. *« J'adore Berlin. Je suis un peu perdu, car j'ai l'habitude du mur. C'est un peu comme si on avait enlevé la Seine à Paris »*, explique Michel Tournier, avant d'assurer : *« Je ne suis pas venu soutenir Schröder, je suis venu soutenir la culture. Je suis un écrivain apolitique. »* Précision analogue de Françoise Giroud : *« Je ne suis pas militante socialiste, je suis militante européenne et ancienne ministre de la culture. C'est à ce titre que je viens. »*

A force de vouloir réunir toutes les gauches européennes, on a assisté à de curieuses associations. Gerhard Schröder, qualifié par la gauche du SPD de *« camarade des patrons »*, s'est retrouvé assis à la droite de Vivianne Forrester. L'auteur du brûlot *L'Horreur économique* ne se doutait pas que, quelques minutes plus tôt, M. Schröder vantait, dans un hôtel de Berlin, les chances de la mondialisation pour l'Allemagne. Le débat n'était pas très cohérent : après seize années de gouvernement Kohl, les intellectuels allemands parlaient avant tout de politique intérieure ; les Français d'Europe et de culture.

Dans la soirée, la petite troupe s'est retrouvée au Berliner Ensemble, le théâtre de Bertolt Brecht. Le SPD a montré avec succès sa grande ouverture culturelle : des artistes, dont Jean-Michel Jarre, ont lu des passages de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* ; Elie Wiesel, grave, a lu une lettre à de jeunes Allemands, reliant l'Allemagne à son passé toujours présent.

M. Schröder, qui a, selon ses propres mots, connu le combat contre la faim avant l'art et la culture – il est d'origine très modeste –, s'est contenté d'une courte intervention : plutôt que d'évoquer l'Europe de la culture, il a surtout parlé de répartition des compétences culturelles entre les Länder et l'Etat fédéral...

Arnaud Leparmentier

Les quatre jours de débat à la Maison Blanche qui conduisirent Bill Clinton à avouer sa « faute »

Le procureur indépendant, Kenneth Starr, poursuit son enquête

Apparemment insensible à l'intervention télévisée du président américain, le juge Kenneth Starr poursuit ses auditions et devait à nouveau entendre Mlle Lewinsky, jeudi 20 août. Le demi-aveu télévisé consenti, lundi, par M. Clinton continue d'être vivement critiqué par la presse et l'ensemble de la classe politique. Du *New York Times* au *Washington Post*, les journaux « libéraux » (centre-gauche) dénoncent un aveu insuffisant, l'absence d'excuses réelles et les attaques du président contre le juge Starr.

NEW YORK
de notre correspondante

Fuites savamment orchestrées pour influencer les protagonistes, explications orageuses entre le président et Mme Clinton, veillée de prières familiale et débats *« enragés »* au sein de l'entourage présidentiel sur le contenu de l'allocution télévisée de lundi soir : la Maison Blanche vient de vivre, autour de Bill Clinton luttant pour sauver sa présidence, quatre jours de fièvre et de batailles, dont de nouveaux détails rapportés par la presse américaine, notamment le *Washington Post*, l'agence Associated Press et le magazine électronique *Salon*, permettent d'en reconstituer la trame.

Le rideau de ce psychodrame s'est levé, vendredi matin 14 août, sur un article à la « une » du *New York Times*, directement inspiré par des conseillers de la Maison Blanche. Cet article révélait la stratégie probable que suivrait M. Clinton le lundi suivant face aux questions des procureurs de l'équipe de Kenneth Starr, devant le grand jury : reconnaître des relations intimes avec Monica Lewinsky, qui ne constitueraient pas des *« relations sexuelles »* au sens large, telles qu'elles avaient été définies par les avocats de Paula Jones lorsqu'ils avaient interrogé le président sous serment ; cette tactique permettait au président, qui avait alors assuré n'avoir pas eu de *« relations sexuelles »* avec la jeune stagiaire, d'échapper à l'accusation de faux témoignage.

Cette fuite à la « une » du *New York Times* fut généralement interprétée comme un moyen de commencer à préparer l'opinion aux aveux du président. Aujourd'hui, certains avancent qu'elle remplissait une autre fonction : celle de forcer la main au président Clinton, qui n'avait toujours pas avoué la vérité à sa femme et dont les plus proches conseillers craignaient qu'il n'ait pas le courage de le faire ; une fois la vérité révélée dans la presse, pensaient-ils, il ne pouvait plus reculer. L'auteur de cette fuite serait Mickey Kantor, ancien secrétaire au commerce et un fidèle des Clinton de très longue date, que Hillary Clinton avait appelé à la rescousse dès le début de la crise, en janvier.

Vendredi soir pourtant, Mme Clinton, incrédule, confiait à des proches qu'elle pensait que l'article du *New York Times* était erroné. Elle n'avait probablement pas eu beaucoup l'occasion pendant la journée d'interroger le président, encore très occupé ce jour-là par la crise financière en Russie et diverses autres obligations.

Samedi et dimanche, Bill Clinton se concentra sur la préparation de sa déposition au cours de séances « stratégiques » organisées par ses avocats, en présence de Hillary Clinton, elle-même juriste chevronnée. Séances que le président entrecoupa d'un jogging et d'une petite partie de golf pour se détendre. Paul Begala, autre fidèle conseiller du président, fut chargé de se mettre à la rédaction d'un discours, dans l'hypothèse où M. Clinton déciderait de s'adresser à la nation, lundi soir, après son interrogatoire.

Dimanche matin, le couple présidentiel, très souriant, main dans la main, se rendit à l'office religieux dans sa paroisse habituelle. Ce matin-là, une seconde fuite s'étalait à la « une » du *Washington Post*, cette fois, sous la prestigieuse signature de Bob Woodward : le président était résolu à offrir à M. Starr et au grand jury l'aveu de relations intimes avec Mlle Lewinsky, toujours sous une forme qui lui permettait de contourner l'accusation de parjure, écrivait Bob Woodward, mais le principal obstacle restait l'explication que Bill Clinton devait à sa femme et à sa fille.

DIFFICILE VOLTE-FACE

En fin d'après-midi, CNN faisait état d'un face-à-face difficile entre le président et son épouse et le soir, à 22 h 30, le révérend Jesse Jackson, devenu récemment une sorte de conseiller spirituel de la famille Clinton, était appelé à la Maison Blanche où il passait deux heures à parler et prier avec Hillary et Chelsea Clinton, avant d'être brièvement rejoint par le président. Celui-ci, pendant ce temps, s'était assis à son bureau dans les appartements privés, au troisième étage de la Maison Blanche, pour griffonner sur un bloc-notes un premier brouillon de son allocution télévisée.

Lundi matin 17 août, jour J, Bill Clinton remit le brouillon de son discours à Mickey Kantor, qui en fit tirer trois feuillets dactylographiés. Après une ultime séance de préparation, le président, accompagné de ses avocats, se rendit à 12 h 59 dans l'arène, la salle des cartes, où Kenneth Starr et ses deux adjoints étaient déjà installés. L'interrogatoire, durant lequel M. Starr ne posa que deux questions, sur des points juridiques précis, dura quatre heures et fut souvent tendu, interrompu par de nombreuses pauses ; selon certaines sources, Bill Clinton, dont le principal avocat, David Kendall, émit une dizaine d'objections, refusa catégoriquement d'entrer dans les détails de ses contacts sexuels *« pour des raisons de dignité »*, mais d'autres sources ont affirmé mercredi qu'il avait en fait été poussé à identifier le type d'activités sexuelles qu'il avait eues avec Monica Lewinsky. A 18 h 25, l'audition prit fin, M. Clinton remonta dans ses appartements pour prendre une douche et se détendre une demi-heure.

Mickey Kantor, dans l'après-midi, avait donné le brouillon présidentiel de l'allocution à Paul Begala. Lorsque Paul Begala et les autres conseillers virent le projet de M. Clinton, *« ils explosèrent »* : beaucoup plus qu'un acte de contrition, c'était *« une diatribe »* contre le procureur indépendant, pleine *« de haine et de rancœur »*. Alarmés par l'effet potentiel d'un ton aussi agressif auprès d'une opinion publique qui attendait un repentir, ces conseillers étaient convaincus que le discours devait se limiter à un véritable *mea culpa* et être exempt de toute attaque contre M. Starr.

Lorsque Bill Clinton vint rejoindre son équipe dans le solarium de la Maison Blanche, il leur restait à peine trois heures avant la diffusion de l'allocution, annoncée sur toutes les chaînes. Une véritable bataille s'engagea alors sur l'opportunité ou non d'inclure les attaques contre Kenneth Starr dans le discours. Elle-même partisane d'une dénonciation des excès de l'enquête Starr, c'est finalement Hillary Clinton qui trancha le débat en lançant à son mari : *« Ecoute, c'est ton discours. Dis ce que tu as envie de dire. »*

L'ÉVALUATION DES DÉGÂTS

Après trois jours aussi éprouvants, ce que Bill Clinton avait envie de dire, c'était sa rage contre l'acharnement du procureur indépendant, *« qu'il ne pouvait plus contenir »*. De petits bouts de son brouillon furent coupés, mais l'essentiel fut conservé. A 21 h 35, le président descendit dans la salle des cartes pour répéter son discours de quatre minutes, qu'il prononça en direct à 22 heures devant 67 millions de téléspectateurs.

Mardi fut le jour de l'évaluation des dégâts. Si l'électorat, résigné et sans aucun enthousiasme, paraissait disposé à passer l'éponge, l'accueil de la presse et de la classe politique, en revanche, et en particulier celui des démocrates, fut négatif : le repentir était jugé insuffisant et l'attaque contre M. Starr déplacée. La réalité d'un mensonge entretenu depuis sept mois par le président devant ses plus proches alliés était dure à avaler.

Un nouveau cycle de fuites fut alors lancé pour montrer que Bill Clinton avait vraiment expié sa faute et que le prix personnel de ses aveux était très élevé. Certains rangent dans cette catégorie les révélations de mardi, notamment par la voix de sa porte-parole, sur la colère et la douleur d'Hillary Clinton. L'ignorance prétendue de Mme Clinton étonne en effet jusque Jesse Jackson, selon lequel *« Hillary n'est pas naïve : elle connaît son mari depuis vingt-cinq ans. »* Souffrance sincère ou manipulation cynique ? L'administration Clinton est ainsi faite qu'elle a habitué ses observateurs à douter de l'authenticité des sentiments les plus naturels.

Sylvie Kauffmann

Bill, Monica et la cravate

Les procureurs de l'équipe de Kenneth Starr ont questionné le président Bill Clinton au sujet d'une cravate offerte par Monica Lewinsky et qu'il portait le jour où celle-ci a témoigné devant le grand jury, craignant qu'il ait ainsi voulu lui envoyer un *« message »*, rapporte mercredi le quotidien *New York Times*. La cravate, imprimée de losanges or et bleu marine, avait été offerte par l'ex-stagiaire de la Maison Blanche à M. Clinton, avec le message suivant : *« Lorsque je vous verrai porter cette cravate, je saurai que je suis proche de votre cœur »*, explique le journal. M. Clinton arborait cette cravate le 6 août, lors d'une cérémonie dans la roseraie de la Maison Blanche, le jour même où Monica Lewinsky a comparu devant le grand jury. Les procureurs se demandent si ce choix vestimentaire était guidé par le souhait d'envoyer un *« message de solidarité »* à Mlle Lewinsky avant sa comparution.

Interrogé sur le choix particulier de cette cravate lors de sa propre **déposition, M. Clinton, déconcerté, a souri. Il a estimé possible que la jeune femme lui ait donné cette cravate, mais a nié avoir voulu lui adresser de la sorte un quelconque message, qui pourrait constituer une tentative d'obstruction de la justice. – *(AFP.)***

Washington semble disposer d'une piste sérieuse dans les attentats antiaméricains

LES ÉTATS-UNIS semblent détenir une piste sérieuse dans les attentats anti-américains qui ont fait 257 morts, dont 12 Américains, le 7 août à Nairobi et Dar es-Salaam. Elle remonterait, si les informations de presse sont confirmées, au millionnaire Oussama Ben Laden, déchu de sa nationalité saoudienne et réfugié en Afghanistan.

Les enquêteurs du FBI sont retournés, mercredi 19 août, dans un hôtel du centre de Nairobi qu'ils avaient perquisitionné la veille avec la police kényane, ont rapporté des employés de l'établissement. Le porte-parole du FBI, Frank Scafildi, a refusé de donner des indications sur les indices collectés par les enquêteurs, mais d'après le quotidien kényan *The Daily Nation*, la perquisition de l'hôtel s'est faite sur la base des informations fournies par le Palestinien Mohamad Saddiq Odeh, arrêté au Pakistan le jour de l'attentat et livré aux autorités kényanes le 14 août.

Odeh, indique le quotidien, a révélé que c'est dans cet hôtel qu'a été fabriquée la bombe de 800 kilos qui a endommagé l'ambassade américaine dans la capitale kényane et dévasté plusieurs immeubles. Le journal, qui ne cite pas de sources, affirme que les enquêteurs ont emporté des pièces à conviction et arrêté le propriétaire de l'établissement. Le FBI et la police kényane se sont bornés à confirmer la perquisition sans autres détails, mais le réceptionniste de l'hôtel, David Kioko, a confirmé au correspondant de l'AFP à Nairobi l'arrestation du gérant, James Ng'ang'a, un Yéménite qui vit au Kenya depuis trente ans. Ng'ang'a a été interrogé sur deux clients, des Palestiniens selon le réceptioniste, qui avaient séjourné à l'hôtel début août.

A en croire le *Daily Nation*, Odeh serait le cerveau de l'attentat et aurait eu cinq complices, dont trois auraient trouvé la mort dans l'explosion, les deux autres ayant réussi à s'enfuir.

La presse pakistanaise continue, pour sa part, à publier de nombreux détails sur les aveux d'Odeh, nous indique notre envoyée spéciale à Islamabad, Françoise Chipaux. Avant d'être extradé au Kenya, le suspect aurait donné beaucoup de précisions sur le réseau d'Oussama Ben Laden. D'après ses aveux, le réseau comprendrait 4 000 à 5 000 hommes opérant à plein temps en Arabie saoudite, au Soudan, en Egypte, au Yémen, en Ethiopie, en Somalie, en Afghanistan et au Pakistan.

UN ARSENAL DE MISSILES

Les autorités soudanaises interrogent d'autre part depuis la fin de la semaine dernière un Saoudien et un Soudanais arrêtés à la frontière afghane avec de faux passeports. D'après le quotidien américain *The Washington Post*, l'un d'eux aurait joué un rôle crucial dans les deux attentats. Toujours d'après le *Post*, Odeh aurait aussi déclaré à des officiers du renseignement pakistanais que Ben Laden dispose d'un important arsenal de missiles sol-air, mortiers, roquettes et chars, stockés à travers l'Afghanistan. En Afghanistan, le chef suprême des talibans, le mollah Mohamad Omar, a déclaré mercredi que *« rien ne peut forcer les talibans à remettre Ben Laden aux Etats-Unis ou au gouvernement pakistanais »*.

« Nous ne remettrons jamais Ben Laden à qui que ce soit et nous le protégerons avec notre sang et à n'importe quel prix », a ajouté le mollah Omar, cité par l'Agence islamique afghane. Le ministre des affaires étrangères taliban, Mohhal Hassan Akhund, est allé plus loin, affirmant que *« même s'il était prouvé que Ben Laden est derrière les attentats* [anti-américains], *il ne sera pas livré »*.

Deux organisations, le *« Front islamique international pour la lutte contre les juifs et les croisés »* et l'Armée islamique pour la libération des lieux saints musulmans, ont à nouveau menacé les Etats-Unis de nouvelles attaques jusqu'à leur retrait des pays musulmans, dans des communiqués publiés mercredi par le quotidien arabe publié à Londres, *Al Hayat*. – *(AFP, AP.)*

Les organisations humanitaires évacuent leurs expatriés d'Afghanistan

ISLAMABAD
de notre envoyée spéciale

La plupart des membres expatriés des ONG occidentales (organisations non gouvernementales) ont commencé, mercredi 19 août, à quitter l'Afghanistan, à la demande de leurs ambassades respectives. L'ambassade de France à Islamabad a « conseillé » aux dix-neuf Français opérant en Afghanistan et à la quarantaine en poste à Peshawar, au Pakistan, non loin de la frontière afghane, de regagner Islamabad. Le chargé d'affaires français à Kaboul, Jean-Yves Berthault, qui se trouvait dans la capitale afghane depuis une semaine, est lui aussi revenu ce jeudi à Islamabad.

Ces mesures exceptionnelles ont été prises à la suite de menaces qui auraient été reçues dès samedi dernier, sous la forme d'un fac-similé par le Foreign Office à Londres. Le texte visait les personnels *« non musulmans ou anti-musulmans »*. Dès cette première alerte, les ONG avaient reçu des consignes leur enjoignant de renforcer leur sécurité, en Afghanistan comme au Pakistan. *« On nous a recommandé de doubler désormais les gardes à l'entrée de nos bureaux et résidences pour fouiller et contrôler l'identité des entrants, d'installer des miroirs à l'extérieur, de renforcer nos issues vers l'extérieur, etc. »*, nous a indiqué, depuis Peshawar, Frédéric Roussel, responsable d'Acted.

Dans la nuit de dimanche à lundi, les Etats-Unis décidaient pour leur part d'évacuer du Pakistan tout leur personnel non indispensable et recommendaient fortement aux Américains voyageant au Pakistan de quitter le pays. Environ deux cents Américains, membres de l'ambassade et leurs familles, ont quitté Islamabad par avion spécial, mardi. Après cette décision, très mal ressentie par les autorités pakistanaises, les Etats-Unis ont relancé leur avertissement dans la nuit de mardi à mercredi, poussant ainsi tous les Occidentaux à ces mesures d'exception.

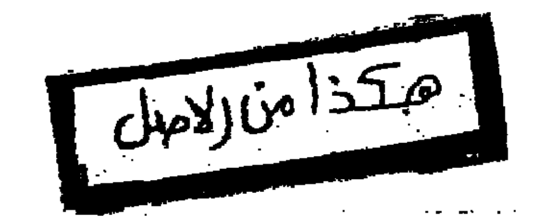
Les Nations unies, qui ont un très nombreux personnel en Afghanistan, ont elles aussi pris un certain nombre de mesures. *« Nous avons des renseignements de la part d'Etats membres importants, qui nous ont informés que leurs services de renseignements s'attendaient à des menaces sérieuses sur les expatriés »*, nous a affirmé mercredi, à Islamabad, Alfredo Witschi-Cestari, coordinateur de l'ONU pour les activités humanitaires en Afghanistan. *« Nous n'avons pas de détails. Mais sur la base de ces renseignements et à la suite des mesures prises par les Etats-Unis, nous avons décidé d'être prudents et réduit le nombre de personnes en Afghanistan »*, a-t-il poursuivi. *« Nous n'évacuons pas*, a toutefois précisé M. Witschi-Cestari, *tous nos programmes continuent, mais nos collègues sont avertis de ne pas trop bouger. »*

BEN LADEN « INVITÉ »

En l'absence de détails sur la nature et l'ampleur de ces menaces, relayées principalement par Washington et Londres, beaucoup s'interrogent sur l'exacte réalité de la situation. La décision américaine de réduction de son personnel au Pakistan vise-t-elle à faire pression sur Islamabad pour qu'il use de son influence sur les Talibans afin d'arrêter Oussama Ben Laden ? Ou, comme l'a suggéré la presse pakistanaise, Washington a-t-il des intentions d'agir contre Oussama Ben Laden, « invité » des Talibans en Afghanistan ? Les plus folles rumeurs courent, alimentées par l'incertitude de la situation.

Le gouvernement pakistanais a, dès mardi, récusé les informations selon lesquelles Washington chercherait à obtenir sa coopération contre Ben Laden. *« L'Afghanistan est un pays souverain et indépendant et le Pakistan se tient scrupuleusement au principe de non-ingérence dans les affaires intérieures des autres pays »*, a déclaré le porte-parole du ministère des affaires étrangères. Selon de hauts responsables, le premier ministre, M. Nawaz Sharif, aurait été averti mardi, au cours d'une réunion sur la sécurité, que toute collaboration pakistano-américaine visant Ben Laden déclencherait des émeutes religieuses au Pakistan, où Oussama Ben Laden a de nombreux adeptes.

Françoise Chipaux



Le gouvernement israélien va construire 2 300 logements sur le Golan

JÉRUSALEM. Le gouvernement israélien a donné son feu vert, mercredi 19 août, à la construction de 2 300 logements supplémentaires sur le plateau syrien du Golan, a annoncé le porte-parole du ministre des infrastructures nationales. Outre ces 2 300 logements, 2 500 appartements à vocation touristique seront mis en chantier à Maale Gamla, Ramot, Kanaf et Had-Nes, localités qui dominent le lac de Tibériade, a précisé le porte-parole d'Ariel Sharon. *« Cette décision vise principalement à développer le tourisme dans cette région et à donner une impulsion au développement et à l'emploi »*, a-t-il indiqué. Israël a annexé en 1967 le plateau du Golan où 15 000 juifs résident aujourd'hui. – *(Reuters.)*

Recours « systématique » au travail forcé en Birmanie

GENÈVE. Le recours au travail forcé, assorti d'un mépris total de la dignité et de la santé, est généralisé et systématique en Birmanie, a indiqué, mercredi 19 août à Genève, l'Organisation internationale du travail (OIT). Selon une commission d'enquête nommée par cette agence des Nations unies, les fonctionnaires du gouvernement birman – et en particulier les membres des forces armées – *« traitent la population comme une réserve illimitée de travailleurs forcés non rémunérés et de serviteurs à leur disposition »*.

Selon ce rapport, le travail forcé est imposé dans tout le pays pour le portage, la construction, l'entretien et les services des camps militaires. Il a aussi cours pour des projets agricoles et forestiers, *« parfois au profit de particuliers »*. La commission évoque des passages à tabac, des tortures, des viols et des meurtres. Le travail est souvent accompli par des femmes, des enfants et des personnes âgées. – *(AFP.)*

Demande d'inculpation de Benazir Bhutto en Suisse

GENÈVE. Un juge helvétique a formellement requis l'inculpation pour blanchiment présumé d'argent de l'ancien premier ministre du Pakistan, Benazir Bhutto, a confirmé, mercredi 19 août, son avocat Me Dominique Poncet. Chargé de l'instruction du dossier à la suite d'une demande d'entraide judiciaire adressée à la Suisse par Islamabad, le juge genevois Daniel Devaud a fait savoir à l'avocat qu'il avait envoyé, mardi à Berne, la demande d'inculpation qui doit être transmise aux autorités pakistanaises.

Egalement soupçonné d'avoir touché de substantielles commissions pour l'attribution de contrats à deux sociétés suisses, l'époux de Benazir Bhutto, Asif Ali Zardari, avait déjà été mis en examen, en juillet, pour les mêmes charges. Rappelant que la dirigeante de l'opposition pakistanaise nie les accusations portées contre elle, Me Poncet indique que sa cliente pourrait refuser purement et simplement la notification d'une inculpation contestée et doute que cette affaire *« finisse un jour devant un tribunal suisse »*. – *(Corresp.)*

DÉPÊCHES

■ **CHINE : la Cour suprême chinoise a rejeté, jeudi 20 août, l'appel** de l'ancien maire de Pékin, Chen Xitong, condamné en juillet à seize ans de prison, mettant un terme au plus gros scandale de corruption de l'histoire du régime communiste, a annoncé l'agence Chine nouvelle. M. Chen, condamné le 31 juillet en première instance par la cour supérieure de Pékin, est devenu le plus haut responsable chinois sanctionné pour corruption. Chen Xitong, âgé de soixante-huit ans, avait été mis en cause en 1995 dans le détournement de 2,2 milliards de dollars des caisses de la municipalité. – *(AFP.)*

■ **Pan Mingdong, l'un des vétérans de la dissidence chinoise,** emprisonné à plusieurs reprises, est mort d'un cancer du colon dimanche à Changsha (Sud), a-t-on appris jeudi 20 août à Pékin de source dissidente. M. Pan, neveu de l'ancien adjoint au maire de Shanghaï Pan Hannian, accusé à tort d'espionnage dans les années 50, est décédé à l'âge de cinquante ans après avoir vainement attendu l'obtention d'un passeport qui lui aurait permis de se faire soigner aux Etats-Unis. – *(AFP.)*

■ **AFRIQUE DU SUD : Desmond Tutu, le président de la commission sud-africaine Vérité et Réconciliation,** a rendu publiques, mercredi 19 août, des lettres mettant en cause l'Afrique du Sud, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis dans la mort, en 1961 dans un accident d'avion, de l'ancien secrétaire général des Nations unies Dag Hammarskjold. L'authenticité de ces lettres n'a pas encore été vérifiée. – *(AFP, AP.)*

■ **ISRAËL : quatre personnes ont été tuées** et vingt-cinq blessées dans des accidents survenus dans un laboratoire secret près de Tel-Aviv, considéré comme le siège du programme israélien d'armes chimiques et biologiques, a rapporté, mercredi 19 août, le journal *Maariv*. Au cours de l'un de ces accidents, les forces de sécurité étaient sur le point d'évacuer les vingt-cinq mille habitants de la banlieue de Nes Ziona, où se trouve l'institut biologique, quand les experts du centre ont affirmé que le danger était dépassé, selon le journal. – *(AFP.)*

Chute des investissements étrangers en Israël

JÉRUSALEM. Les investissements étrangers ont chuté de plus de moitié en Israël au premier semestre 1998, par rapport aux six derniers mois de 1997, a annoncé mercredi 19 août la Banque d'Israël. Ils se sont limités à 1 milliard de dollars (environ 6 milliards de francs) contre 2,1 milliards au deuxième semestre de 1997. Le recul a surtout affecté les prises de participation directe de firmes internationales dans les entreprises israéliennes, dont le montant a baissé de 72 %.

Le porte-parole de la banque centrale a admis que le gel du processus de paix avec les Palestiniens a *« sans doute contribué à la baisse des investissements étrangers. La crise financière en Asie a également joué un rôle en rendant les investisseurs beaucoup plus prudents dans leurs opérations sur les marchés émergents tels qu'Israël »*. – *(AFP.)*

Les rebelles congolais se disent prêts à négocier face au risque d'internationalisation de la crise

Les forces hostiles à M. Kabila continuent leur progression vers Kinshasa

A l'initiative du président zimbabwéen, Robert Mugabe, les pays de la Communauté pour le développement de l'Afrique australe ont annoncé qu'ils allaient envoyer des renforts et du matériel à M. Kabila. L'Afrique du Sud a refusé de s'associer à cette opération. Dans les heures qui ont suivi l'annonce, les rebelles ont accepté le principe de négociations sans condition, tout en affirmant avancer encore vers Kinshasa.

EN ANNONÇANT, mercredi 19 août, un soutien militaire des pays d'Afrique australe à Laurent-Désiré Kabila, le président du Zimbabwe, Robert Mugabe, a pris un risque énorme. Pour l'instant, ce risque semble avoir payé, puisque les rebelles ont aussitôt annoncé leur intention de négocier. Mais la stratégie adoptée par M. Mugabe est lourde de menaces pour l'Afrique australe et centrale. Empruntant la voie ouverte par les opérations militaires rwandaise et ougandaise au Zaïre en 1996, ou angolaise au Congo-Brazzaville en 1997, le président zimbabwéen consacre la thèse selon laquelle certains pays africains constituent des territoires ouverts aux interventions extérieures. Avec cette fois une menace inédite : deux blocs de pays – le Rwanda et l'Ouganda d'une part, le Zimbabwe et l'Angola d'autre part – pourraient en venir à un affrontement direct en République démocratique du Congo.

ANALYSE

Le Rwanda, l'Ouganda et le Burundi peuvent difficilement accepter un compromis

On n'en est pas là. L'Afrique du Sud, principal pays membre de la Communauté pour le développement de l'Afrique australe (SADC), s'est catégoriquement prononcée contre toute intervention militaire au Zaïre. Après plusieurs ministres, c'est Nelson Mandela en personne qui est intervenu : *« Notre attitude est claire : nous ne ferons pas empirer la situation en envoyant une force militaire »*, a déclaré le président sud-africain dans un communiqué diffusé mercredi. L'Afrique du Sud a été immédiatement suivie dans son refus par le Bostwana.

Reste à déterminer les vrais objectifs de l'opération de Robert Mugabe. Les optimistes estimeront qu'il n'a menacé la rébellion que pour mieux l'amener à la table des négociations. Les mauvaises langues rappelleront que le chef de l'Etat zimbabwéen ne s'est jamais très bien remis de l'accession au pouvoir de Nelson Mandela. Avant la fin de l'apartheid, M. Mugabe était le doyen de la lutte de libération du sous-continent, encore auréolé de sa victoire sur les « Rhodésiens » de Ian Smith, une réputation qui l'a protégé des critiques suscitées par la politique autoritaire et répressive pratiquée dans les années qui ont suivi l'indépendance.

RIVALITÉ PERSONNELLE

Nelson Mandela lui a ravi la primauté morale, économique et politique dans la région, et il ne faut pas négliger l'importance de cette rivalité personnelle dans la crise actuelle. Le Zimbabwe a beau venir loin derrière l'Afrique du Sud, il reste un pays d'une richesse et d'une puissance fabuleuses.

On remarquera également que M. Mugabe tente de réactiver les liens qui unissaient naguère les alliés de l'Union soviétique en Afrique australe. Angolais et Namibiens sont appelés à la rescousse. Cet éventuel bloc peut s'analyser également en termes ethniques comme une alliance bantoue (le groupe ethnique qui a peuplé toute la moitié méridionale de l'Afrique) dirigée contre les régimes tutsis au pouvoir en Ouganda, au Rwanda et au Burundi. D'ores et déjà, M. Kabila a adopté cette rhétorique ethniciste. A Bunia, dans le nord du Congo, la rébellion a présenté à la presse une fosse commune où avaient été jetés 150 cadavres de Tutsis massacrés par les partisans de M. Kabila.

L'attitude de l'Angola sera déterminante. Le régime de Luanda se débat dans d'immenses difficultés. Les Nations unies ont échoué dans leur opération de désarmement des rebelles de l'Union pour l'indépendance totale de l'Angola (Unita) de Jonas Savimbi, qui ont repris leurs opérations militaires contre le régime du président José Eduardo Dos Santos. Or l'Unita a de tout temps utilisé le Zaïre, puis le Congo, comme base arrière. Dès le début de la rébellion congolaise, des organes de presse proches de M. Kabila ont assuré que ce dernier s'était assuré du soutien de l'Angola en promettant de neutraliser les activités de l'Unita au Congo.

Même si les rebelles ont multiplié les protestations d'amitié à Luanda et d'hostilité à l'Unita, il est possible que le président Dos Santos puisse se contenter d'un Laurent-Désiré Kabila amendé, encadré par des collaborateurs de confiance, à la tête d'un régime plus stable, capable de contrôler son territoire national. Une hypothèse qui pourrait satisfaire les pays occidentaux, dont la discrétion contraste avec leur activité débordante lors du conflit qui a opposé les partisans de M. Kabila à ceux du maréchal Mobutu.

En revanche, le Rwanda, l'Ouganda et le Burundi (ce dernier pays semble beaucoup plus actif au Congo que lors du conflit de 1996-1997) peuvent difficilement accepter une solution de compromis. Le degré de violence des invectives et les combats entre Kinshasa, d'une part, et ces trois pays, de l'autre, éloignent les perspectives de réconciliation. Si Yoweri Museveni, le président ougandais, et Paul Kagamé, l'homme fort du Rwanda, exercent bien l'influence qu'on leur prête sur la rébellion, il se pourrait que l'offre de négociations de mercredi ne soit qu'un leurre. Au printemps 1997, Bizima Karaha, qui était alors l'un des principaux collaborateurs de M. Kabila, s'était rendu à Lomé, au Togo, et y avait rencontré des collaborateurs de M. Mobutu. Les négociations alors engagées avaient continué jusqu'à la chute du dictateur sans que jamais les combats ne cessent. Et, dans les heures qui ont suivi la proposition de rencontre avec M. Kabila, les rebelles ont annoncé avoir pris Mbanza-Ngungu, le dernier verrou stratégique avant Kinshasa.

Thomas Sotinel

M. Jospin voudrait de « vrais Etats »

Le premier ministre français souhaite *« voir se constituer des vrais Etats »* dans la région des Grands Lacs, ce qui *« serait une lueur d'espoir »*. Lionel Jospin s'est exprimé au cours du conseil des ministres du mercredi 19 août et ses propos ont été rapportés par Daniel Vaillant, ministre des relations avec le Parlement.

Pour M. Jospin, la région a besoin de *« l'émergence d'un pouvoir respectable, pas ubuesque, qui ait une forme de légitimité et qui sache écouter le peuple et qui en tienne compte »*. Le premier ministre a de nouveau démenti toute ingérence française dans l'actuelle crise congolaise et réaffirmé que Paris *« n'exprime pas une préférence »* pour l'une ou l'autre des parties. Il s'est également préoccupé du sort des Français encore présents à Kinshasa, *« préoccupation essentielle »*. Dans la soirée, le ministère français des affaires étrangères a fait savoir que *« tous* [les Français] *qui souhaitaient quitter Kinshasa à ce jour* [avaient] *pu le faire »*. – *(AFP, Reuters.)*

Sous la menace militaire, les insurgés font volte-face

GOMA (Nord-Kivu)
de notre envoyé spécial

Un sentiment d'inquiétude s'est emparé des chefs de la rébellion congolaise, mercredi 19 août, dès qu'ils ont eu connaissance des soutiens ou des rumeurs de soutien de pays étrangers à Laurent-Désiré Kabila. *« Il suffirait que le Zimbabwe envoie des avions bombarder la piste de l'aéroport de Kitona pour que nos hommes qui avancent vers Kinshasa soient coupés de leur base arrière*, expliquait Arthur ZAhidi Ngoma, l'un de leurs chefs. *Un pays étranger peut rapidement faire la différence dans un conflit où aucun des belligérants n'a de force aérienne. »*

Kitona est la tête de pont des rebelles dans l'ouest du pays. Sur cet aéroport arrivent les hommes et les armes qui quittent chaque jour le fief rebelle de Goma, dans l'est de la République démocratique du Congo (RDC). Une destruction de Kitona signifierait donc que la brigade de Goma, incapable d'envoyer ses avions vers l'Ouest, n'aurait plus la possibilité de ravitailler les unités qui mènent l'offensive destinée à prendre la capitale congolaise.

« NOUS VOULONS NÉGOCIER »

Les chefs politiques de la rébellion ont immédiatement tiré leurs conclusions et appelé à la négociation. *« Nous voulons négocier avec M. Kabila ! Nous sommes même prêts à négocier un cessez-le-feu avec M. Kabila ! »*, a lancé Bizima Karaha. Une déclaration qui tranche singulièrement avec l'enthousiasme de la veille, après le départ de Goma d'une délégation d'émissaires de quatre pays africains, dont le Zimbabwe. Les rebelles ont d'ailleurs le sentiment d'avoir été trahis par les diplomates, qui leur avaient donné l'impression, au mieux, d'avoir compris le sens de leur combat, et au moins de privilégier la neutralité des pays frontaliers de l'ex-Zaïre.

« Nous avons voulu que les pays limitrophes nous soutiennent dans notre lutte pour la démocratie. Nous sommes attristés que certains de ces pays aient pris la décision d'aider la dictature que le peuple congolais combat, a déclaré Wamba Dia Wamba, le président du mouvement rebelle. *Avant même d'apprécier le rapport que devait présenter la délégation, le Zimbabwe, qui a la présidence de cette commission régionale, a décidé d'appuyer Kabila. »* A l'heure où M. Dia Wamba s'exprimait, les premières rumeurs parvenaient à Goma sur une éventuelle intervention de l'Angola. *« Nous souhaiterions être consultés par l'Angola avant qu'une décision soit prise »*, commentait-il, anxieux.

Pour Arthur ZAhidi Ngoma, *« le risque d'une intervention étrangère est l'enlisement de la guerre »*. *« De telles actions peuvent embraser la région. J'espère que la communauté internationale ne restera pas silencieuse, et qu'elle comprendra que ce problème doit être réglé entre les Congolais. »*

Rémy Ourdan

Les Tchèques ont presque oublié le « printemps de Prague »

PRAGUE
de notre correspondant

Dans la nuit du 20 au 21 août 1968, les chars soviétiques envahissaient la Tchécoslovaquie pour mettre un terme à l'expérience de *« socialisme à visage humain »* du « printemps de Prague ». Trente ans plus tard, les Tchèques célèbrent dans une quasi-indifférence une des pages les plus dramatiques de leur histoire. Quelques expositions de photographies, des articles de presse, un documentaire télévisé sont les rares manifestations organisées à l'occasion de cet anniversaire. Seule une discrète commémoration officielle a été prévue pour honorer la mémoire des quelque quatre-vingts civils morts sous les balles soviétiques.

Contrairement aux Hongrois qui ont glorifié leur soulèvement de 1956 et leurs différentes luttes contre le pouvoir communiste, les Tchèques, de la rue comme la majorité des élites politiques, semblent avoir choisi d'oublier et de refouler ce chapitre de leur histoire. Alors que dans les années 80, des centaines de dissidents bravaient la police pour entretenir le souvenir du vent de liberté qui souffla sur le pays en 1968, jeunes et moins jeunes ont depuis « la révolution de velours » tourné la page : *« C'est du passé révolu »*, clament-ils à l'unisson.

Beaucoup d'intellectuels tchèques regrettent cette *« amnésie »*. A commencer par le président Vaclav Havel, qui refuse la réduction du « printemps de Prague » à une simple lutte entre deux cliques communistes, l'une libérale, l'autre conservatrice. *« L'année 1968 fut avant tout celle du renouveau de la citoyenneté, de la reconstruction de la dignité humaine et de la croyance des citoyens dans la possibilité de changer la société »*, écrivait récemment M. Havel.

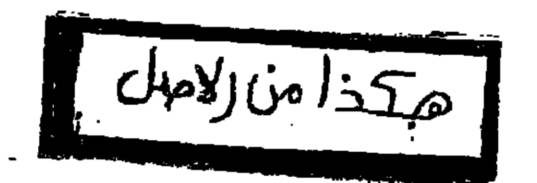
« DUALITÉ »

La compréhension de la *« dualité du "printemps de Prague" »*, selon le président du Sénat et ex-dissident, Petr Pithart, *« c'est-à-dire la tension entre la société civile, active et pleine d'initiatives, et la direction du Parti communiste, est le meilleur moyen pour détruire le tabou autour de 1968 »*. *« Les hommes et les femmes d'alors n'ont rien à se reprocher* (à la différence d'Alexandre Dubcek et de ses acolytes du PC tchécoslovaque) », ajoutait-il lors d'une conférence sur le « printemps de Prague » organisée à... Paris, en juin.

Si la *« honte d'avoir été naïf et crédule »* est, pour M. Pithart, une raison profonde du désintérêt de la population pour son passé récent, il n'est pas facile non plus de se souvenir des *« dizaines d'années de vie mouvementée ou de collaboration honteuse »*, selon le journaliste Jan Urban. L'ex-premier ministre libéral Vaclav Klaus a condamné pour sa part avec virulence les *« soixante-huitards »* moralisateurs – parmi lesquels il compte Vaclav Havel – et leur tentative de *« troisième voie »* entre capitalisme et socialisme pour justifier sa réforme, *« la seule possible »*, mais dont les résultats se révèlent de plus en plus mitigés.

L'arrivée, en juillet, d'un gouvernement social-démocrate à la tête du pays pourrait toutefois contribuer à modifier l'attitude des Tchèques sur le « printemps de Prague ». Le nouveau premier ministre, Milos Zeman, et dix de ses dix-huit ministres ont vécu activement, souvent comme membres de base du PC, les années 60 avant de subir la répression et la normalisation. Aussi, M. Zeman a-t-il tenu à manifester ce changement de ton officiel en inaugurant, avec la quasi-totalité de son cabinet, une exposition de documents sur août 1968. *« Il est important de nous souvenir du 21 août 1968, mais aussi du 21 août 1969, quand ce furent des soldats et des policiers tchécoslovaques qui réprimèrent les manifestations »*, a-t-il déclaré avant d'appeler à *« réfléchir pourquoi il y a eu autant de traîtres et de collaborateurs »* pendant les vingt années qui suivirent.

Martin Plichta



OPPOSITION La création de L'Alliance, entre le RPR et l'UDF, en mai 1998, n'a pas mis fin aux divisions de la droite. Si aucune des tendances du mouvement gaulliste n'a créé son propre mouvement, en dehors des amis de Charles Pasqua, la confédération libérale et centriste a éclaté. ● LE POIDS DU FN a accentué les divisions, ceux qui n'acceptent pas les compromissions avec l'extrême droite refusant de continuer à cohabiter avec leurs anciens amis qui en profitent ou qui les tolèrent. L'adhésion de Jacques Blanc au groupe parlementaire de DL a amené de nouvelles scissions. ● DANS UN ENTRETIEN au *Monde*, Patrick Devedjian, député RPR des Hauts-de-Seine, regrette que son parti ait été mis *« devant le fait accompli »* et demande un *« débat »* au sein de L'Alliance. Il préconise l'*« interdiction pure et simple »* du FN. *(Lire aussi notre éditorial page 11.)*

Les divergences subsistent au sein des partis d'une droite éclatée

Depuis la campagne de l'élection présidentielle de 1995, le RPR et l'UDF ne cessent d'être soumis à des forces centrifuges. La défaite aux législatives de 1997 et le recul aux régionales de 1998 ont accentué les divisions, entraînant la création de nouveaux courants

C'EST, à droite, une antienne, un refrain que beaucoup fredonnent depuis quelques années pour se rassurer lorsque les partis se grippent et que les amis se querellent. Ce serait donc une affaire entendue : les contours des formations établies que sont le RPR et l'UDF seraient périmés. Artificiels, ils survivraient par habitude à l'estompement des différences sur l'Europe, la politique économique, le périmètre de l'Etat et les institutions. Inadaptés aux clivages plus récents, ils porteraient la discorde au sein même des familles. La solution aux problèmes de l'opposition se trouverait donc dans une recomposition hardie – dont le terme serait ou non une formation unique – permettant la formation de tendances représentant de vrais courants de pensée.

La période présente pourrait soulever de grands espoirs parmi les tenants de cette thèse. Depuis les régionales et l'élection de présidents de conseils régionaux issus de l'UDF grâce à l'appui des élus du Front national, les contours bougent à une allure accélérée dans l'opposition.

En l'espace de quatre mois, les libéraux et les centristes, qui cohabitaient depuis vingt ans dans le même parti, l'UDF, se sont séparés : Démocratie libérale s'est scindée, certains de ses dirigeants se rapprochant des centristes alors qu'un des lieutenants de François Bayrou, Claude Goasguen, rejoignait Alain Madelin ; Charles Millon a créé une nouvelle formation, La Droite, qui, avec ses seize mille adhérents revendiqués, milite pour... un parti unique de l'opposition ; assez logiquement, il a été rejoint, le 18 juin, par Jean-François Mancel, président du conseil général de l'Oise, qui a été exclu du RPR, dont il a été le secrétaire général, pour avoir souhaité que le Front national fasse *« partie de la droite de demain »*. Bref, l'heure est indéniablement aux reclassements.

La difficulté tient à ce que, si le morcellement est flagrant, les facteurs de réorganisation – c'est le moins que l'on en puisse dire – n'ont pas encore fait la preuve de leur efficacité. La concrétisation de L'Alliance imaginée par Philippe Séguin et François Léotard s'est très vite heurtée aux logiques de pouvoir partisan et aux susceptibilités personnelles. Il a été impossible au RPR, à l'UDF et à Démocratie libérale de se mettre d'accord sur la désignation du président d'un intergroupe à l'Assemblée nationale, qui aurait enfin pu donner une chance à la droite d'afficher une certaine entente face au gouvernement.

Surtout – et l'épisode de la crise ouverte chez les libéraux, en plein mois d'août, par l'adhésion de Jacques Blanc, président du conseil régional du Languedoc-Roussillon réélu avec l'appui du Front national, au groupe de Démocratie libérale de l'Assemblée nationale, en a apporté la démonstration – l'éparpillement et les reclassements accélérés opérés depuis le printemps ne reposent pas sur une clarification des principaux débats qui traversent à la droite. Sur le Front national, sur l'Europe, les partis actuels, bien qu'émiettés, sont encore divisés. Ils risquent donc encore de se déchirer lorsque ces débats resurgiront, ce qui ne manquera pas de se produire.

L'exemple de Démocratie libérale est éloquent. Sa rupture avec le reste de l'UDF, c'est-à-dire essentiellement les centristes, s'est faite, après les élections régionales, d'abord sur la question des relations avec l'extrême droite. Pour Alain Madelin, la stratégie du cordon sanitaire appliquée ces dernières années par la droite au Front national a fait la preuve de son inefficacité. Il faut donc en changer, débattre avec le parti d'extrême droite et montrer à ses électeurs que l'on cherche à regagner leur confiance et non pas à les stigmatiser. D'où, d'abord, le refus d'exclure de l'UDF les présidents de région élus avec les voix du FN. D'où, aujourd'hui, l'accueil de M. Blanc au groupe parlementaire. *« Est-ce la bonne stratégie, je n'en sais rien. Mais la précédente a échoué »*, fait valoir M. Madelin.

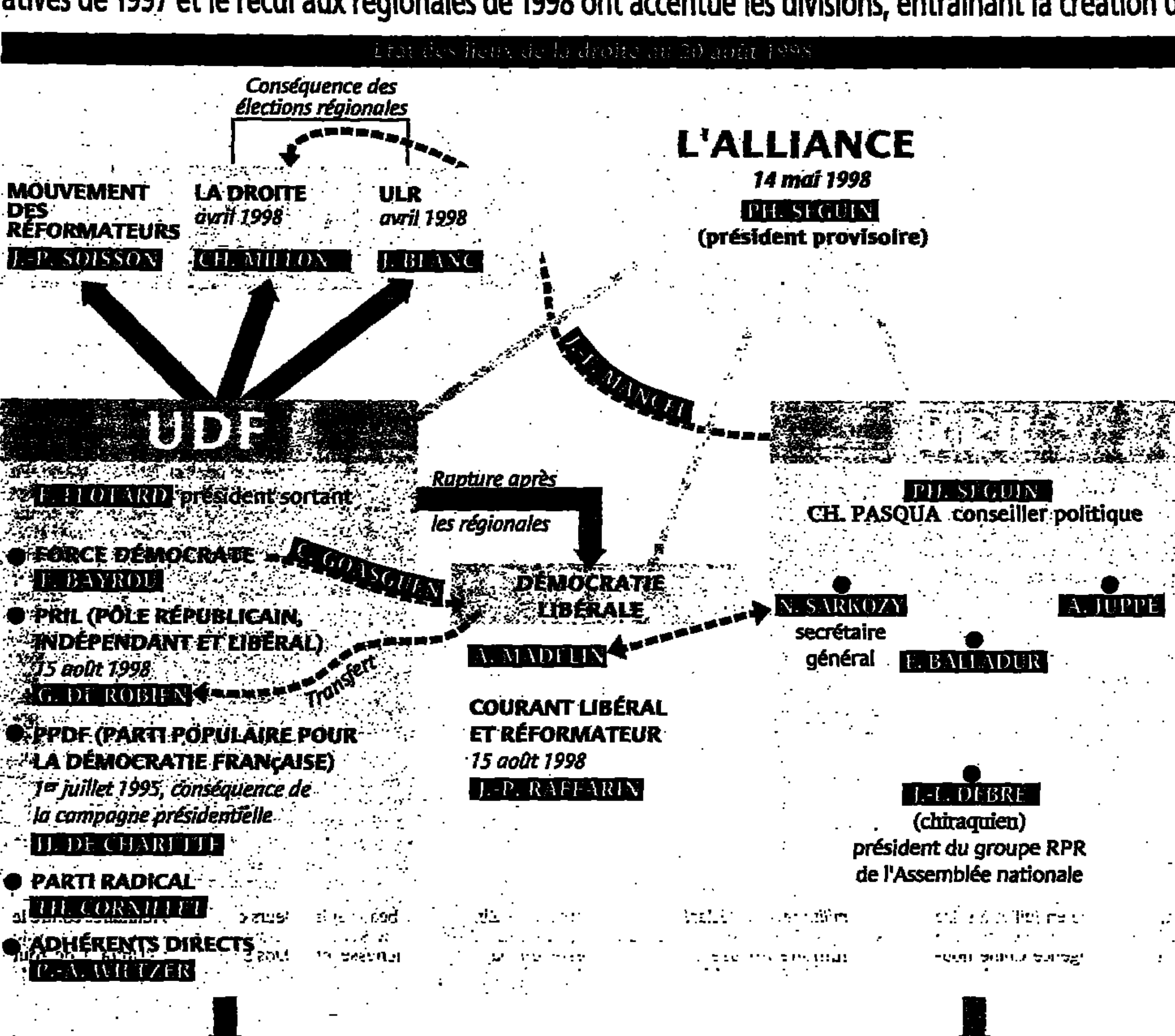
SUJETS SENSIBLES

Si Démocratie libérale a quitté l'UDF sur ce sujet, celui-ci n'en est pas pour autant épuisé. En son sein, continuent de s'opposer les tenants d'une alliance, à terme, avec un Front national ne serait-ce qu'un peu plus « présentable », et ceux qui continuent de refuser la main tendue. Le silence précautionneux des dirigeants du RPR et de l'UDF sur l'affaire de l'adhésion de M. Blanc a, en outre, montré que ce débat est plus périlleux que jamais pour la droite. L'UDF craint que M. Madelin fasse valoir qu'officiellement Charles Millon et Jean-Pierre Soisson sont toujours membres du groupe UDF de l'Assemblée nationale, et le RPR sait bien à quel point ses militants sont partagés.

L'Europe constitue l'autre risque persistant de division, cette fois d'abord au sein du RPR. M. Séguin le sait bien. Puisque l'année qui vient sera à la fois celle de la révision constitutionnelle sur l'Europe, de la ratification du traité d'Amsterdam et, en juin 1999, des élections européennes, il a tenté de prendre les devants en organisant le débat. Dans cette optique, le RPR tiendra, à l'automne, une convention nationale sur l'Europe, qui, espère M. Séguin, permettra de déboucher sur une *« synthèse »*. Charles Pasqua, conseiller politique du RPR, a montré, en relançant son mouvement Demain la France, qu'il n'a pas l'intention de se laisser convaincre sans combattre, au besoin aux côtés de Philippe de Villiers.

L'UDF, elle, n'en est pas encore à ces questions de fond. Mais ses responsables auront, les premiers, l'occasion de démontrer si, devenus plus petits, ils ont une plus grande capacité de synthèse, le 16 septembre, jour de l'élection du successeur de M. Léotard à sa présidence.

Cécile Chambraud



● **L'Alliance.** Son idée est lancée par Philippe Séguin et François Léotard, devant la confusion qui s'est emparée de la droite après l'élection de présidents de région UDF grâce aux voix d'élus du Front national. Composée du RPR, de l'UDF et de Démocratie libérale, L'Alliance peine à exister dans les faits : d'intenses tractations n'ont toujours pas permis ne serait-ce que la désignation d'un président de l'intergroupe parlementaire.

● **UDF.** La confédération fondée en 1978 n'a pas résisté au choc des élections régionales. François Bayrou l'a, le premier, mise à l'encan : le 25 mars, il a demandé qu'un nouveau parti *« du centre et du centre-droit »* hostile à *« tout accommodement avec l'extrémisme »* la remplace. Alain Madelin ne l'a pas suivi : à ses yeux, viser le centre, c'est lorgner à gauche, ce à quoi il s'oppose ; et exclure les présidents de région élus avec les voix du Front national, ce qu'on lui demande de faire, c'est *« exclure l'électorat »*, ce à quoi il se refuse. Le 16 mai, il fait sommairement ses adieux et s'établit à son compte avec Démocratie libérale. Aujourd'hui, l'UDF semble en sursis : son président est sur le départ, nombre de ses membres l'ont quittée, et ceux qui restent ne sont pas encore assurés de pouvoir cohabiter. Ils devraient être fixés le 16 septembre, jour de l'élection du nouveau président de cet ensemble.

● **PRIL.** En quittant l'UDF, M. Madelin a perdu quelques troupes, qui ont refusé de le suivre et choisi de rester dans la confédération, comme MM. Léotard, Gérard Longuet et Gilles de Robien. Certains viennent de fonder le Pôle républicain, indépendant et libéral (PRIL) pour peser face aux centristes.

● **Force démocrate.** Les centristes forment le groupe le plus important de l'UDF. Les élections régionales ont provoqué chez eux moins de déchirures que chez les libéraux, sans pour autant qu'ils soient indemnes. D'abord, parce que l'élection, en Picardie, de l'un des leurs, Charles Baur, avec les voix des élus du Front national a montré que la tentation n'épargne pas les démocrates-chrétiens. Ensuite, parce que l'un des poids lourds de FD, Claude Goasguen, a rejoint M. Madelin. Enfin, parce que M. Bayrou lui-même a été affaibli par des revers personnels. Il a ainsi été contraint d'abandonner la présidence du groupe UDF de l'Assemblée nationale, qui plus est à un candidat qui n'avait pas ses faveurs, Philippe Douste-Blazy. M. Bayrou espère, en revanche, succéder à François Léotard à la présidence de l'UDF.

● **Démocratie libérale.** DL veut être le fer de lance du libéralisme à droite, et récuse la rivalité traditionnelle entre l'UDF et le RPR. Pour ces deux raisons, M. Madelin est proche de Nicolas Sarkozy. Depuis les élections régionales, la question des rapports avec le Front national taraude DL ; Charles Millon et Jacques Blanc ne sont qu'en *« congé »* de ce parti. Si M. Madelin répète que *« le libéralisme est intrinsèquement l'ennemi des idées du Front national »*, il prône le débat avec le FN à l'exclusion de ce qui relèverait du *« cercle de l'inacceptable »*. Une partie de ses amis sont partisans d'un dialogue plus poussé, alors que d'autres y sont opposés. Au lendemain de l'adhésion de M. Blanc au groupe DL de l'Assemblée nationale, Jean-Pierre Raffarin et trois députés (Dominique Bussereau, Denis Jacquat et Jean-François Mattéi) ont demandé un débat et un vote sur cette question et se sont regroupés au sein d'un Courant libéral et réformateur.

● **RPR.** M. Séguin s'efforce de rénover un mouvement où cohabitent plusieurs cénacles. Le secrétaire général, M. Sarkozy, fait tourner la machine et a renoué des liens avec Jacques Chirac. Alain Juppé est revenu sur le devant de la scène et a entamé une série de dîners de travail avec des parlementaires et certains de ses anciens ministres. Jean-Louis Debré, président du groupe de l'Assemblée, est en étroit contact avec l'Elysée. Quant à Charles Pasqua, il cultive surtout sa fibre anti-européenne en transformant Demain la France, le club de réflexion qu'il avait fondé en 1992 avec M. Séguin, en *« mouvement d'action »* prêt à en découdre contre le traité d'Amsterdam.

Les statuts de L'Alliance

***L'adhésion de Jacques Blanc*, réélu président du conseil régional du Languedoc-Roussillon grâce aux voix des élus du Front national, au groupe Démocratie libérale de l'Assemblée nationale, présidé par José Rossi, annoncée dans le *Journal officiel* du 8 août, a de grandes chances de s'inviter à l'ordre du jour de la prochaine réunion du bureau provisoire de L'Alliance, au début du mois de septembre.**

Les cinq membres du bureau provisoire, Philippe Séguin, François Bayrou, François Léotard, Alain Madelin et Nicolas Sarkozy, ont en effet doté, avant l'été, L'Alliance de statuts dont l'article 2 dispose : *« L'association a pour but de favoriser l'union des formations politiques représentant les courants de pensée de l'opposition républicaine. Elle concourt à l'expression des valeurs républicaines de liberté et de solidarité. Elle refuse toute compromission avec l'extrémisme. »* Il leur reste à définir la notion de compromission.

TROIS QUESTIONS À...

PATRICK DEVEDJIAN

1 ***L'Alliance est censée exclure* tout mouvement « pratiquant la compromission avec l'extrémisme ». Or, *Jacques Blanc, qui a* été réélu président de la région Languedoc-Roussillon avec les voix des élus du Front national, vient d'adhérer au groupe Démocratie libérale de l'Assemblée nationale. Quelles conséquences en tirez-vous, en tant que député RPR et membre de L'Alliance ?**

Les liens de Jacques Blanc avec le *Front national sont sans équivoque* : M. Blanc dirige la région avec le FN, les faits sont patents. En *l'accueillant, Démocratie libérale* nous a mis devant le fait accompli ! Or, aucun membre de L'Alliance ne peut violer ses fondements et faire intervenir par la petite porte, et subrepticement, un accord avec le Front national. C'est la meilleure façon de faire exploser L'Alliance ! La question de l'adhésion de M. Blanc au groupe doit donc faire *l'objet d'un débat : c'est une question* de principe qui concerne L'Alliance, et notamment le RPR.

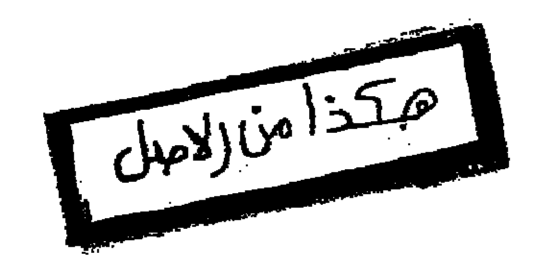
2 **Depuis sa création, au mois de mai, L'Alliance n'a pas réussi à estomper les divisions de la droite : *l'intergroupe RPR-UDF* à l'Assemblée nationale n'a jamais fonctionné et la question de sa *présidence a suscité des querelles* de chapelle. Est-elle vraiment adaptée aux défis qui se posent à *l'opposition* ?**

Je suis très pessimiste sur l'avenir de L'Alliance. Ceux qui l'ont créée *ont voulu répondre au peuple* de droite. Mais la confédération est restée une affaire d'états-majors : l'électorat n'est pas associé au processus d'élaboration de L'Alliance, et il n'existe pas de procédures démocratiques pour trancher les divisions internes. Tant qu'on ne donnera pas la parole et le pouvoir à ses adhérents, L'Alliance ne sera *rien de plus qu'un cartel à vocation* électorale et, comme tel, fragile.

3 **Au-delà, *quelles sont* les conditions de la recomposition de l'opposition ?**

Le Front national demeure le facteur discriminant. Certaines familles, à droite, sont favorables à une alliance avec la formation de Jean-Marie Le Pen, considérant que c'est un parti républicain, d'autres non. Mais, jusqu'à présent, ce dilemme n'a été tranché par aucun corps électoral. Tant qu'on ne l'aura pas fait, la droite ne peut pas espérer revenir au pouvoir. Il faut donc aller jusqu'au bout et, à cet égard, la prochaine élection législative partielle de Toulon devrait nous éclairer : certains candidats revendiqueront une alliance avec l'extrême droite, d'autres la refuseront. Les électeurs décideront. Pour ma part, je considère que le Front national n'est pas un parti républicain, et je souhaite son interdiction pure et simple.

Propos recueillis par Clarisse Fabre



ÉDUCATION **La publication, au *Journal officiel* du 7 août, d'un décret abaissant de 17 % le taux de rémunération des heures supplémentaires effectuées obligatoirement par les professeurs du second degré a déclenché une nouvelle polémique entre les syndicats d'enseignants et le ministère de l'éducation nationale. ● CLAUDE ALLÈGRE compte, grâce à cette mesure, économiser 700 millions de francs pour financer les postes d'aides éducateurs, recrutés massivement dans le cadre du plan emplois-jeunes. ● LE MINISTÈRE souhaite également engager des négociations sur le caractère obligatoire de ces heures supplémentaires. ● EN ATTENDANT de pouvoir consulter leur base, les syndicats réclament des vraies créations de postes d'enseignants en échange de ces baisses. ● LE MINISTRE s'attaque aussi à la rénovation de l'école dans une charte programmatique soumise aux syndicats.**

Claude Allègre s'attaque au système des heures supplémentaires

La diminution de la rémunération des « heures sup' » des professeurs du second degré suscite un tollé chez les syndicats d'enseignants. Sans tarder, le ministre ouvre également le chantier de l'enseignement primaire par une « charte pour bâtir l'école du XXI[e] siècle »

LA RENTRÉE s'annonce précoce, rue de Grenelle. En plein été, une nouvelle polémique a surgi entre les syndicats d'enseignants et le ministère de l'éducation nationale, celui-ci ayant abaissé, par un décret paru au *Journal officiel* du 7 août, le taux des heures supplémentaires payées aux professeurs du second degré. L'entourage de Claude Allègre indiquait cependant, mercredi 19 août, qu'il était souhaitable d'ouvrir une négociation... sur le caractère obligatoire de ces heures.

L'une des raisons qui a poussé le ministre de l'éducation nationale à diminuer de près de 17 % le taux de rémunération des heures supplémentaires effectuées, qu'ils le veuillent ou non, par la plupart des certifiés et des agrégés, est assez simple. Il économise ainsi 700 millions de francs, qui lui serviront à rémunérer les aides-éducateurs embauchés par l'éducation nationale dans le cadre des emplois-jeunes. Ou du moins la plus grande partie d'entre eux, puisque leurs salaires coûtent au total 1 milliard de francs par an.

Voilà pour l'explication politique, officialisée par un communiqué ministériel du 14 août indiquant que *« les crédits ainsi dégagés* [permettront d'offrir] *à des jeunes sans emploi, un salaire et une expérience professionnelle pendant cinq ans »*. Cette année, Claude Allègre avait réussi à faire financer l'embauche massive d'aides-éducateurs sur le budget de Martine Aubry, ministre de l'emploi et de la solidarité, tout en en retirant le bénéfice auprès de l'opinion. Mais il ne pouvait renouveler l'exercice en 1999 et se devait de trouver des « fonds propres ».

« OPÉRATION VÉRITÉ »

La justification technique de cette mesure, applicable à la rentrée, se révèle plus délicate. Le ministère la présente comme une *« opération vérité* [...] *qui consiste à rémunérer les heures réellement assurées et à ne plus payer des heures fictives »*, ce qui laisse à penser que les enseignants sont payés pour un travail qu'ils n'effectuent pas.

La réalité est un peu différente. Depuis 1950, un décret réglemente le taux de rémunération des heures supplémentaires selon un calcul effectué sur une base annuelle. En rapportant cette somme à une base hebdomadaire, le ministère abaisse du même coup le taux de calcul des « heures sup ». Au total, *« on change la règle du jeu en cours de route et on paie moins les gens pour le même travail »*, commente Jean-Marie Maillard du SNES (Syndicat national des enseignements du second degré, majoritaire).

Les intéressés apprécieront sans doute d'autant plus, que la présentation du ministère semble faire porter aux enseignants la responsabilité d'une rémunération « indue », lorsqu'ils effectuent des heures supplémentaires. Celles-ci leur sont en fait imposées par un autre décret, du 25 mai 1950 : *« Dans l'intérêt du service, tout professeur peut être tenu, sauf empêchement pour raison de santé, de faire, en sus de son maximum de service, deux heures supplémentaires donnant droit à rétribution spéciale aux taux réglementaires. »*

L'unique et pressant *« intérêt du service »* fut, pendant des années – particulièrement la deuxième moitié des années 80, lorsque Lionel Jospin était ministre de l'éducation nationale – la crise de recrutement des enseignants.

Pour accompagner l'explosion scolaire, fruit de la croissance démographique et de l'allongement des études, l'éducation nationale ne s'est pas contentée de recruter de nouveaux enseignants comme jamais elle ne l'avait fait. Elle a aussi eu recours en masse à des personnels précaires et laissé enfler la masse des « heures sup' », jusqu'à atteindre 800 000 heures par an. Durant cette période, il arrivait même que le ministère organise des *« contre-visites »* médicales pour ceux qui s'étaient fait dispenser d'heures sup' pour raisons de santé.

Pour tous ces motifs, que l'actuelle équipe de la rue de Grenelle ne peut ignorer, le ministère souhaite engager des négociations pour « neutraliser » le caractère obligatoire des heures supplémentaires.

DISPARITION PROGRESSIVE

L'*« intérêt du service »* a changé de sens. Au cabinet de M. Allègre, on jugerait même bienvenu que les discussions aillent jusqu'à envisager la disparition – progressive – des heures sup', réclamée par la majorité des syndicats d'enseignants, en contrepartie de créations de postes. Mais de quels postes ? D'enseignants, comme le réclament les syndicats, ou d'emplois-jeunes, comme le veut le ministère ? Dans l'esprit de M. Allègre, il s'agit bien de pérenniser l'existence de ces derniers dans le fonctionnement de l'éducation nationale. Pourquoi aurait-il massivement besoin d'enseignants supplémentaires, alors que la démographie se calme et qu'il n'a pas caché son intention, dans la future réforme des lycées, de diminuer les horaires des élèves ?

« MODALITÉS DE COMPENSATION »

Malgré la répugnance de la gauche à apparaître, aujourd'hui, comme une créatrice abusive d'emplois dans la fonction publique, Claude Allègre fait encore figure sur ce dossier de premier de la classe. En se posant en pourfendeur des heures supplémentaires, il donne l'exemple d'un principe que le gouvernement ne cesse de promouvoir dans les négociations sur les trente-cinq heures dans le secteur privé.

Il prend même de l'avance sur la mission de l'ancien conseiller-maître à la Cour des comptes, Jacques Roché, chargé par le ministre de la fonction publique, Emile Zucarelli, de dresser un état des lieux sur le temps de travail des fonctionnaires et de faire des propositions notamment sur *« les modalités de compensation des horaires atypiques de travail »* (*Le Monde* du 19 février), qui concernent au premier chef les enseignants.

Tous les professeurs ne partagent pas la conception des appareils syndicaux sur les heures supplémentaires. Certains trouvent sans doute non négligeable l'apport financier qu'elles représentent, tandis que d'autres s'en passeraient volontiers pour avoir davantage de temps disponible (56 % des enseignants du second degré sont des femmes).

Mais il est certain qu'une mesure de ce type prise pendant l'été, bien qu'elle ait été annoncée il y a déjà dix mois, comme le fait valoir le ministère (*Le Monde* du 15 novembre), peut ajouter à l'agacement ressenti par les enseignants, face au ministre de l'éducation nationale.

Pour l'instant, seul le Syndicat des enseignants (SE-FEN), très minoritaire dans le second degré, a réagi aux propositions du ministère concernant l'abandon progressif des heures supplémentaires et la pérennisation des emplois d'aides éducateurs. Il s'est contenté, dans un communiqué publié le 19 août, *« d'enregistrer ces premières réponses »* et appelle les enseignants, dès la rentrée, *« à refuser collectivement les heures supplémentaires dès qu'un demi-poste au moins peut-être créé dans une discipline »*.

Si les enseignants n'ont pas réagi avant, la grève proposée par le SNES jeudi 10 septembre, jour de la rentrée des lycées, et le 18 septembre par la FSU, pourra tenir lieu de baromètre. Les profs pourront alors manifester leur mécontentement, ou choisir l'apaisement, alors que Claude Allègre promettrait 3 300 créations de postes pour l'enseignement secondaire, dont 600 de non-enseignants dans le prochain budget.

Béatrice Gurrey

Le calendrier scolaire 1998-1999

ZONES	A	B	C
RENTRÉE DES ÉLÈVES	[illegible] : jeudi 3 sept[illegible] / [illegible] 10 septembre 199[illegible]		
TOUSSAINT	[illegible] octobre (soir) au mardi [illegible]		
NOËL	[illegible]cembre 1998 au lu[illegible]		
VACANCES D'HIVER	[illegible]	du 5 février au 22 février	[illegible]
VACANCES DE PRINTEMPS	[illegible]	du 3 avril au 19 avril	[illegible]
VACANCES D'ÉTÉ	[illegible]ges : à partir du [illegible]		
Zone A	[illegible]		
Zone B	[illegible]		
Zone C	[illegible]		

La rentrée des enseignants s'effectue toujours la veille de celle des élèves, mais depuis quelques années les retours en classe s'échelonnent au moins sur quinze jours, en raison de l'adoption de rythmes scolaires différents. Ce calendrier, voté de façon triennale en 1995, et modifié en février pour faire débuter les vacances le samedi et non en milieu de semaine (*Le Monde* du 4 octobre 1997), est le dernier qui verra un décalage entre la rentrée des lycéens et celle des collégiens. Les calendriers 1999-2000 et 2000-2001, parus au *Journal officiel* du 13 août ne comportent plus cette distinction.

Entre 1 200 et 1 800 francs de perte de revenus

Il est impensable, dans une machinerie aussi lourde et complexe que l'enseignement du second degré, qui gère 365 000 enseignants et près de cinq millions d'élèves, de se passer totalement des heures supplémentaires, afin de garder un élément de souplesse. Mais il est sans doute de bonne politique de les réduire.

● **EMPLOIS** : les syndicats de la Fédération syndicale unitaire (FSU, majoritaire) estiment ainsi que la transformation d'une *« très grande partie »* des 800 000 heures supplémentaires existantes correspondrait à la création de 45 000 emplois. François Bayrou, le premier, avait transformé 100 000 heures supplémentaires en emplois, destinés à 24 000 maîtres auxiliaires. Claude Allègre lui-même a puisé dans la réserve pour réemployer les maîtres auxiliaires lors de la dernière rentrée.

● **HORAIRES** : les heures supplémentaires annuelles (HSA) représentent 90 % des heures sup' effectuées par les enseignants. Les agrégés et les professeurs de chaire supérieure en font en moyenne 2,3 par semaine (pour un service de quinze heures d'enseignement), les certifiés et assimilés, 1,3 heure. La moyenne hebdomadaire est de 1,4 heure, toutes catégories confondues.

● **RÉMUNÉRATION** : les HSA sont moins payées que des heures normales, contrairement au secteur de l'entreprise privée où elles sont rémunérées à 125 %. En moyenne, les certifiés, s'ils n'effectuaient plus du tout d'heures supplémentaires, perdraient environ 1 280 francs sur l'année, sachant qu'ils gagnent 111 000 francs par an au premier échelon et 212 000 francs au dernier. La perte est plus sensible pour les agrégés, qui perdent au minimum 1 800 francs par an.

Ecoles et universités : des systèmes différents

A l'école primaire, les instituteurs et les professeurs des écoles n'effectuent pas d'heures supplémentaires. Mais, au-delà de leur obligation hebdomadaire d'enseignement de 26 heures, ils peuvent être rémunérés par les collectivités locales pour des heures d'études surveillées, de surveillance simple, voire d'enseignement. Les taux de ces heures, publiées au *Bulletin officiel*, oscillent entre 91 francs et 112 francs pour les études surveillées, selon la catégorie d'enseignants. Le nouveau contrat pour l'école tentait d'inclure l'aide aux devoirs dans l'obligation de service des enseignants, initiative qui s'est soldée par un échec total.

Dans les universités, les « heures sup' », appelées heures complémentaires, ont fait l'objet d'un verdict très sévère de la part de l'inspection générale de l'administration de l'éducation nationale, qui en a dénoncé dans un rapport confidentiel le flou réglementaire, l'absence de contrôle et les multiples dérives (*Le Monde* du 25 septembre 1997).

Le ministre veut inventer l'école du XXI[e] siècle

Des expériences devraient être menées dans 2 000 écoles

BIEN AVANT la conférence de presse de rentrée, qui devrait avoir lieu mardi 1[er] septembre, l'agenda du ministre de l'éducation nationale ressemble à un programme scolaire : très chargé. Lundi 24 août, Claude Allègre doit intervenir à l'université d'été de la communication d'Hourtin (Gironde) pour parler, notamment, des nouvelles technologies de la communication à l'école.

Le lendemain, est prévue la réunion de rentrée des recteurs. Le surlendemain, le ministre de l'éducation nationale, de la recherche et de la technologie ouvre une discussion avec ses partenaires syndicaux, sur l'école primaire, comme il l'avait laissé entendre avant les vacances.

Seul étage de l'édifice scolaire dont Claude Allègre n'avait pas encore engagé le ravalement, sinon en s'occupant de l'intégration des instituteurs dans le corps de professeurs des écoles, l'école élémentaire fait l'objet d'une [...] sur les apprentissages fondamentaux *« parler, lire, écrire, compter »* ; la mise en place de rythmes scolaires vraiment adaptés à l'enfant pour favoriser l'égalité des chances ; une nouvelle conception du métier d'enseignant, pariant sur davantage d'autonomie.

Roger Fauroux, ancien président de la commission de réflexion sur l'école, ne renierait sans doute en rien ces objectifs, qu'il a maintes fois défendus.

NOUVEAUX RYTHMES

Conscient de la difficulté d'une révision constante des programmes, alors que la rénovation entreprise par François Bayrou vient tout juste de s'achever, Claude Allègre propose qu'une vaste recherche sur l'école primaire soit *« développée immédiatement »*. Cet ensemble d'études serait supervisé par le directeur de la recherche et par l'Institut national de la recherche pédago[...]tence des *« contrats éducatifs locaux »*, dont la définition a été précisée au *Bulletin officiel* du 16 juillet, mais s'appesantit surtout sur l'organisation de la journée scolaire. Il estime que la séparation, prônée ces dernières années, entre une matinée dévolue aux apprentissages strictement scolaires, et une après-midi consacrée aux activités sportives ou culturelles n'est pas un bon *« schéma de pensée »*.

Cette conception aboutit, selon le ministre de l'éducation nationale, à faire uniquement appel à des intervenants extérieurs l'après-midi, ce qu'il récuse, ou à un système à l'allemande, dans lequel les enfants sont rendus à leur famille en fin de matinée ou en début d'après-midi. Il est indispensable, selon M. Allègre, que les enseignants supervisent les activités de l'après-midi, aidés, et c'est là le point essentiel, des emplois-jeunes.

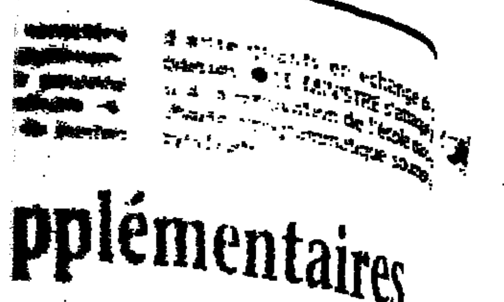
Des expériences sur les nou[...]

DÉPÊCHES

■ **FAIT DIVERS : le ressortissant albanais mort, lundi 17 août, lors d'une fusillade avec des douaniers** qui procédaient à un contrôle d'identité dans le train Bruxelles-Rome, près de Mulhouse (Haut-Rhin), s'est en réalité suicidé. Les premiers éléments de l'enquête avaient laissé penser que l'homme, qui avait tiré sur les douaniers, avait été tué lors de la riposte des fonctionnaires. Mais l'autopsie a montré que sa blessure à la tempe correspondait à celle faite par une balle du calibre de son arme. L'enquête a conclu au suicide.

■ **VIOLENCES : un homme et sa concubine ont été mis en examen, mercredi 19 août, à Gap (Hautes-Alpes), pour « actes de barbarie »** sur l'enfant de cette dernière, âgé de trente mois, et ils ont été écroués. L'enfant, qui porterait de nombreuses traces de coups, de brûlures de cigarettes et de morsures, avait été conduit à l'hôpital de Gap par un membre de la famille du couple. L'hôpital avait ensuite alerté la justice.

■ NOVADE : [illegible]



هكذا من الاصل

Un syndicat de policiers a lancé un questionnaire auprès des Parisiens

Le SGP réclame des effectifs supplémentaires

QUE PENSENT les Parisiens de leur police ? C'est pour répondre à cette interrogation que le Syndicat général de la police (SGP) a choisi de distribuer un questionnaire aux habitants de la capitale.

Le SGP, majoritaire chez les agents du corps de maîtrise et d'application (ACMA), gardiens de la paix, brigadiers et majors, a entamé l'opération dans les XVIIIe et XIXe arrondissements mardi 11 août.

Elle devrait être étendue au IIe arrondissement dès vendredi 21 août et à tous les autres d'ici à l'automne. Le document pose au total vingt-trois questions auxquelles les personnes interrogées sont invitées à répondre par oui ou par non. Il s'agit à la fois de mesurer leur sentiment d'insécurité et de recueillir leur opinion sur l'action de la police à Paris, et sur ce qu'elle devrait faire pour améliorer le service offert à la population.

Les résultats du questionnaire seront présentés à Philippe Massoni, le préfet de police. Le syndicat inscrit, en effet, cette démarche dans le cadre de la réforme de la préfecture de police (PP), qui doit entrer en vigueur au début de l'année prochaine (*Le Monde* du 11 avril). Une large concertation est prévue entre M. Massoni et les différentes organisations syndicales au mois de septembre. *« L'administration n'avait pas songé à prendre l'avis des citoyens. Nous avons donc décidé de le faire à sa place »*, souligne Frédéric Lagache, secrétaire général adjoint du SGP.

Celui-ci envisage également d'autres types d'actions auprès des Parisiens, notamment des assemblées publiques qui pourraient se tenir à la rentrée.

Lors de l'annonce officielle de la réforme, au mois d'avril, Philippe Massoni s'était pourtant appuyé sur un sondage effectué pour le compte de la préfecture de police les 13 et 14 janvier 1998 auprès de 1 004 personnes habitant dans la capitale.

« PLUS GRANDE PRÉSENCE »

Il en ressortait notamment que 55 % des Parisiens plaçaient au premier rang de leurs souhaits *« une plus grande présence des policiers sur la voie publique »*, ainsi que des relations *« plus étroites et plus confiantes entre la police et la population »*.

Les organisations syndicales avaient alors insisté sur le besoin d'effectifs supplémentaires que suscitait un projet visant à développer la police de proximité et la présence plus active des policiers sur le terrain. Le SGP se félicite aujourd'hui que la future réorganisation des services doive aboutir à la disparition des gardes statiques obligatoires.

Les gardiens de la paix ne feront plus *« les plantes vertes »* devant le domicile des personnalités ou les ambassades de pays étrangers que sur la base du volontariat. Aux yeux du syndicat, le problème de la nécessité de policiers supplémentaires n'est cependant pas réglé. Il compte sur les réponses des Parisiens à son questionnaire pour appuyer cette revendication.

P. Ce.

Alain Delon demande la saisie de « Marianne » qui publie le contenu d'un projet de biographie litigieux

L'acteur avait obtenu en référé l'interdiction de publier le synopsis non autorisé

Le juge des référés devait examiner, jeudi 20 août, la demande d'Alain Delon visant à saisir l'hebdomadaire *Marianne*, qui publie, dans son numéro du 17 août, des documents de justice concernant un projet de biographie attaqué par l'acteur pour atteinte à l'intimité de sa vie privée. Le 5 août, le juge des référés avait interdit à l'écrivain Bernard Violet *« de publier ou faire publier son synopsis en totalité ou par extraits »*.

APRÈS L'ÉDITION, la presse magazine : Alain Delon a demandé au juge des référés, jeudi 20 août à Paris, la saisie de l'hebdomadaire *Marianne* qui a publié cette semaine des documents de justice ayant dernièrement conduit à prohiber toute publication relative à un projet de biographie sur l'acteur.

Par une ordonnance datée du 5 août, le juge des référés avait interdit à l'écrivain Bernard Violet *« de publier ou faire publier son synopsis* [d'un livre sur Alain Delon] *en totalité ou par extraits, ainsi que tout ouvrage tiré de ce synopsis »* (*Le Monde* du 7 août). Intervenant très en amont de la phase d'édition, cette décision sans précédent avait été motivée par les atteintes à l'intimité de la vie privée de l'acteur. Rendue à titre provisoire, dans l'attente d'un examen par le juge de fond à partir du 14 octobre, l'ordonnance avait prévu une astreinte de 30 000 francs par infraction constatée.

Dans son numéro du 17 août, *Marianne* a cependant publié de larges extraits de l'assignation déposée par M. Delon contre M. Violet, ainsi que l'intégralité de l'ordonnance du tribunal, dans un ensemble présenté sous le titre « Ce que l'on n'a pas le droit de publier sur Alain Delon ». Selon Bernard Morrot, directeur de la rédaction, il s'agissait de permettre aux lecteurs de *« se forger seuls une opinion sur le sujet »*. Pour Me Jean Braghini, défenseur de l'acteur, *Marianne* a de la sorte pu *« révéler en exclusivité à ses lecteurs ce que la décision de justice interdisait précisément de publier »*. De fait, l'hebdomadaire a rendu publics les principaux passages du synopsis jugés litigieux par M. Delon et par le juge des référés.

LOI SUR LA PRESSE

Dans sa requête, déposée le 18 août afin de solliciter la saisie du journal, l'avocat vise l'hebdomadaire et M. Violet, qui aurait remis à l'organe de presse *« les actes de procédure dont la possession lui a permis cette publication illicite »*.

A la rédaction de l'hebdomadaire, Bernard Morrot met en avant l'article 41 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, selon lequel *« ne donneront lieu à aucune action en diffamation, injure ou outrage, ni le compte rendu fidèle fait de bonne foi des débats judiciaires ni les discours prononcés ou les écrits produits devant les tribunaux »*.

Me Braghini se réfère, lui, aux articles 35 et 39 de la même loi en vertu desquels *« il est interdit de rendre compte des procès en diffamation »* en matière de *« vie privée des personnes »* et de *« faits qui remontent à plus de dix années »*. Ces dispositions prohibent le compte rendu des motivations détaillées contenues dans l'ordonnance, selon l'avocat, dans la mesure où elles autorisent uniquement la publication du « dispositif » de la condamnation.

L'affaire devait être examinée, jeudi matin 20 août, par le juge des référés.

Erich Inciyan

Les peintres du dimanche s'exposent dans les dépôts-ventes

LES AQUARELLES peintes avec application à l'ombre du cerisier, le dimanche après-midi à l'heure de la sieste, ont désormais une valeur marchande. Depuis le 1er août, entre les buffets en merisier, canapés de cuir véritable, mixeurs et chaînes hi-fi, les quatre-vingt-sept dépôts-ventes La Trocante ont installés des espaces d'exposition pour *« mettre à jour de nouveaux talents dans toute la France »*.

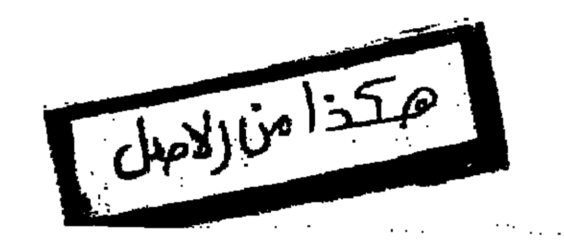
« Selon la dernière enquête menée par le ministère de la culture sur nos pratiques culturelles, plus de quatre millions de Français peignent, gravent ou sculptent au cours de leurs loisirs », rappelle Pascal Lescouzères, qui dirige cette chaîne de supermarchés de l'occasion où le déposant est rémunéré une fois la vente de son bien réalisée : autant de *« talents cachés »*, d'*« artistes de l'ombre »* qui, *« souvent, ne franchissent pas les portes d'un atelier improvisé »*. L'opération « La France s'expose » doit mettre fin à cette injustice. Infirmières, marins pêcheurs, inspecteurs de police, retraités ou étudiants des Beaux-Arts..., ils sont déjà nombreux à avoir osé apporter leurs chefs-d'œuvre. A tel point que des roulements sont prévus, ainsi qu'une restriction du nombre de tableaux présentés par peintre.

SENS DES RÉALITÉS

« Il est difficile de dire que l'on va effectuer un tri, parce que chacun peut voir l'art de manière différente, reconnaît M. Lescouzères. *Mais nous écarterons tout de même ceux qui sont trop gourmands au niveau des prix ou dont les œuvres sont trop laides. »*

Les prix, fixés en accord avec les peintres amateurs oscillent entre 200 et 400 francs pour les petites aquarelles et peuvent atteindre 6 000 francs pour les tableaux de belle taille. A Lorient, où l'opération a débuté avec un peu d'avance, on écoule chaque mois au moins deux toiles dans les 5 000 francs, et une vingtaine de tableaux à moins de 400 francs. Derrière le coup de pouce aux artistes méconnus : l'intérêt commercial. Pour cette chaîne de franchises « anticrise » qui a réalisé 320 millions de francs de chiffre d'affaires en 1997, c'est l'occasion d'établir des relations avec une nouvelle clientèle aux revenus plus élevés. *« Peut-être que les amateurs d'art nous achèteront un beau meuble breton à 19 000 francs ? »*, espère le gérant du magasin de Lorient, auquel l'art ne fait pas perdre le sens des réalités.

Pascale Krémer



DISPARITIONS

Pierre Deniker

Un pionnier de la psychopharmacologie

LE PSYCHIATRE français Pierre Deniker est mort le lundi 17 août, à Paris, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Né le 16 février 1917 à Paris, il avait fait ses études au lycée Carnot, puis à la faculté de médecine de Paris. Chef de clinique à la faculté de Paris entre 1949 et 1952, agrégé de neurologie et de psychiatrie, Pierre Deniker avait été, entre 1971 et 1985, date de son départ à la retraite, chef du service universitaire de santé mentale et de thérapeutique de l'hôpital Sainte-Anne à Paris.

Le professeur Deniker avait acquis une notoriété internationale en 1952 en démontrant l'efficacité, en psychiatrie, de la chlorpromazine (baptisée Largactil en référence à sa « large action »), une molécule identifiée un an plus tôt par le professeur Henri Laborit, alors chirurgien à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, qui l'avait utilisée en anesthésiologie et qui, devant les effets sédatifs et apaisants du produit, avait supputé son intérêt psychiatrique potentiel.

En mai 1952, Pierre Deniker et son « maître » à l'hôpital Sainte-Anne, le professeur Jean Delay, publiaient dans les *Annales médico-psychologiques* les résultats du traitement en monothérapie à la chlorpromazine de trente-huit patients psychotiques victimes d'agitation, d'excitation, de manie, de bouffée délirante ou de confusion mentale. Les auteurs décrivaient alors le *« syndrome d'indifférence psychomotrice »* engendré par le médicament comme *« l'indifférence apparente ou le retard aux stimulations extérieures, la neutralité émotionnelle et affective, la diminution de l'initiative et des préoccupations, sans altération de la conscience vigile ni des facultés intellectuelles »*.

Le premier neuroleptique était né – et avec lui la psychopharmacologie, cette approche des maladies mentales basée sur les « médicaments de l'esprit ». En 1957, ces travaux valurent à Pierre Deniker et à Henri Laborit le prix Lasker, considéré dans le monde médical comme « l'antichambre » du prix Nobel. La même année, Jean Delay et Pierre Deniker proposèrent une classification des médicaments psychotropes, aujourd'hui encore adoptée, dans ses grandes lignes, par les psychiatres cliniciens.

Président du Collège international de neuro-psychopharmacologie en 1976, le professeur Deniker fut élu membre de l'Académie nationale de médecine en 1982. Il fut notamment président du 82e congrès de psychiatrie et de neurologie en 1984, de l'Association française de psychiatrie biologique et de la Société médico-psychologique en 1985. Auteur de plus de cinq cents publications médicales et de plusieurs manuels de psychiatrie, le professeur Deniker s'intéressait aussi aux drogues et notamment aux hallucinogènes (*Les Drogues, trafic et contagion*, Plon, 1989). Son dernier livre a été publié en 1998, en collaboration avec le professeur Jean-Pierre Olié, de l'hôpital Sainte-Anne, sous le titre *Fou, moi ?* (éditions Odile Jacob).

Laurence Folléa

André Cruiziat

Du scoutisme à Vie nouvelle

ANCIEN DIRIGEANT du scoutisme français, fondateur ou animateur de nombreuses associations de culture et d'éducation, André Cruiziat est mort à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines) mardi 18 août à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Né à Paris en octobre 1908, c'est dans le scoutisme, les patronages et les mouvements de jeunesse catholique de l'entre-deux-guerres qu'André Cruiziat puise cette vocation pour la vie associative et l'action sociale. Du quartier général des Scouts de France, il défend le pluralisme des mouvements de jeunesse, contre les tentatives d'unification menées sous Vichy, et il va suivre certains des stages de l'école d'Uriage.

En 1947, il crée Vie nouvelle, une association de formation civique et d'ouverture au tiers-monde, lié entre autres au mouvement Economie et humanisme du père Lebret. *Vie nouvelle offre à toute* une génération d'étudiants, de militants et d'économistes une structure de réflexion et de réalisations communautaires, que fréquenteront des personnalités comme Jacques Delors ou Michel Albert. A la suite de désaccords internes, André Cruiziat quitte, en 1962, la présidence de Vie nouvelle, mais reste un « pilier » du mouvement, à la tête des secteurs les plus engagés (tiers-monde et international), orientés vers la formation de stagiaires étrangers en France et de coopérants à l'étranger.

En 1972, il fonde encore, avec Paul Delouvrier, le Centre de formation aux réalités internationales (Cefri), puis, en 1983, avec entre autres l'ambassadeur Stéphane Hessel, l'association Alerte aux réalités internationales, restée très active. Une même passion pousse André Cruiziat, à chacune de ses initiatives, à réunir des intellectuels et des responsables de tous horizons – collectivités locales, entreprises, établissements d'enseignement – pour les aider à *prendre conscience des mutations* technologiques et internationales.

Henri Tincq

■ **OTTO WICHTERLE**, scientifique tchèque, inventeur du procédé de fabrication des lentilles de contact et président d'honneur de l'Académie des sciences, est mort, mardi 18 août à Prague, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. *Né le 27 octobre* 1913 à Prostejov (Moravie du Sud), le professeur Wichterle a consacré sa vie à la chimie macromoléculaire. Il fut aussi un homme engagé : son activité politique lors du « printemps de Prague » de 1968, à la tête de l'Association pour les droits de l'homme et comme député, *lui valut d'être isolé* et son nom prescrit pendant les vingt années de la normalisation. Après la chute du communisme, en 1989, il fut réhabilité et ses pairs l'élirent à la tête de l'Académie tchécoslovaque des sciences.
Parmi quelque cent cinquante inventions, Otto Wichterle fut surtout l'un *des principaux découvreurs* des hydrogels (1954) et de leur utilisation pour la réalisation de lentilles de contact (1956). Sa découverte du processus de fabrication en série, en 1961, a été adoptée dans le monde entier sans lui apporter ni notoriété ni dividendes. Le pouvoir communiste d'alors, *propriétaire de l'invention selon la* loi, avait vendu le procédé pour une bagatelle à une société américaine.

NOMINATIONS

MOUVEMENT PRÉFECTORAL

Sur proposition du ministre de l'intérieur, Jean-Pierre Chevènement, le conseil des ministres du mercredi 19 août a procédé au mouvement préfectoral suivant : **François Lépine**, préfet de la Haute-Normandie, est nommé préfet de la Bourgogne, en remplacement de **Pierre Steinmetz**, qui devient préfet de Poitou-Charentes, où il succède à **Bruno Fontenaist**, qui succède à François Lépine à Rouen. Le commissariat à la réforme de l'Etat disparaissant, **Jacques Gérault**, qui y était chargé de mission, devient préfet délégué pour la sécurité et la défense auprès du préfet de la zone de défense sud-ouest, à Bordeaux, en remplacement de **Bernard Fragneau**, qui devient préfet du Jura. A Lons-le-Saunier, celui-ci remplace **Marc-Hervé Cabane**, placé hors cadre en attendant d'occuper des fonctions à la nouvelle délégation interministérielle à la réforme de l'Etat.

[Né le 29 décembre 1937 à Neuilly-sur-Seine, François Lépine est ancien élève de l'ENA (1964-1966). Il intègre le corps des administrateurs du département de la Seine et de la Ville de Paris, avant de devenir directeur du cabinet du préfet de la Meuse en mai 1967, sous-préfet de Toul en février 1969, secrétaire général de la préfecture de la Dordogne en mars 1972, directeur du cabinet du préfet du Bas-Rhin en août 1975. Il est nommé, en février 1976, directeur du cabinet de Pierre-Christian Taittinger, secrétaire d'Etat à l'intérieur, puis aux affaires étrangères. Candidat (UDF-PR) aux élections législatives dans l'Oise en mars 1978, il devient secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin en septembre 1978, sous-préfet d'Antony en octobre 1980, directeur général des services du conseil général de la Savoie en août 1982, préfet de la Mayenne en juin 1986, de la Drôme en juillet 1989. Il est nommé directeur du cabinet civil et militaire de François Léotard, ministre de la défense, en avril 1993. En août 1995, il devient préfet de la région Franche-Comté. Depuis février 1997, François Lépine était préfet de la région Haute-Normandie.]

[Né le 23 janvier 1943 à Sainte-Colombe (Rhône), Pierre Steinmetz intègre le ministère des départements et territoires d'outre-mer, à sa sortie de l'ENA (1968-1970). Il devient directeur du cabinet du haut-commissaire de la République dans l'océan Pacifique en octobre 1972, chargé de mission au secrétariat général du gouvernement en août 1975, chargé de mission au cabinet de Raymond Barre, premier ministre, en février 1979. Il est chargé de mission au ministère de l'urbanisme et du logement, en avril 1982, directeur du cabinet du secrétaire général de la Ville de Paris en octobre 1984, directeur du développement économique et social au conseil régional d'Ile-de-France en avril 1987. Il fait ensuite partie de la mission chargée par Michel Rocard, premier ministre, d'*« apprécier la situation et de rétablir le dialogue »* en Nouvelle-Calédonie, en mai 1988. Il est nommé préfet de la Haute-Marne en septembre 1988, dirige le cabinet de Jacques Pelletier, ministre de la coopération et du développement de Michel Rocard, en octobre 1989. Il est préfet des Pyrénées-Orientales en janvier 1992, de la Haute-Savoie en juillet 1993, de la Réunion en novembre 1994. Il devient directeur du cabinet de Dominique Perben, ministre de la fonction publique, de la réforme de l'Etat et de la décentralisation, en novembre 1995. Pierre Steinmetz était préfet de la région Bourgogne depuis mars 1997.]

[Né le 3 décembre 1940 à Boulogne-Billancourt, Bruno Fontenaist est polytechnicien et ingénieur des Ponts et Chaussées. Il est chargé du laboratoire régional et du centre d'étude des tunnels à Lyon de 1965 à 1969, des grands travaux puis de l'urbanisme et du logement à la direction départementale de l'équipement des Hauts-de-Seine de 1970 à 1979, avant de devenir chef des services techniques à la direction générale des collectivités locales du ministère de l'intérieur, en février 1979. De 1981 à 1983, il est sous-directeur à cette même direction. Il est directeur adjoint des collectivités locales en août 1984, directeur de la programmation, des affaires financières et immobilières en octobre 1985. Il est nommé secrétaire général de la préfecture de la région Ile-de-France en octobre 1988, préfet du Val-de-Marne en décembre 1993. Bruno Fontenaist était préfet de la région Poitou-Charentes depuis octobre 1996.]

[Né le 24 décembre 1951 à Dijon, Jacques Gérault intègre le ministère de l'intérieur à sa sortie de l'ENA (1977-1979). Il devient directeur du cabinet des préfectures des Alpes-Maritimes en juillet 1979, de Saône-et-Loire en septembre 1980, et du Limousin en octobre 1981. Il est secrétaire général de la préfecture de la Guadeloupe en septembre 1982, et passe quelques mois au ministère de l'équipement, à partir de septembre 1985. Il devient conseiller technique du cabinet du ministre des départements et territoires d'outre-mer, Bernard Pons, en avril 1986. Il est nommé sous-directeur des affaires politiques des départements d'outre-mer en juin 1988, secrétaire général de la préfecture du Loiret en novembre 1989, sous-préfet de Meaux en septembre 1993. Depuis février 1996, Jacques Gérault était chef de la mission des réformes de l'administration territoriale au commissariat à la réforme de l'Etat.]

[Né le 7 mai 1951 à Paris, Bernard Fragneau intègre le ministère de l'intérieur à sa sortie de l'ENA (1977-1979). Il est directeur du cabinet du préfet des Hautes-Pyrénées en juillet 1979, secrétaire général de la préfecture des Hautes-Alpes en juillet 1981, secrétaire général adjoint, puis directeur du cabinet du haut-commissaire de la République en Polynésie française en août 1983, secrétaire général de la préfecture de Vaucluse en septembre 1985, directeur du cabinet du préfet de la région Midi-Pyrénées en octobre 1988. Il devient secrétaire général, puis directeur général adjoint d'Antenne 2 en janvier 1990. Il est ensuite secrétaire général pour l'administration de la police de Versailles en octobre 1991, sous-préfet de Brest en janvier 1993. Bernard Fragneau était préfet délégué pour la sécurité et la défense auprès du préfet de la zone de défense sud-ouest, à Bordeaux, depuis novembre 1995.]

JUSTICE

Jean-Jacques Zirnhelt, qui était procureur de la République à Nice depuis novembre 1995, après l'avoir été à Evreux (1987-1990), puis à Mulhouse (1990-1995), a été nommé en conseil des ministres, mercredi 19 août, procureur général à la cour d'appel de Basse-Terre.

AGRICULTURE

Pierre Fouillade a été nommé, mercredi 19 août, au conseil des ministres, directeur de l'Office national interprofessionnel des viandes, de l'élevage et de l'aviculture (Ofival), en remplacement de Daniel Perrin qui rejoint le conseil général du génie rural, des eaux et des forêts.

[Né le 20 février 1947 à Valette (Cantal), Pierre Fouillade est ingénieur agronome, ancien élève de l'Ecole supérieure d'agriculture d'Angers et diplômé de l'Essec. Il est d'abord chargé d'études à l'Omnium d'économie agroalimentaire, puis il entre à la société Sicavyl dans l'Yonne. De 1975 à 1984, il est chargé de mission à la Fédération des coopératives Bétail et Viandes, puis entre à l'Ofival où il restera jusqu'en 1991. Entre mars 1991 et octobre 1992, il est conseiller technique au cabinet de Louis Mermaz, ministre de l'agriculture. Pierre Fouillade était directeur adjoint de l'Ofival depuis octobre 1992. Il est par ailleurs maire (PS) de Valette (Cantal) depuis 1989.]

JOURNAL OFFICIEL

Au *Journal officiel* du samedi 15 août est publié :

● **Santé** : un arrêté relatif au bilan de la carte sanitaire.

Au *Journal officiel* daté dimanche 16-lundi 17-mardi 18 août sont publiés :

● **Pollution** : trois décrets d'application de la loi du 30 décembre 1996 sur l'air, dont celui instaurant la pastille verte pour les véhicules les moins polluants ; un arrêté sur les seuils de déclenchement de la procédure d'alerte ; une circulaire aux préfets sur les mesures d'urgence lors des pics de pollution (*Le Monde* du 18 et du 20 août).

● **AOC** : un arrêté portant nomination au comité national des vins et eaux-de-vie de l'Institut national des appellations d'origine.

Au *Journal officiel* du mercredi 19 août sont publiés :

● **Presse** : un décret modificatif instituant une aide aux quotidiens nationaux d'information politique et générale à faibles ressources publicitaires.

● **Douanes** : un arrêté portant organisation de l'administration centrale de la direction générale des douanes et droits indirects ; un arrêté organisant en bureaux les sous-directions de l'administration centrale de cette direction.

AU CARNET DU « MONDE »

Naissances

Noah

est né le 16 août 1998,
chez

Marion et Victor.

Familles Danton, Maginier, Silberfeld, Horovitz.

9, avenue Chevreul,
92270 Bois-Colombes.

Anniversaires de naissance

Eddie et moi
souhaitons un bon anniversaire québécois, à...

Jacques CARTIER !

– Pour ton anniversaire,
tes enfants,
tes petits-enfants
et Arthur
te disent merci et te souhaitent,

Lucienne,

beaucoup de belles et heureuses années.

Mariages

Catherine AXELRAD
et
Jean-Loup BOURGET

sont heureux de faire part de leur mariage, célébré le 17 août 1998, dans l'intimité.

15, boulevard Saint-Germain,
75005 Paris.

Décès

Michel COUCHAT,
peintre,

s'est éteint le mardi 18 août 1998, nous laissant aux couleurs et à la lumière de son œuvre.

Sa famille.

– Nantes. Lyon.

Andrée,
sa femme,
Dominique et Serge Court,
Anne et Paul André,
Pauline, Camille, Cécile,
Caroline et Quentin,
ont la tristesse de faire part du décès du

docteur Augustin DALMAIS,
médecin du travail retraité,
membre de Nantes-Histoire,

survenu subitement le 4 août 1998, à Pont-de-Lignon (Haute-Loire), à l'âge de soixante et onze ans.

Suivant sa volonté, son corps a été incinéré, et ses cendres ont été dispersées.

3, rue Pierre-Benoit,
44000 Nantes.

– Nice.

On nous prie de faire part du décès de

M. André GASPARY,
ingénieur en chef
des Ponts et Chaussées (c.r.),
chevalier de la Légion d'honneur,
officier de l'ordre national
du Mérite,

survenu à Nice, le 15 août 1998, dans sa quatre-vingt-douzième année.

Les obsèques ont été célébrées dans l'intimité familiale.

De la part de
Son épouse,
Et des familles Gaspary, Leca, Dubois et Duquesnoy.

– Mme Jacqueline Khiari,
Hédi et Karim,
ses fils,
Ainsi que les familles Khiari, Babbou, Boughattas, Denguezli, Souchet et Séruselat,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Béchir KHIARI,

survenu le 14 août 1998, à Paris, à l'âge de soixante-six ans.

Les obsèques ont eu lieu le 20 août, à 15 h 30, au cimetière musulman de Thiais.

André LAURENTIN,
sémiologue,
homme de culture et d'intégrité,

a été inhumé dans l'intimité, le 18 août 1998.

17, rue du Retrait,
75020 Paris.

– Mme Jacques Odinet
Et toute sa famille
ont la douleur de faire part du décès du

docteur Jacques ODINET,

survenu le 17 août 1998, dans sa quatre-vingt-quinzième année.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité familiale le 20 août.

8, rue Schlumberger,
92430 Marnes-la-Coquette.

– Biarritz.

Son épouse,
Son fils,
Parents et alliés,
ont la douleur de faire part du décès brutal de

M. Paul
de PUIFFE de MAGONDEAU,
avocat à la cour de Paris.

Ses obsèques seront célébrées le vendredi 21 août 1998, à 14 h 15, en l'église d'Arcangues (Pyrénées-Atlantiques).

Françoise RAVANEL,
née GUÉRIN,

nous a soudainement quittés le 16 août 1998, à Chamonix.

Ses obsèques seront célébrées dans l'intimité, le vendredi 21 août, à Versailles.

De la part de
François Ravanel,
son mari,
Juliette, Jean-Claude et Thomas Cherubini,
sa fille, son gendre et son petit-fils,
Sa famille et tous ses amis.

18, rue des Missionnaires,
78000 Versailles.

– Mme Noël Santoni,
son épouse,
Jean-Noël Santoni,
David Santoni et Claire Denis,
Jean-Hugues et Véronique Vilcocq,
ses enfants,
Renaud et Laura,
ses petits-enfants,
Et toute la famille,
ont l'immense douleur de faire part du décès de

M. Noël SANTONI,
avocat,
ancien magistrat,

survenu à Paris, le 19 août 1998, dans sa soixante-douzième année.

La cérémonie religieuse sera célébrée le samedi 22 août, à 16 heures, en l'église de Poggio-di-Nazza (Haute-Corse).

Priez pour lui.

Cet avis tient lieu de faire-part.

119, rue de la Pompe,
75116 Paris.

– Cécile Waller,
son épouse,
Ses enfants et petits-enfants,
Et toute la famille,
ont la tristesse de faire part du décès de

Ralph Lincoln WALLER,
ex-partner
d'Arthur Andersen,

survenu le 18 août 1998, dans sa quatre-vingt-seizième année.

Selon sa volonté, l'incinération aura lieu le lundi 24 août, à 10 h 30, au crématorium des Ulis, route de Marcoussis (Essonne).

30, allée du Mail,
92360 Meudon-la-Forêt.

Anniversaires de décès

– Il y a dix ans, le 21 août 1988,

Anne

nous quittait brusquement dans sa dix-neuvième année.

Sa rayonnante générosité, son amour exigeant, sa tolérance sont toujours tellement présents pour tous ceux, famille et amis, qui l'ont aimée.

– Il y a dix ans, disparaissait

Raymonde BIRECKI

en laissant dans une tristesse inconsolable son mari, ses deux fils, leurs épouses et ses petits-enfants.

– Il y a un an, disparaissait

Mahmoud
HAMRA KROUHA.

Paix à son âme.

Il a laissé un grand vide dans le cœur de sa femme et de ses enfants.

Que ceux qui l'ont connu et aimé aient une pieuse pensée pour lui.

« Nous appartenons à Dieu et c'est vers lui que nous retournerons. »

– Il y a six ans, le 21 août 1992, disparaissait

Raymond LEVOT.

Tous ceux qui l'ont aimé pensent toujours à lui.

Papa, tu aurais été si content de la victoire de la France à la Coupe du monde de football.

« Ô sois légère pour ton enfant
Terre sacrée de Bretagne
Et toi, vent de la mer bretonne
Berce-le, nuit et jour. »

– Il y a sept ans, le 21 août 1991,

Jean-Bernard SAINT

jetait un dernier regard sur notre monde.

Son souvenir lumineux demeure.

Condoléances

– Les membres de la Société internationale d'études greeniennes, profondément attristés par la disparition de

Julien GREEN,

s'associent au chagrin de sa famille et de ses amis.

SIEG,
3, rue Lavoisier,
93500 Pantin.

Souvenir

– A la mémoire de ma mère,

Suzanne LAST,

née le 1er mars 1900, réfugiée à Béziers, arrêtée par la Gestapo le 10 août 1944, probablement *exécutée le 19 août 1944*, quatre jours avant la libération de la ville.

Que ton âme soit en paix.

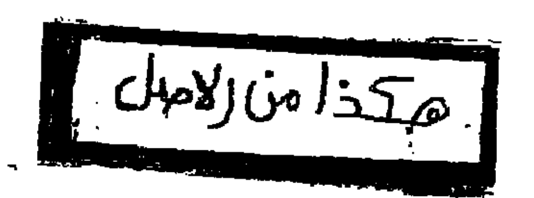
Communications diverses

ÉCOLE SPÉCIALE
D'ARCHITECTURE
Etablissement privé
d'enseignement supérieur
reconnu d'utilité publique et par l'Etat.
Président : Christian de Portzamparc.
Rentrée automne 1998

Lycéens préparant le baccalauréat, bacheliers, diplômés de l'enseignement supérieur, vous désirez intégrer l'Ecole spéciale d'architecture à l'automne 1998,

– Un examen d'admission se déroulera le 1er septembre 1998.

Renseignements : ESA, 254, boulevard Raspail,
75014 Paris.
Tél. : 01-40-47-40-00.
Fax : 01-43-22-81-16.



Lille prend goût à la démocratie participative

Depuis 1996, la capitale des Flandres expérimente une structure originale de proposition et de débat, un conseil communal de concertation fort de 120 membres, qui vient s'ajouter au réseau des comités de quartier. Bilan encourageant à mi-parcours

LILLE
de notre correspondant régional

Lorsqu'il s'est lancé dans sa campagne municipale de 1995, Pierre Mauroy sortait d'une mandature bien remplie, avec l'aboutissement du projet Euralille autour de la nouvelle gare TGV en centre-ville et la campagne de candidature pour les Jeux olympiques. Les finances de la ville et la crise imposaient une pause. Il n'y avait pas en perspective de grands projets internationaux susceptibles de mobiliser à nouveau la capitale des Flandres. Il fallait donc des idées nouvelles et, si possible, peu coûteuses.

Pierre Mauroy choisit de travailler dans le prolongement de ce qu'il avait mis en place à la fin des années 70 avec les conseils et les mairies de quartier : la démocratie participative. La création d'un conseil communal de concertation (CCC) fut ainsi adoptée le 24 juin 1996 par le nouveau conseil municipal de Lille et mis en place en novembre.

Il était présidé par un adjoint « délégué à la démocratie participative », Michel Falise. Le choix de cet ancien recteur de l'Université catholique avait dérangé à gauche comme à droite. Les uns y voyaient une compromission inutile de la part du maire ; les autres une trahison. Michel Falise, qui avait participé au conseil du quartier Vauban de 1989 à 1995, disait avoir découvert *« une façon de faire de la politique au service des gens »* et choisit d'entrer dans l'équipe de Pierre Mauroy pour tenter d'aller plus loin dans une véritable expérience de démocratie participative.

Le CCC est composé de 120 représentants de tout ce qui bouge et vit à Lille : institutions, associations ou clubs. Les membres, tous volontaires, sont choisis dans les secteurs qui correspondent aux délégations des élus et aux services municipaux. On n'y trouve aucun élu municipal ès qualités. Instance consultative, parfois saisie par le conseil municipal, le CCC est libre de choisir ses champs d'investigation et de proposition. Il fonctionne comme une sorte de conseil économique et social municipal. Indépendamment d'un important travail de commission, sur saisine ou autosaisine, il se réunit en session plénière une fois par trimestre.

La dernière session, mi-juin, fut l'occasion d'une sorte de bilan puisque ses membres sont à mi-chemin de leur mandat triennal et que cela coïncide avec la moitié de l'actuelle mandature municipale. Dénonciation des carences de certains *« sous-quartiers lillois »* ou du fait que *« trop de demandes d'associations ne reçoivent qu'un accusé de réception, sans décision motivée »*, le CCC ne répugne pas à servir de poil à gratter. Politique du tourisme, rayonnement européen de Lille, politique culturelle, pistes cyclables, espaces verts, voies piétonnes, code de bonne conduite des établissements de nuit..., il donne son avis sur tout, ou presque, et aime être entendu. Il lui arrive même de sortir de son strict domaine de compétence. C'est ainsi qu'il y eut un vrai malaise, au printemps, lorsqu'il se prononça sur le SDAU (schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme) et l'impact que pouvait avoir le contournement autoroutier sud de Lille sur les champs captants d'eau potable. La compétence en la matière relevait de la communauté urbaine. Il n'empêche que ses observations ont été prises en compte dans le projet définitif et annexées dans le cahier des charges.

Politique culturelle, pistes cyclables, espaces verts... Le conseil donne son avis sur tout, ou presque, et aime être entendu. Il lui arrive même de sortir de son strict domaine de compétence

Le débat sur le SDAU et quelques autres dossiers ont mis en évidence plusieurs sujets de tensions. L'administration et les élus se montrent parfois inquiets ou agacés de voir le CCC se saisir de tout et d'en parler à sa manière. *« Nous nous saisissons des problèmes qui intéressent les Lillois, et nous y allons joyeusement »*, dit Michel Falise. *« C'est plutôt une bonne chose,* constate de son côté Bernard Masset, directeur du cabinet de Pierre Mauroy. *Ces réactions montrent que le CCC fonctionne et remplit bien son office. S'il était toujours d'accord avec les élus et l'administration, nous serions devant un échec patent. La difficulté est de faire en sorte que les délibérations du CCC remontent, soient prises en compte dans la manière de rédiger les délibérations ou de régler les dossiers. Il a des choses à dire, mais il ne peut continuer à le faire que si ses membres ont le sentiment de servir à quelque chose. »*

Si l'institution naissante a obtenu des résultats concrets indispensables pour asseoir sa légitimité, elle se trouve déjà confrontée à quelques problèmes d'organisation. Une trentaine de conseillers sont déjà défaillants. Il faut préparer leur remplacement. *« Cela a été la même chose avec les conseils de quartier,* remarque Bernard Masset. *On s'aperçoit toujours, au bout d'un certain temps, que tous les conseillers ne sont pas des coureurs de fond. Les aléas de la vie font abandonner en cours de route. Cela n'empêche pas les conseils de quartier de bien fonctionner. Il en sera de même avec le CCC. »*

Pierre Cherruau

L'Ardèche, le département où les trains ne s'arrêtent plus

AUBENAS
de notre correspondant

La traditionnelle hospitalité ardéchoise peut parfois se teinter d'humour. Invité par son partenaire de la gauche « plurielle », Jacques Dondoux, secrétaire d'Etat au commerce extérieur, et par Michel Teston, nouveau président du conseil général de l'Ardèche, Jean-Claude Gayssot, ministre de l'équipement, des transports et du logement, commencera sa journée du lundi 24 août par un voyage à bord du *« Mastrou », un petit train sur* voie étroite qui, à partir de Tournon-sur-Rhône, s'engage dans le Haut-Vivarais en suivant les rives du Doux.

Géré avec mille difficultés par la Société des chemins de fer touristiques et de montagne (SCFTM), qui a son siège à Lyon, ce train des vacances est tout ce qui reste au département de l'Ardèche – avec une vingtaine de kilomètres sauvés à Voguë, dans le sud, par les bénévoles de Viaduc 07 – de ses anciennes lignes voyageurs. Toutes ont été abandonnées au nom des économies, celle de son axe rhodanien comme celles qui pénétraient l'arrière-pays. Ainsi, l'Ardèche est le seul département français en métropole où l'on ne puisse pas voyager en train.

Ce voyage ministériel conduira d'abord les élus, le préfet et leur invité à Lamastre, où, solennellement, sera signé un protocole d'accord entre le département et la société exploitante SCFTM pour assurer, autant que faire se peut, la pérennité du « Mastrou » et du tourisme qui le sous-tend.

L'entretien de ses infrastructures, comme celui du matériel roulant, coûte cher. Trop cher. Chaque année, de plus, les gestionnaires, qui réalisent un chiffre d'affaires de 5 millions de francs, doivent verser une redevance de 400 000 francs à la SNCF pour l'utilisation d'une petite portion de ligne entre Tournon et Saint-Jean-de-Muzols. C'est dire que le département, *tout disposé à mettre en œuvre* une efficace participation, au sein, par exemple, d'une société d'économie mixte qui le lierait à la société exploitante, apprécierait fort la compréhension du ministre et l'aide financière de l'Etat.

DÉSENCLAVEMENT ROUTIER

Le président de son conseil général, qui est passé à gauche après avoir été dirigé pendant un demi-siècle par la droite, désire plaider avec conviction pour un effort particulier de la collectivité nationale en faveur du désenclavement routier du pays ardéchois – aussi dépourvu d'autoroute que de trains de voyageurs –, juste compensation, selon M. Teston, à son dénuement. La RN 102, par exemple, tarde à se mettre au gabarit d'une voie moderne capable d'assurer la liaison entre le Rhône et le centre de la France.

Après une visite, au cours de l'après-midi, à l'usine RVI d'Annonay, Jean-Claude Gayssot entendra beaucoup parler, par Jacques Dondoux en particulier, de l'axe routier qui doit lier le bassin d'Annonay – dont près de 50 % des emplois sont tournés vers la production – avec l'est, Grenoble et Lyon.

Aura-t-on encore le temps de lui faire part, avec quelque insistance, des questions que le département de l'Ardèche se pose, pour un avenir proche, au sujet des accès qui seront accordés au TGV, sur l'autre rive du Rhône ?

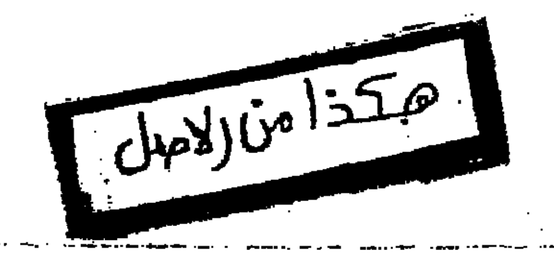
André Griffon

Avis défavorable sur l'aménagement de la RN 88 en Lozère

UN AVIS défavorable à la déclaration d'utilité publique du projet d'aménagement de la RN 88 en voie express à 2 x 2 voies entre l'autoroute A 75 (commune du Monastier-Pin-Moriès) et la RN 108 (col de Vielbougue) a été rendu, à l'unanimité, par la commission d'enquête chargée de ce dossier qui concerne la liaison Lyon-Toulouse dans la traversée de la Lozère. Dans leurs conclusions, les commissaires-enquêteurs, tout en constatant l'intérêt du projet (désenclavement du Massif central, liaison entre les régions Rhône-Alpes et Midi-Pyrénées), considèrent notamment *« l'absence d'un débat public préalable sur la section non encore aménagée Le Puy-A 75 qui pourrait conduire à un tracé différent », « les rapports alarmants des géologues sur l'instabilité du site traversé, avec menaces réelles pour les usagers et les riverains », « les impacts profonds et irréversibles sur un environnement de grande qualité »*, mais aussi le montant de l'estimation de la dépense et le poids des aléas, les nuisances pour le monde agricole, la nécessité de rechercher un consensus et le nombre important des opposants au projet. L'avis de la commission d'enquête ne préjuge pas de la décision que prendront le ministre de l'équipement et la ministre de l'environnement après avis du Conseil d'Etat.

DÉPÊCHE

■ **CENTRE : la plupart des cours d'eau du Cher ayant atteint leur** seuil de crise, des mesures de restrictions de prélèvements d'eau ont été prises ; elles entrent en vigueur à partir du samedi 22 août pour l'irrigation des prairies et des cultures ; elles concernent notamment des tronçons du Cher, de l'Yèvre, de l'Arnon et de l'Aubois. En outre, est interdit tout prélèvement dans les cours d'eau, canaux ou nappes du département destiné à remplir les bassins d'agrément, les plans d'eau et étangs.



COMMENT ILS **4** NOUS VOIENT

Ecrire à Paris, France





DE l'adolescence jusqu'à mes vingt ans passés, j'imaginais un lieu irréel du *nom de* « Paris, France ». C'était une ville rêvée, tirée des livres, des tableaux, des films, des choses qu'on m'avait dites, et sans doute des choses telles que je les voulais. C'est là que j'avais l'intention d'écrire et de vivre, en écrivain. Parfois, ses rues m'apparaissaient comme des photographies en noir et blanc, ou bien encore des images en mouvement, pleines de bruit et de couleur. Elle semblait à ma portée, sans que je sache très bien comment et quand. Il était hors de question pour moi de m'y rendre en touriste. Ou bien j'habiterais ma création, ou jamais je n'en approcherais. Ce processus de la pensée se situait à l'exact opposé de la fiction qu'on crée en transformant la *réalité*. J'ai commencé par inventer une ville irréelle, à partir de laquelle sans doute j'ai cru produire une vérité.

J'étais encore à l'école à New York quand la seconde guerre mondiale a éclaté, et je travaillais à la rédaction d'un journal de Montréal lorsqu'elle a pris fin. Tout ce que, journaliste, je voyais, entendais, apprenais, était pour moi du matériau pour la fiction. J'en utilisais une partie ; je gardais le reste sur lequel travailler à « *Paris, France* ». *Je savais qu'il me* fallait débuter ma vie d'écrivain – ma vraie vie, selon moi – avant la trentaine. A trente ans, il serait trop tard, et plus question après. Un jour, j'ai quitté mon poste au journal et j'ai pris l'avion pour Paris, en emportant *une unique valise et une* machine à écrire portative.

AU mur de mon appartement à Montréal, je conservais un plan du métro qu'on m'avait rapporté de Paris – le vrai Paris, pas *mon* « *Paris, France* ». *D'un côté, il y* avait les avenues et les boulevards, avec en couleur de petits dessins des principaux monuments ; de l'autre, le réseau des lignes souterraines et le nom des stations. Je l'appris par cœur recto verso. Mon premier soir à Paris, en octobre 1950, sur le boulevard Saint-Germain, un marin français en uniforme m'a demandé son chemin. J'ai su lui dire qu'il lui fallait, à mon avis, descendre vers la Seine, passer le pont et prendre le *métro* à Concorde. Il m'a crue française. C'était comme une répétition. J'étais superstitieuse, et l'aventure m'a plu. Quoi qu'il arrive désormais,

par Mavis Gallant

Mavis Gallant est née à Montréal et vit à Paris depuis 1950. Après une carrière de journaliste, elle a *choisi la littérature*, un art qui, à ses yeux, ne pouvait s'épanouir qu'en France. Auteur d'une centaine de nouvelles publiées dans le *New Yorker*, elle a écrit une quinzaine d'ouvrages, parmi lesquels, en édition française : *Ciel vert, ciel d'eau* (Folio, 1998) ; *Poisson d'avril* (Folio, 1998), *Chroniques de mai 68* (Rivages, 1998).



j'avais fait se rejoindre réalité et imagination. J'étais là où il fallait.

Tout de suite, j'ai été étonnée de la justesse avec laquelle les romans français que j'avais lus reflétaient la vie que je devais trouver. Aujourd'hui encore, je me surprends à penser, de quelqu'un ou d'une situation, « c'est du pur Mauriac », ou « il est trop bête, comme le père de Céline ». A propos d'un agent immobilier, je me dis (sans lui en faire part) *qu'il appartient au monde de Balzac*. Une jeune femme inconsolable me rappelle la phrase de Colette : « *Elle avait vingt-six ans et des économies.* » Mais, au moment même où je pense cela, j'ai déjà fait du personnage de Mauriac, de l'agent immobilier trop *affable, de la malheureuse jeune* femme, une fiction à moi. C'est comme de voir des miroirs imaginaires à l'infini, qui chacun réfléchit une réalité française tangible. Je ne peux pas écrire de la fiction sur des Français et des Françaises imagi*naires vivant à Paris (la transposition* de la réalité les rend aussitôt imaginaires) sans avoir le sentiment d'une culture qui s'est accumulée et qui ajoute sa présence. Je n'en suis pas consciente lorsque je pense et que j'écris : c'est là, comme un ingrédient dans un plat qu'on goûte sans toujours pouvoir l'identifier. Je me rends compte, une fois mes récits traduits en français, de qui et de quoi il s'agit réellement. Cela n'est pas vrai des histoires qui se passent au Canada, en Allemagne ou en Italie, ou même ailleurs en France. Je ne saurais pas expliquer pourquoi. C'est sans doute lié à ce que j'avais dans la tête à quinze ans, quand déjà je croyais qu'il me fallait, pour écrire, aller à « Paris, France ».

Pourquoi ne pas, tout simplement, rédiger mes histoires sur Paris en *français* ? Parce qu'on ne choisit pas la langue dans laquelle on écrit. Marguerite Yourcenar et Saint-John Perse ont passé l'un et l'autre des dizaines d'années en Amérique, mais leur langue créatrice est restée le français. La langue de l'imagination a des racines qui lui sont propres. Elle se nourrit d'autre chose encore que de ce qu'on sait et de ce qu'on est. On ne triche pas avec ça. Les auteurs qui changent de langue – ou plutôt qui adaptent leur langue écrite à celle qu'on parle autour d'eux – y ont été contraints ou bien parce que leurs œuvres étaient interdites de publication dans leur pays, ou bien parce qu'ils préféraient ne pas avoir affaire au problème de la traduction, ou bien encore pour une raison psychologique profonde, personnelle et privée.

DEPUIS des années, j'entends parler et je parle le français plus que l'anglais. Je rêve dans les deux langues, et au quotidien *je pense en français*. Mais la fiction me vient en anglais, même quand mes personnages ne savent pas un mot d'une autre langue que le français. Je suis née à Montréal dans un milieu de langue anglaise, mais je parle le français depuis l'en*fance. Pourtant, j'ai du mal* à l'écrire. Si je me mettais à écrire le français parfaitement, peut-être que cela tarirait mon imagination à jamais. Peut-être me faudrait-il alors aller vivre ailleurs et n'entendre parler que l'anglais. Je songe à toutes ces *éventualités – affreuses – et je me* vois devant mon vieux plan de métro, projetant mes futurs voyages souterrains, m'apprêtant à décrire Paris (encore imaginaire) en anglais (encore réel). Je suis capable de rédiger en français une lettre à un ami, *en respectant à l'occasion la termi*naison verbale, sans trop me soucier des accents ; mais il me faut sur mon bureau le Robert, *Le Bon Usage*, l'*Ortho*, et surtout *Les Verbes français conjugués sans abréviations*, si je dois m'adresser à quelque bureau comportant un fonctionnaire, à une banque ou à tout autre établissement où faire preuve de légèreté envers la syntaxe ou l'orthographe aggraverait mon cas. Au dos de la couverture des *Verbes français*..., est écrit de ma main, « Paris, 1954 ».

J'ai dû relire, il y a deux ans, tous mes récits parus – largement plus de cent –, pour en sélectionner une cinquantaine à publier en un volume. J'ai été frappée par l'évolution des histoires qui se passent à Paris. Les plus anciennes, à partir de 1951, sont vues par des étrangers – un Américain qui y travaille, une femme d'officier de l'OTAN, un réfugié d'Europe de l'Est. La société française est, à leurs yeux, impénétrable, indifférente. Paris est pluvieux et gris, et ce sont des rues et des rues aux pavés noirs et sales. Ces étrangers se trompent, ils sont malavisés : ils cherchent l'amitié facile que les Américains du Nord accordaient autrefois. Les Français ne les aident en rien, ni dans la conduite à adopter ni dans la façon de s'intégrer. Au cours des années 60, les étrangers sont, semble-t-il, des réfugiés ou des anciens de la légion qui, sans qu'on sache trop pourquoi, ne veulent pas rentrer chez eux. Les Français sont devenus ceux qui accordent ou n'accordent pas les permis de séjour. De plus en plus, les étrangers vivent entre eux, sans qu'ils aient vraiment besoin de parler le français, sauf lorsqu'ils s'aventurent hors de leur cercle privé. Dans les années 70, les histoires sont dites par des Français. *Ils observent les étrangers qui vivent* parmi eux. Peu à peu, presque tous les personnages étrangers disparaissent, ou bien alors ils vivent en France depuis si longtemps, ils sont si français dans leurs habitudes et leur comportement, que les pro*blèmes et les difficultés qu'ils ren*contrent résident ailleurs. Certains récits sont à la première personne, racontés par des *hommes*. Ce sont les Français qui s'observent entre eux. De fait, les désillusions que j'arrivais à rendre dans mes premiers récits sur Paris n'étaient pas les miennes. Je me suis efforcée de voir les Français avec les yeux des autres, afin de les décrire de manière différente, à des niveaux différents. Je parlais couramment la langue, mais je n'étais pas française. Cela n'avait pas d'importance, apparemment. La première chambre que j'ai louée – en dehors des chambres d'hôtel – était dans un appartement de la rue de Monceau. C'était un jeune couple avec des enfants petits. Nous sommes devenus amis pour la vie. Ce que j'essaie de dire, c'est que j'ai été le témoin d'à peu près tout ce qui pouvait mal se passer pour ceux qui n'étaient pas français, ou qui ne parlaient pas français, mais je n'ai pas vécu ces choses-là. Si elles m'étaient arrivées, j'aurais reconnu ma terrible erreur sur « Paris, France », et je serais partie.

L'AMIE qui m'a un jour reproché de m'extasier sur Paris, disant qu'il faudrait que je sois obligée de prendre le métro le matin à sept heures et demie, avait entièrement raison. J'appartiens à une petite communauté d'étrangers venus en France sur une idée, en quête d'un mode de vie. Je n'ai pas été forcée de quitter mon pays : le Canada est, en fait, une des grandes démocraties. Je n'étais pas à la recherche d'un emploi, pas en compétition dans le domaine du travail, et ne relevais pas des services sociaux. Je ne rivalisais même pas avec d'autres écrivains pour apparaître dans les *journaux* et les revues littéraires. J'étais anonyme. Il aura fallu près de quarante ans pour qu'un livre de moi soit traduit en français. Comme tous les jeunes écrivains déterminés à vivre de leur plume, je me suis heurtée aux dures réalités du métier. *Mais j'étais venue à Paris* de mon plein gré, pour écrire et vivre au diapason de « Paris, France ». Cela n'aurait pas dû marcher si la réalité avait été fiction, ça aurait capoté, pour des raisons purement littéraires, mais non. Une chose m'a étonnée et aidée au cours de mes premières années difficiles en France, c'est l'attitude à l'égard des livres et des écrivains. Il y avait de l'intérêt et du respect pour la profession. Je trouvais que les auteurs français avaient bien de la chance, et je me suis demandé s'ils le savaient. Quand j'ai quitté le Canada, les écrivains étaient encore considérés là-bas comme des gens à ne pas prendre au sérieux. Un diplomate canadien m'a un jour lancé : « *Beaucoup de monde pense pouvoir écrire. Que faites-vous en réalité ?* » Se souvenant des années 50, le romancier canadien Mordecai Richler note : « *A l'époque, il n'y avait pas cinquante librairies d'une côte à l'autre du Canada* [...]. *On demandait le plus souvent à ceux d'entre nous qui débutaient : "Sous quel nom écrivez-vous ?", comme si l'acte en soi était suspect, ou bien : " Oui, mais quel est votre métier ?", ou encore : " Mon Dieu, vous voulez dire que vous allez devenir écrivain* canadien ?". »

Je m'empresse d'ajouter que le climat a beaucoup changé, et que les jeunes auteurs s'épanouissent aujourd'hui. Mais cela explique pour*quoi j'ai* eu besoin de partir, pourquoi je me suis accrochée à l'idée même de Paris. Oh, pas à quinze ans. Ce n'était alors qu'une idée fantasque. Mais, plus tard, j'ai su qu'il n'y avait pas d'autre solution. J'ai commencé à me dire écrivain une fois à *Paris*, d'abord avec un peu de réticence, puis comme une évidence. En avance sur les faits : j'avais réussi, avant de quitter Montréal, à placer une nouvelle au *New Yorker*, elle n'était pas encore publiée. Les questions qu'on m'a posées en France ne se rapportaient pas à la façon dont je gagnais ma vie (« écrivain » suffisait), on me demandait si j'étais traduite et sur quoi j'écrivais. Je vis ici depuis si longtemps maintenant que je suis incapable de penser la France en tant que concept, ou *idéal* social, à louer ou blâmer. Elle est faite d'individus que lie une histoire et que séparent les uns des autres les bizarreries de caractère, la personnalité. D'individus incroyablement fidèles, capables d'une solide et sincère amitié. (Pourquoi n'en parle-t-on jamais, au fait ?) Je pense avoir tout dit.

Traduit de l'anglais (Canada) par Sylvette Gleize

« Si vous deviez vous engouffrer dans le métro tôt le matin, puis voyager debout pendant quarante-cinq minutes, puis refaire le trajet le soir, vous verriez Paris autrement »
(Remarque d'une amie parisienne à l'auteur)

Lorsqu'on veut venir vivre à Paris, un ami vous offre un plan du métro à accrocher au mur. Et, deux jours après l'arrivée, on peut donner des renseignements sur les correspondances.

Photographies d'Alain Potignon pour « Le Monde »

Prochain article : Eduardo Manet

Liberté de vivre et liberté de mourir

par Michel Verret

LA question de l'euthanasie, au sens précis où l'actualité la pose (une aide médicale à l'administration d'une mort douce pour l'incurable en phase terminale) ne peut plus être ignorée par le législateur... L'euthanasie se pratique de plus en plus ; l'opinion publique, si l'on en croit les enquêtes, y consent de plus en plus, alors que la loi la tient encore pour un assassinat, pénalisable comme tel. Ce n'est pas à la pratique ni à l'opinion de se régler sur une loi caduque, c'est à la loi de suivre leur évolution : en distinguant l'euthanasie de l'assassinat et en l'autorisant, sous condition de principe et de garantie clairement définis.

Quel principe, sinon le droit premier de l'homme : celui pour chacun et chacune de disposer, inaliénablement, de soi ? Pour la vie comme pour la mort. Car si chacun doit disposer de la liberté de vivre, il doit disposer aussi de la liberté de mourir. Et si nul n'a le droit de se substituer à autrui en cette liberté, nul n'a le droit non plus d'imposer à la liberté d'autrui volonté contraire à la sienne.

Quelle garantie, sinon la vérification légale de la demande du mourant ? L'euthanasie, comme droit du mourant, devrait pouvoir être médicalement administrée à tout malade la *demandant* (ou, en cas d'inconscience, l'ayant préalablement demandée) par déclaration écrite (au même titre qu'un testament). En revanche, droit n'est pas devoir, l'euthanasie devrait être interdite sur tout malade la refusant (ou, en cas d'inconscience, s'y étant refusé antérieurement, par déclaration contraire).

Ce droit du mourant à décider *lui-même des conditions ultimes* de vivabilité de sa vie et de désirabilité de sa mort ne saurait se confondre, comme on le fait trop souvent pour en éluder la question, avec le droit du mourant à tous soins palliatifs de lutte contre la douleur. La généralisation des services palliatifs (pour l'heure *10 % de ce qu'il en faudrait !*) rendrait-elle sans douleur les derniers moments du mourant que celui-ci pourrait, pour l'idée qu'il se fait de sa dignité, de son attention à ses proches et de sa responsabilité civique, leur préférer l'accomplissement, sans autres délais ni dépenses, d'une mort devenue *inévitable*. Et, une fois encore, ce n'est pas aux soignants à en décider pour le mourant.

Le débat législatif ainsi posé laisse ouvert bien d'autres débats, qu'il ne saurait lui-même masquer, et qu'il faudrait bien ouvrir parallèlement, sans réticences ni tabous. Le débat de conviction personnelle, religieuse ou non, touchant la manière dont chacun, *selon l'idée qu'il se fait de l'humanité* et de la dignité, définit les conditions souhaitables de sa vie et de sa mort ; le débat de déontologie professionnelle, touchant le droit des soignants à participer ou non, selon leurs convictions, aux euthanasies ; le *débat de réflexion* politique sur la répartition effective et *souhaitable* de la dépense sociale... entre dépenses de vie et dépenses de mort (paix ou guerre), dans les dépenses de vie, entre dépenses d'entretien de la santé et d'épanouissement de la vie (éducation, loisirs, culture...), dans les *dépenses de santé, entre dépenses* préventives, curatives et palliatives ; c'est-à-dire entre mourants et non-mourants. Car, on peut, mourant, souhaiter voir consacrer plus du soin social au droit de vivre, offensé chez tant de vivants, qu'au droit de survivre des agonisants.

Ecrit par un septuagénaire qui, ayant un peu appris et longuement *enseigné que tout homme, donc* lui-même, est mortel, aimerait – on l'aura compris – pouvoir terminer en douceur, sur sa demande, sa vie de mourant, sans se voir obligé de prolonger, même en douceur, son agonie ; car le pire serait de ne pas appeler les choses par leur nom...

***Michel Verret** est sociologue.*

Aider ceux qui doivent regarder la mort en face

par Geneviève Laroque

D'ABORD, toutes les équipes françaises ou étrangères (anglo-saxonnes ou canadiennes surtout) qui pratiquent depuis des années les soins palliatifs, en unités spécialisées ou ailleurs, l'affirment fermement : là où il y a préoccupation majeure du confort matériel et psychologique du malade et de son entourage et où il y a compétence dans la réponse, la demande d'euthanasie devient infime. Il faut donc informer, former aux soins palliatifs et d'accompagnement tous les professionnels de santé pour qu'ils les pratiquent « naturellement » ou sachent appeler ceux qui les pratiquent.

» Ensuite, subsisteront, malheureusement toujours, des situations insoutenables. Elles ne peuvent pas, ne doivent pas être réglementées, on ne bureaucratise pas la mort. Elles restent de ce ressort singulier, intime, dangereux, du dialogue ultime entre le médecin (même s'il a pris avis de son équipe) et le malade (même s'il a pu s'exprimer avec les siens).

» Hors d'un champ juridique propre, l'euthanasie reste, en droit français, un crime, comme elle reste, en morale, une transgression. La liberté finale est aussi de transgresser dans la douleur, la clarté, le risque, quand il n'est plus possible de respecter les lois mais seulement de respecter les consciences. »

Voilà ce que, en tant que présidente du groupe de travail ministériel sur l'aide aux mourants, j'écrivais en 1990 ; je n'ai pas à y changer une ligne (*Le Monde* du 14 novembre 1990). Aujourd'hui, j'ai envie de compléter en parlant de la solitude de la soignante mise en cause dans le décès d'une trentaine de malades (*Le Monde* du 4 août). Je ne connais pas l'hôpital de Mantes-la-Jolie, où elle exerçait. Je ne connais pas l'infirmière qui a agi. Je ne connais pas l'organisation du travail qui lui est proposée (imposée ?). Je ne sais pas si et comment le « soutien » aux soignants confrontés à l'accompagnement de mourants parfois difficiles se pratique dans cet établissement.

Il me semble cependant que la phrase de la Bible *« Qui gardera les gardiens eux-mêmes ? »* est particulièrement adaptée à ce type de situation. Il ne faut pas être seul(e) lorsqu'on prend soin de personnes en péril : péril de souffrance, péril de mort imminente, péril de soins « inutiles », péril de délaissement. J'évoquais, en 1990, la nécessité absolue d'un travail d'équipe, équipe infirmière, équipe avec le ou les médecins, équipe avec ceux qui, à n'importe quel titre, sont « proches » de la personne en péril et se trouvent, de ce seul fait, eux aussi en péril.

Il ne s'agit pas de diluer les responsabilités, il s'agit de mettre ensemble, de permettre que se mettent ensemble ceux qui accompagnent, comme ils le peuvent, ces personnes en péril. Formation aux soins palliatifs, *bien sûr* ; mise en place d'équipes spécialisées (unités de soins palliatifs localisées ou mobiles), bien sûr ; vigilance extrême à l'état de chaque personne soignée, bien sûr : tout cela est indispensable et les progrès acquis depuis plus de dix ans, grâce au développement, trop lent, de ces dispositifs, *démontrent leur utilité, leur efficacité.*

Il y a encore trop de mourants, de grands malades, de grands infirmes, mal accompagnés, dont on ne prend pas suffisamment soin. Il y a encore trop de soignants esseulés, *dans leur fonction ou dans* leur esprit, en risque de tentation de « meurtre compassionnel ». Développer le véritable travail d'équipe, la vigilance à l'état de chaque personne soignante, les moyens d'échange du souci, de la peine, de l'angoisse, de certaine forme de désespoir, très au-delà *de la compétence technique indis*pensable mais toujours insuffisante, tout cela permettra, pour mieux « garder » chaque malade, chaque mourant, chaque famille, de mieux « garder les gardiens eux-mêmes ».

Il a aussi *été écrit* : *« Le soleil et la mort ne peuvent se regarder en face. »* Ceux qui sont dans l'obligation professionnelle et humaine de les contempler doivent impérativement être préparés, aidés, soutenus.

***Geneviève Laroque** est présidente de la Fondation nationale de gérontologie.*

Les risques pour la France d'une économie-domino

Suite de la première page

Ces canaux, ce sont, pour l'essentiel, les trois grands marchés qui relient entre elles les économies nationales : le marché mondial de l'épargne, celui des *commodities* (les produits de base, l'énergie et les matières premières) *et celui, enfin, des* biens et services. Les difficultés initiales de paiement de quelques petits pays d'Asie du Sud-Est ont ainsi provoqué, à partir de l'été 1997, un bouleversement gigantesque sur le marché financier mondial. Les capitaux ont précipitamment déserté les « pays à risques » (les « marchés *émergents* »), *sans grande* tradition bancaire, industrielle ou sociale, pour une fuite *générale vers les pays* plus sûrs, plus stables économiquement et politiquement – c'est la fameuse *flight to quality*, la fuite vers la qualité.

Schématiquement, l'argent est ainsi devenu cher pour les pays pauvres *et bon marché* pour les pays riches. Toutes les économies du monde en sont, à un degré *ou à un* autre, affectées. La France en tire profit ; le Mexique en souffre. Autre canal de transmission de la crise : le marché des produits de base. Jusqu'alors moteur *de l'économie* mondiale, l'Asie s'essouffle. Elle consomme donc moins de ces produits de base – moins de pétrole, moins de pâte à papier, moins de diamant, moins *de blé et moins* de puces électroniques. Les prix mondiaux de tous ces produits s'effondrent. Le prix réel (hors inflation) du baril de pétrole est aujourd'hui à son niveau de 1972, c'est-à-dire avant les deux chocs pétroliers ! Là encore, tous les pays *de la planète* sont touchés. Les pays exportateurs en sont victimes – l'Afrique du Sud comme l'Argentine – ; les pays consommateurs en bénéficient – la France à nouveau, par exemple. Globalement, la situation favorise *une nouvelle fois les pays dévelop*pés aux dépens des pays en développement.

Enfin, la crise amorcée en Asie diffuse ses effets par l'intermédiaire du marché mondial des biens et des services. La chute de la consommation en Asie, liée à la baisse du pouvoir d'achat des populations *et* à l'explosion du chômage, y frappe de plein fouet tous les fournisseurs de la région – des *fournisseurs* asiatiques, mais aussi américains ou français. Partout, les grands industriels (Coca-Cola, Airbus, Siemens, LVMH et les autres) voient leurs débouchés mondiaux se contracter. Sur certains marchés, ils sont menacés par la concurrence des producteurs de pays à monnaie dévaluée. *Bref, leurs perspectives de profit se* dégradent – et avec elles leur capacité de développement.

INQUIÉTUDES À VENIR

« Les » crises asiatiques – car il y en a trois bien différentes, celle des nouveaux pays industriels d'Asie du Sud-Est, celle du Japon et celle de la *Chine* – provoquent ainsi dans l'économie mondiale une série d'ondes *profondément perturba*trices. L'Europe et la France n'ont été touchées pour l'instant que par des ondes plutôt sympathiques : l'afflux de capitaux et la baisse des prix *des produits de base. Elle va souffrir,* dans les mois à venir, d'ondes moins favorables : les défauts de paiement des *chaebols* sud-coréens et de la Russie vont finir par peser sur les comptes des banques ; les industriels vont avoir à affronter la concurrence des pays à monnaie faible, la baisse de leurs profits pourrait aussi favoriser une explosion de la bulle financière – à *Wall Street d'abord, sur le* continent ensuite.

Mais les derniers mois, depuis la dévaluation du baht thaïlandais, ont aussi confirmé une autre caractéristique de cette économie-domino : dans le « village » qu'elle constitue, les quartiers sont certes interdépendants, ils n'en conservent pas moins *chacun une réelle autonomie. Les* grands espaces économiques régionaux – l'Asie, l'Amérique et l'Europe en particulier – sont liés entre eux, ils ont néanmoins chacun une dynamique propre. L'Amérique et l'Asie peuvent s'emballer sans que cela ne réveille l'Europe – ce fut le film du début des années 90. Mais d'autres *scénarios sont* possibles.

Les effets de contagion sont en fait beaucoup plus rapides et beaucoup plus puissants à l'intérieur de chacun de ces grands espaces régionaux. L'Asie en est aujourd'hui un exemple spectaculaire. La crise s'y est diffusée avec une extrême rapidité. Elle s'auto-alimente maintenant par l'intermédiaire d'une multitude de mécanismes. Aucun pays de la ré*gion ne semble pouvoir y échapper* – pas même Singapour. Malgré les restructurations auxquelles *elles* ont procédé, les entreprises sud-coréennes sont incapables de reprendre leur production, leurs banques, japonaises, étant dans l'incapacité de financer leurs achats de matières premières. Les banques *nippones, plombées* par des masses énormes de créances irrécouvrables, souffrent elles-mêmes des retraits de fonds opérés par leurs clients chinois, clients qui ont perdu l'essentiel de leur fortune dans l'effondrement du marché immobilier de Hongkong !

Autant sociopolitiques que financières, « les » crises asiatiques ont ainsi plongé la région dans une véritable dépression – comparable, estiment désormais nombre d'experts, à celle qu'avait connue le monde dans les années 30. La plupart des analystes *s'accordent à reconnaître* qu'ils en avaient jusqu'à présent sous-estimé la gravité et sont aujourd'hui convaincus que la récession y sera plus profonde et plus longue qu'ils ne l'avaient initialement prévu. Elle devrait aussi avoir un impact plus important qu'envisagé sur le reste du monde, sur les *pays industriels en particulier.*

L'Europe pourrait néanmoins échapper à la spirale déflationniste venue de cet extrême lointain. Le Vieux Continent bénéficie en effet depuis quelques mois – et en dépit de la dépression asiatique et du ralentissement anglo-américain – de la conjonction en son sein de facteurs favorables. Après plusieurs années de stagnation, l'augmentation de la *consommation* et de l'investissement, le retour de la confiance, la perspective de l'euro et des gestions macro-économiques relativement saines ont contribué à un retour de la croissance et à un début de reflux du chômage. S'ils ne sont pas remis en cause, l'Europe pourrait, comme les Etats-Unis dans la première moitié *des années 90*, bénéficier dans les années à venir d'une dynamique ré*gionale favorable. Et la France* échapper à un krach ou à un arrêt de la croissance.

Erik Izraelewicz

RECTIFICATIF

MATIÈRES PREMIÈRES ET CRISE ASIATIQUE

Dans l'article consacré aux « Matières premières emportées à leur tour dans le typhon asiatique », publié dans *Le Monde* du 18 août, le premier graphique ne concerne pas le prix du papier, comme l'indique le titre, mais bien celui de la pâte à papier.

Le Monde

21 *bis*, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
TÉL : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Télex : 206 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Internet : http://www.lemonde.fr

ÉDITORIAL

Refonder la droite

LA droite a perdu la raison. Divisée, éclatée, elle passe plus de temps à se déchirer qu'à *jouer son rôle de force d'op*position. Certes, les thèmes qui la déchirent ne sont pas tous sans importance. La part de souveraineté que la France est prête à abandonner pour permettre la construction d'une Europe unie mérite débat, tout comme le rôle de l'Etat dans la société ou le *poids électoral du Front* national. Mais son incapacité à s'unir est aussi la conséquence de mesquines querelles personnelles, des ambitions de trop de ses dirigeants prêts à tout sacrifier à leurs rêves élyséens.

Le triste spectacle donné par la droite aujourd'hui est l'héritage *des divisions nées lors* de la campagne présidentielle de 1995, de son incapacité à digérer sa défaite lors des législatives de 1997 et des alliances que certains de ses représentants ont passées dans quatre régions avec l'extême droite pour annuler l'effet de leur recul électoral du printemps 1998. *La reconstruction d'une droite* puissante ne peut donc que s'avérer fort délicate.

Il lui faut d'abord régler – cette fois définitivement – la question de ses rapports avec le Front national. Lorsqu'ils ont fondé L'Al*liance pour tenter de camoufler* les divergences du RPR et de l'UDF, Philippe Séguin et François Léotard avaient choisi la bonne solution en proscrivant le refus de *« toute compromission »*. La suite a montré que trop de leurs amis *ne partagent pas ce sage principe.* Il faut aussi à la droite bâtir un programme commun, concernant tant l'économie que la société. Les divergences d'approche sont sur de tels sujets profondes, mais après *tout*, il n'y a pas de raison qu'à une « gauche plurielle » ne *puisse pas s'opposer* une droite, elle aussi, plurielle.

La gauche ne *devrait* pas se réjouir trop vite des difficultés de son adversaire. D'abord parce que sa propre histoire récente prouve que le réveil d'une force politique peut être plus rapide que prévu. Qui aurait imaginé au *PS, en 1993*, un retour au pouvoir aussi rapide et aussi triomphant quatre ans plus tard ? *Ensuite* et surtout parce qu'une majorité a besoin d'une opposition. La démocratie, c'est le conflit, organisé et transparent, entre des projets concurrents, des avenirs différents, des intérêts divergents, des *hommes* et *des femmes* en compétition.

Surtout, il n'y a pas de démocratie vivante sans contre-pouvoirs. Et le premier de ces contre-pouvoirs est évidemment l'opposition. Celle-ci doit être en mesure de surveiller le gouvernement, le critiquer et présenter ses propres *propositions. Une alternance doit* toujours être possible. Il faut donc qu'au moins deux camps soient en état de s'affronter devant les électeurs avec des programmes crédibles et une capacité à les mettre en œuvre. Ce n'est pas le cas *aujourd'hui*. Certes, les prochaines élections décisives n'auront lieu, normalement, que lors des législatives et de la présidentielle de 2002. Mais elles ne peuvent pas se préparer dans l'urgence.

Pour la bonne marche de la démocratie, il est grand temps que la droite républicaine se ressaisisse.

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ;
Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction : Jean-Yves Lhomeau, Robert Solé
Rédacteurs en chef : Jean-Paul Besset, Pierre Georges,
Laurent Greilsamer, Erik Izraelewicz, Michel Kajman, Bertrand Le Gendre
Directeur artistique : Dominique Roynette
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment

Médiateur : Thomas Ferenczi

Directeur exécutif : Eric Pialloux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Gérard Courtois, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982),
André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la SA Le Monde
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 961 000 F. Actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du *Monde* ».
Association Hubert Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du *Monde*,
Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs,
Le Monde Presse, Iéna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.

IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

Unir le continent européen

LA DÉCISION prise *mardi* par le gouvernement français de proposer *la création d'une assemblée* européenne n'était pas absolument inattendue ; mais on n'osait espérer que cette prise de position pourrait intervenir dans des délais aussi brefs ; elle est révolutionnaire en effet, et tout porte à penser que le 18 août apparaîtra comme une des grandes dates de *l'histoire de l'Europe.*

Il est saisissant d'observer avec quelle rapidité a progressé l'idée d'unir le continent : il y a un an, la cause européenne n'était soutenue que par une poignée de militants, l'opinion ignorait tout du problème et les milieux politiques restaient réticents ou sceptiques. Voilà l'utopie d'hier devenue aujourd'hui formule officielle de *gouvernement.*

Mais un tel bouleversement implique lui-même une prise de *conscience de l'opinion.* C'est dans cette perspective que le congrès *de l'Europe à La Haye* a unanimement proposé la convocation d'une assemblée européenne nommée par les Parlements nationaux dans leur sein ou au dehors. Cette assemblée, au début sans pouvoir de décision, aurait pour mission de donner son expression à la volonté d'union et *de paix des peuples du continent*, et de conseiller les gouvernements et les *Parlements pour toutes les* affaires communes aux nations européennes.

Ultérieurement, et au vu des résultats ainsi obtenus, les nations s'accorderaient sans doute pour lui confier une autorité directe. La création de l'assemblée serait donc le premier pas dans la voie de la constitution d'une véritable fédération.

(21 août 1948.)

هكذا من الاصل

ASSURANCE La compagnie d'assurance-vie française Europavie va être liquidée. La commission de contrôle des assurances, organe de tutelle des sociétés d'assurances, a rendu mercredi 19 août son avis en ce sens. ● Il N'EXISTE aucun fonds de garantie, aucune protection pour les épargnants. Les 3 000 à 4 000 clients d'Europavie ne vont pas récupérer leur mise, même s'ils sont considérés comme des créanciers privilégiés. ● CETTE FAILLITE, une première en France dans l'assurance-vie, souligne les défauts de la législation et de la protection des consommateurs. ● LE SEUL RECOURS possible pour les assurés lésés revient à intenter une action contre l'Etat. ● L'AFFAIRE s'est aussi déplacée sur le terrain pénal. Une information judiciaire pour *« abus de biens sociaux, abus de confiance, escroquerie... »* a été ouverte par le parquet de Nanterre.

Les assurés d'Europavie risquent de ne pas être indemnisés

La commission de contrôle des assurances a entériné la mise en liquidation de la compagnie. Les trois mille à quatre mille clients ne vont pas récupérer leur mise et ne bénéficient d'aucune protection

C'EST UNE PREMIÈRE dans l'histoire de l'assurance-vie. Attendue depuis de longues semaines, la décision est désormais irrévocable. La Commission de contrôle des assurances, organe de tutelle des sociétés d'assurances, qui s'est réunie le 19 août, a rendu son avis sur la liquidation de la société d'assurance-vie Europavie (*Le Monde* des 2-3 et 18 août). Cet avis va dans les tout prochains jours être transmis au ministère de l'économie. Et conformément au Code des assurances (dans son article L 326-13) Bercy va publier un arrêté fixant la date à laquelle les contrats cessent. Car les contrats d'Europavie n'étaient pas suspendus, même après son retrait d'agrément.

Ce n'est donc pas une faillite ordinaire ni une liquidation judiciaire au sens classique. Les 3 000 à 4 000 assurés ne vont pas récupérer leur mise, même s'ils sont considérés comme des créanciers privilégiés, après les salariés. Car en assurance-vie, contrairement à la banque, ce sont les clients qui paient les pots cassés. Il n'existe aucun fonds de garantie, aucune protection pour les épargnants. La situation est d'autant plus délicate pour les assurés qui ont placé toutes leurs économies dans les contrats de cette société... Certains d'entre eux, peu nombreux, avaient placé des sommes importantes, de plus de 1 million de francs.

Comment les assurés d'Europavie seront-ils indemnisés ? Ils ne devraient pas récupérer plus de 50 % de leur mise de départ. Les droits de chacun seront calculés en fonction de la date à laquelle les contrats auront été arrêtés. Une simple règle de trois sera ensuite appliquée, en fonction des sommes résultant de la cession des actifs, au regard des passifs de la compagnie.

LES ASSOCIATIONS CONTRE L'ÉTAT

A titre d'exemple, si l'insuffisance d'actifs est de 50 %, l'assuré récupérera la moitié seulement de son épargne. La crainte est de voir ce chiffre s'alourdir. Cette insuffisance d'actifs atteignait 10 à 30 % des montants placés en décembre et pourrait frôler les 50 % aujourd'hui. *« Il est difficile d'évaluer de façon précise ce que les assurés vont récupérer »*, précise un expert. La tâche est délicate en raison de la nature très diverse des actifs : valeurs mobilières, immeubles... Les engagements totaux envers les assurés sont évalués à 391 millions de francs.

Comment faire pour tenter de récupérer plus ? Le seul recours possible pour les assurés lésés est la voie judiciaire, en saisissant les juridictions administratives, ce qui revient à intenter une action contre l'Etat. *« C'est la seule action valable »*, commente Mᵉ Robert Morin, avocat représentant un groupement d'investisseurs d'Europavie, qui compte une centaine d'assurés. Ce groupement se refuse à accueillir des anciens dirigeants, contrairement à d'autres associations d'assurés comme l'AEF (Association des épargnants de France) ou l'AESE (Association des souscripteurs et assurés d'Europavie).

Le tribunal administratif avait répondu positivement à la demande de l'AESE, et ouvert une ordonnance d'expertise de la compagnie. Mais Bercy a fait appel de cette décision, estimant qu'elle devait être jugée sur le fond et non en référé. Cette procédure se serait notamment penchée sur les conditions dans lesquelles les agréments ont été délivrés par le ministère des finances, *via* la commission de contrôle des assurances.

Cette dernière a le pouvoir de délivrer ou retirer les agréments. On reproche aux pouvoirs publics de ne pas avoir été assez attentifs. Les autorités semblent sereines sur ce sujet. Mᵉ Morin rappelle de son côté les propos tenus en décembre 1997 par Dominique Strauss-Kahn, ministre des finances, à ce sujet. Il avait déclaré n'avoir *« aucune inquiétude »* pour les assurés, qui ne seraient pas lésés.

L'AEF ne baisse pas les bras. A son tour, mais en refusant de se joindre à l'AESE, elle va tout prochainement lancer une assignation en référé. Les demandes de ces associations d'épargnants sont toutefois identiques : expertises, procédures d'agrément... *« Si on laisse la liquidation s'effectuer de façon amiable, les assurés récupéreront une partie de leur épargne, mais quand ? combien ? dans quelles conditions ? Ces questions sont sans réponse »*, explique Raymond Castells, vice-président de l'AEF. L'Association veut démontrer *« la responsabilité de l'Etat »*.

Dans le même temps, l'affaire s'est déplacée sur le terrain pénal. Une information judiciaire pour *« abus de biens sociaux, abus de confiance, escroquerie, recel, recel aggravé et présentation de faux bilan »* a été ouverte par le parquet de Nanterre, le siège de la société étant à Boulogne (*Le Monde* du 18 août). Deux juges, Patrick Desmure et Jean-Marc Heller, viennent d'être désignés pour cette instruction, se fondant sur le rapport de Bernard Meille, administrateur judiciaire nommé en décembre par le tribunal de commerce de Nanterre.

LA CRISE DE L'IMMOBILIER

La société s'est vu retirer son agrément le 12 décembre 1997 et aucun assureur n'a accepté de reprendre son portefeuille de contrats.

Créée en décembre 1987 et spécialisée dans les contrats d'assurance adossés à des placements immobiliers, Europavie a été touchée de plein fouet par la crise du marché, ce qui l'a conduite à être rachetée par le groupe de BTP et d'immobilier Thinet en 1995.

Mais ce dernier a été déclaré en cessation de paiements en novembre 1997. La recherche de responsabilités s'avère délicate.

Pascale Santi

Pas de fonds de garantie

Les assurés ne bénéficient d'aucune protection en cas de faillite d'une société d'assurance-vie. Le cas d'Europavie a sans conteste accéléré les réflexions en la matière. Un dispositif de couverture devrait être présenté à la fin de l'été, dans le cadre d'un projet de loi beaucoup plus vaste sur la protection de l'épargne. *D'autres secteurs de l'assurance bénéficient, en revanche, de fonds de garantie.* Ainsi, en assurance automobile, les victimes sont prises en charge par un fonds, qui se substitue à un assureur en liquidation. Un fonds existe également pour les contrats d'assurance de chasse.

***L'unique précédent de faillite d'une société d'assurance-vie* (Prévoyance sociale Vie), s'était soldé en juin 1996 par la reprise de son portefeuille, permettant ainsi d'éviter la liquidation. L'Etat veut prévenir les conséquences d'une nouvelle faillite. D'autant plus que l'assurance-vie, placement fétiche des Français, mobilise quelque 11,5 % de leur patrimoine.**

Les yearlings de Deauville trop chers pour les Français

LE RÉSULTAT *des ventes de yearlings de Deauville*, les meilleurs pur-sang d'un an, soumis au feu des enchères du 22 au 25 août, sera plus que jamais dépendant de la conjoncture internationale. Chaque année à la même époque, l'apport des devises étrangères *représente entre 75 et 80 % du chiffre d'affaires* total. La crise asiatique ne va-t-elle pas déstabiliser un marché fragile, puisque dépendant presque exclusivement de la demande extérieure ?

A cette question, que se posent avec inquiétude la centaine d'éleveurs *professionnels* dont l'espoir repose sur quelques coups de marteau, Philippe Augier, président de l'Agence française, organisateur de ces vacations, mais aussi maire adjoint de Deauville, répond en technicien autant qu'en politique avisé. *« Nous proposons des yearlings pour un rapport qualité-prix inférieur de 20 % au moins aux autres places haut de gamme, américaines, anglaises ou irlandaises. Nos clients ont acquis, ces dernières années, bien des sujets classiques, dont trois lauréats de l'Arc de Triomphe, la course la plus célèbre du monde ; cela avec des investissements raisonnables pour des gains records. Le catalogue des 499 poulains et pouliches de cette année est aussi incitatif, voire meilleur que lors des éditions précédentes. »*

LES AMÉRICAINS, ENTHOUSIASTES ET RICHES

Cet optimisme raisonné s'appuie aussi sur plusieurs *considérations exprimées* par les experts de cette conjoncture très particulière, ainsi que par des agents et intermédiaires qui connaissent déjà les crédits dont ils vont disposer. Pour ce qui est des acheteurs, les Européens, comme d'habitude, devraient se *manifester pour les prix moyens. A la fin des* années 80, les Asiatiques avaient considérablement contribué à la folie des enchères. M. Zen, maintenant disparu, résidant à Hongkong et à la tête de casinos et de supermarchés, achetait à n'importe quel prix. Depuis, les feux se sont calmés. Mais les Japonais *sont toujours là. Patrick Barbe, président de l'associa*tion des courtiers mais aussi agent de la plupart des grands propriétaires nippons, explique : *« Bien que le yen soit à son cours le plus bas depuis huit ans, quelques riches industriels sont toujours en mesure de mettre beaucoup d'argent dans les courses. »*

Pour les surenchères haut de gamme, les investisseurs du Moyen-Orient restent indispensables. Plus précisément, la famille Al Maktoum (émirat de Dubaï) ou le prince d'Arabie saoudite Khalid Abdullah. Mais ce sont surtout des Américains que devrait venir le salut. Avec un dollar fort, on les annonce très nombreux, enthousiastes, riches, car l'industrie des courses connaît aux Etats-Unis un regain de faveur. Les grandes ventes de Keeneland en juillet, de Saratoga début août, ont connu des achats en hausse de 30 à 40 %. La prospérité aidant, beaucoup de nouveaux propriétaires se déclarent, pour lesquels « faire courir » est un critère de notoriété et de respectabilité. S'ajoute à cela un système fiscal appréciable : le droit de déduire des impôts les pertes en investissement dans les entreprises hippiques.

De quoi faire rêver tous ceux qui souhaitent une reprise de cet ordre en France. Or pour l'instant, elle reste au stade de vœu pieux, pour de multiples raisons : avant tout, Bercy n'accepte toujours pas de simplifier la fiscalité des socioprofessionnels. Les propriétaires, entraîneurs, éleveurs sont souvent l'objet de tracasseries et de méfiance. *Jusqu'à maintenant, la* politique de relance menée par le président de la société France Galop, organisatrice des courses, Jean-Luc Lagardère, n'a pas donné tous les résultats escomptés. Les allocations stagnent, et même *régressent de 1 % cette année, étant indexées sur les* résultats du PMU. Aussi le prix des yearlings proposés ces jours-ci reste-t-il, une fois encore, trop élevé pour nos propriétaires de base.

Guy de la Brosse

Le Crédit lyonnais prépare activement sa privatisation

LE GOUVERNEMENT n'a pas encore arrêté les modalités de la privatisation du Crédit lyonnais, mais cela n'empêche pas le dossier d'avancer. Le ministère de l'économie et la banque publique ont à cœur de démontrer à Karel Van Miert, le commissaire européen à la concurrence, qu'ils appliquent avec diligence la décision de la Commission qui, le 20 mai, a autorisé le sauvetage du Lyonnais par l'Etat moyennant un certain nombre de contreparties.

Tout au long de l'été, la banque a égrené les communiqués annonçant qu'elle enclenchait le processus de vente de filiales, conformément à ce qu'a exigé Bruxelles : les cessions de la BfG en Allemagne, du Crédit lyonnais Belgium, de la filiale australienne sont sur les rails. La banque est en discussion avec la caisse d'épargne Caja Madrid pour lui céder sa filiale en Espagne. Le Crédit lyonnais a par ailleurs cédé cet été ses activités au Danemark, en Suède et en Autriche à la Dresdner Bank et vendu sa filiale réunionnaise, la Banque de la Réunion, au groupe Caisses d'épargne.

L'Etat et la banque publique ont aussi engagé la procédure qui permettra de *couper les liens subsis*tant entre le Crédit lyonnais et sa *« mauvaise banque »*, la structure de défaisance composée du Consortium de réalisation (CDR), dont un établissement public, l'EPFR, apure les pertes. Le Crédit lyonnais doit, pour cela, racheter à l'EPFR certains avantages qu'il avait dû lui consentir en échange de la reprise de ses mauvais actifs (clause de retour à meilleure fortune prélevée sur ses bénéfices et taux d'intérêt bonifié sur ses emprunts).

TOUJOURS PAS DE DATE

La Commission de Bruxelles n'a pas accepté que l'Etat renonce purement et simplement à ces avantages pour privatiser plus facilement le Crédit lyonnais. Le *Lyonnais* les rachètera en cédant ses propres actions à l'EPFR. Plusieurs experts viennent d'être nommés pour déterminer les termes de l'échange : le cabinet d'audit Arthur Andersen effectuera les travaux d'évaluation et donnera une attestation d'équité, tandis que les experts-comptables et commissaires aux comptes Dominique Ledouble, Didier Kling et Edouard Salustro ont été nommés commissaires aux apports.

Ces évolutions ne préjugent pas des modalités de privatisation de la banque publique, précise-t-on au ministère de l'économie. Sous le regard attentif de Matignon, Bercy y travaille avec l'appui de sa banque-conseil, Rothschild et Cie, mais ne veut, pour l'heure, donner aucune indication sur la date à laquelle sera publié le décret lançant officiellement la procédure. Le Crédit lyonnais, qui espérait ce texte en juillet, a déjà commencé à se préparer à une privatisation partielle, avec appel public à l'épargne, entre le 15 octobre et la fin du mois de novembre. Avec son conseil, la banque britannique Schroder, et ses commissaires aux comptes, la banque a entamé les travaux préparatoires à une très large émission d'actions.

Le Lyonnais a également commencé à mobiliser ses équipes. En s'inspirant des grandes privatisations ou ouverture de capital d'entreprises publiques, comme celle de France Télécom, elle a sélectionné plus de 250 correspondants internes, des salariés volontaires prêts à sensibiliser leur entourage sur la privatisation de la banque.

Sophie Fay

Les routiers veulent bloquer les frontières le 8 septembre

L'ENSEMBLE des syndicats européens de routiers prépare activement l'action du mardi 8 septembre qui devrait se traduire par de nombreux barrages filtrants ou bloquants aux frontières des Etats membres de l'Union européenne. Programmée en mars, à trois mois de la libéralisation totale du transport routier en Europe, cette *« journée d'action »*, organisée par la Fédération des Syndicats de Transporteurs (FST) et l'International Transport Federation (ITF), reste plus que jamais d'actualité. Les négociations paritaires entre les syndicats de chauffeurs routiers et le patronat se sont enlisées, pendant que la déréglementation avançait.

Depuis mercredi 1ᵉʳ juillet, l'Europe du transport routier, qui rassemble 6,5 millions d'emplois en Europe, est totalement déréglementée. Le dernier verrou, qui interdisait la pratique du cabotage, a sauté. Les transporteurs de l'Union européenne n'ont plus besoin d'autorisation spécifique pour charger et décharger des marchandises sur un marché intérieur. Sur sa route d'Amsterdam à Madrid, un transporteur hollandais ou espagnol pourra ainsi prendre une livraison à Paris et la livrer à Avignon.

Mais les législations nationales *ne sont toujours pas harmonisées*. La commission européenne misait sur la négociation collective au niveau européen, notamment sur la durée du travail. Syndicats *patronaux et salariés ont* entamé des discussions pour réviser le règlement européen 38-20, qui fixe des durées de conduite maximales et de repos *minimales*.

Le patronat a proposé une durée maximale de travail hebdomadaire de 76 heures. Les partenaires sociaux sont désormais proches d'un accord sur un plafond de 60 heures, avec une moyenne maximale, sur quatre mois, de 48 heures. Reste à définir les *modalités d'application* de cette règle générale, notamment la manière dont seront intégrés les temps d'activité autres que le temps de conduite, comme les périodes d'attente de chargement, qui représentent une part importante de la journée d'un *conducteur*.

Faute d'accord rapide, la Commission européenne a promis de fixer elle-même la réglementation. Elle est pressée par le *gouvernement français*, qui a vainement tenté d'obtenir une harmonisation avant la déréglementation. Une éventuelle initiative de la commission risque toutefois *de se heurter* à l'opposition de certains Etats membres. Les syndicats de routiers préféreraient que leur action accélère la négociation paritaire.

Christophe Jakubyszyn

Les syndicats s'inquiètent de la spécialisation d'Orly

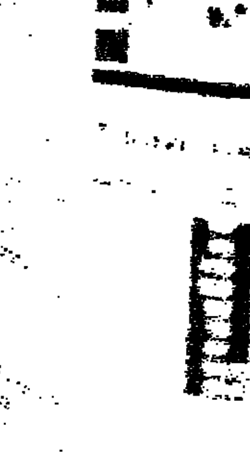
L'ENSEMBLE des syndicats d'Aéroports de Paris (ADP) se sont constitués en *« comité intersyndical »* pour s'opposer au projet *« de limiter le trafic aérien d'Orly aux courts et moyen-courriers »*, qui *« menace une partie des 3 500 emplois d'ADP »*. Selon ce comité, un arrêté ministériel envisage de limiter le trafic d'Orly aux destinations inférieures à 5 000 kilomètres. Ce qui se traduirait par le transfert vers l'aéroport de Roissy d'environ un million de passagers par an.
Le ministère des transports a démenti l'existence d'un tel projet et affirme que la *« concertation »* sur la complémentarité entre les deux aéroports parisiens se poursuit.

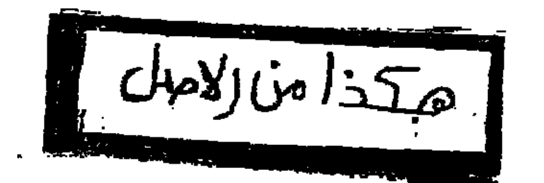
Generali paie 600 millions de francs aux victimes de l'Holocauste

LA COMPAGNIE d'assurance italienne Assicurazioni Generali va payer *« 100 millions de dollars »* (600 millions de francs) en échange de l'abandon des poursuites lancées aux Etats-Unis par des rescapés de l'Holocauste qui l'accusent d'avoir refusé de payer des indemnités. *« Nous avons abouti à un accord »*, a annoncé, mercredi 19 août, l'avocat de la compagnie. De nombreux groupes d'assurance, dont AXA, Allianz et Zurich, cherchent à régler le contentieux sur les avoirs juifs (*Le Monde* du 19 août).

DÉPÊCHES

■ **CREDITANSTALT : la filiale de la première banque autrichienne**, Bank Austria, a *rejeté*, mercredi 19 août, l'ultimatum sur l'ouverture de négociations concernant son implication dans l'affaire de l'or nazi pendant la seconde guerre mondiale. L'avocat américain des survivants juifs a annoncé qu'il porterait plainte contre la banque.
■ **LONG-TERM CREDIT BANK OF JAPAN : la banque japonaise** maintient une situation nette positive, a *affirmé l'audit effectué par sa* nouvelle autorité de tutelle, en dépit de la multiplication des rumeurs annonçant sa faillite imminente.
■ ***HOECHST*** **: le groupe allemand a annoncé**, mercredi, la cession de sa filiale Herberts, sixième fabricant mondial de peinture, à l'américain Kohlberg Kravis Roberts (KKR) pour *3 milliards de marks* (10 milliards de francs).
■ **SMURFIT : le groupe papetier irlandais a informé les salariés** des Papeteries de Condat (Dordogne) que des négociations étaient en cours avec le groupe d'investisseurs anglo-saxons CVC Capital Partners, pour céder l'entreprise rachetée à *Saint-Gobain en 1994*.
■ **SHELL : le groupe pétrolier anglo-néerlandais envisage de fermer son centre de recherche de Grand-Couronne**, ouvert en 1968 en Seine-Maritime, affirme le *Bulletin de l'industrie pétrolière (BIP)*.





TÉLÉVISIONS D'EUROPE

République tchèque : Jakub Puchalsky, révolutionnaire du service public

Le jeune et novice directeur général de CT1 et de CT2 veut associer professionnalisme et nouvelles technologies

*Après la Suède et les Pays-Bas (*Le Monde *du 19 et du 20 août), nous poursuivons notre série sur les télévisions européennes et leurs dirigeants, illustration de la diversité de l'offre en matière de programmation et de stratégies télévisées, qu'elles soient publiques ou privées.*

PRAGUE
de notre correspondant

On a pris l'habitude de parler de l'Europe postcommuniste comme d'un nouveau « Far East » où la vie est rude, les règles mouvantes mais où l'avenir est ouvert aux femmes et aux hommes jeunes et courageux, volontaires et entreprenants. La République tchèque en est un parfait exemple : on y devient député à vingt-quatre ans, ministre à trente et un ans, milliardaire à trente-trois ans.

C'est à vingt-huit ans que la chance a souri au journaliste Jakub Puchalsky. Il a remporté, au début de l'année, le concours organisé par le Conseil de la télévision pour le poste de directeur général du média public, en battant le DG sortant, alors qu'il n'avait aucune expérience de ce média.

« Mon âge et mon expérience très théorique de la télévision n'étaient pas des raisons suffisantes pour ne pas présenter ma candidature », affirme M. Puchalsky, qui a passé cinq ans à la rédaction des émissions radiophoniques en tchèque de la BBC. *« L'important est d'avoir des idées et de s'entourer de bons collaborateurs qui partagent la même vision »*, explique, sûr de lui, ce jeune homme au visage d'adolescent. Plutôt doué et dynamique, il a bénéficié du soutien du président du Conseil qui fut son professeur à la faculté de journalisme de l'université de Prague, où il a étudié de 1988 à 1992. C'est avec son projet, qui mettait l'accent sur la dimension de service public de la télévision tchèque (CT) et sur la place de l'information, que Jakub Puchalsky a conquis les « sages » du Conseil. *« CT devrait être la source d'informations la plus sérieuse et la plus crédible*, dit-il. *Je voudrais que les gens regardent d'abord ce que nous proposons avant de zapper sur les chaînes privées. »*

Actuellement, c'est l'inverse : le journal télévisé sur TV Nova, la première télévision privée de l'ex-bloc soviétique, attire *quatre à cinq fois* plus de téléspectateurs. Il en va *quasiment* de même pour le reste de la grille de programmes.

Aussi, depuis sa prise de fonction le 1er avril, le nouveau directeur, qui a travaillé trois ans à Londres, s'emploie à changer l'organisation du travail, le style journalistique et le contenu des informations. *« Le traitement de l'information doit être professionnel, rapide, impartial et en aucun cas verser dans le sensationnel pour reprendre des points d'audience »*, estime-t-il, en faisant allusion à TV Nova, friande de faits divers.

Mais les obstacles sont importants. En trois mois, M. Puchalsky a changé deux fois de rédacteur en chef. Le premier, un proche qui est depuis de longues années correspondant de CT à Londres, a jeté l'éponge au bout d'un mois, la rédaction s'étant rebellée contre ses nouvelles conceptions.

Plus exigeant envers les journalistes, conviés eux-mêmes à faire preuve d'autonomie, d'esprit d'analyse et de sens critique, il a quelque peu bousculé les habitudes ronronnantes d'une rédaction très portée sur l'actualité institutionnelle et politique. *« Le journalisme ne revit que depuis 1990, nous sommes encore en retard sur nos collègues occidentaux »*, explique M. Puchalsky, qui compte sur la formation et les stages à l'étranger pour améliorer la qualité de l'information. *« Certains journalistes confondent indépendance et impartialité avec agressivité et polémique »* dans leurs entretiens avec des responsables politiques ou économiques, reconnaît-il. *« La télévision tchèque est un milieu conservateur : on ne fait pas confiance aux nouveaux venus, aux nouvelles idées. Je veux changer cela et ouvrir CT aux journalistes, aux producteurs, aux scénaristes de qualité. »* Jakub Puchalsky, qui a échangé le jean-T-shirt contre le costume cravate, attend de l'arrivée de ce *« sang neuf »* un réveil du potentiel de cette machine de 3 100 personnes qui dispose d'un budget annuel de 800 millions de francs.

Financée à près de 60 % par la redevance (15 francs par mois) mais aussi par la publicité et par d'autres activités commerciales, CT a une marge de manœuvre limitée pour de gros changements. *« Les modifications interviendront progressivement*, indique son patron. *Nous devons convaincre par la qualité de nos émissions, nous pouvons le faire. »*

Aussi prépare-t-il pour la rentrée peu de nouveautés dans la grille de programmes, mais un habillage distinct des deux chaînes publiques. Le profil des deux canaux, l'un généraliste, l'autre plus culturel, sera conservé *« sans surtout faire de CT2 un ghetto pour 3 % de la population, ni de CT1 une copie de TV Nova »*, assure Jakub Puchalsky.

« CT doit cesser d'être synonyme de lenteur, de ringardise, car elle en a le potentiel. Elle doit être davantage interactive et communicative avec les téléspectateurs et se préparer aux nouvelles technologies du XXIe siècle », conclut-il avec une étincelle dans son regard pétillant de volonté.

Martin Plichta

> « La télévision tchèque est un milieu conservateur : on ne fait pas confiance aux nouveaux venus, aux nouvelles idées »

République tchèque

4,1 millions de foyers possèdent un téléviseur

Abonnés :
- Satellite 16
- Câble 13

Moyenne d'audience TV quotidienne : 197 minutes

Redevance TV : 684 couronnes = 123,12 F

AUDIENCE DES PRINCIPALES CHAÎNES [illegible]

L'hégémonie publicitaire de TV Nova

Le marché publicitaire tchèque, en croissance de 31,3 % en 1996, s'organise peu à peu. La télévision recueille le gros des investissements (49,1 %) devant les magazines, la presse quotidienne et la radio. La chaîne privée TV Nova reste la préférée des annonceurs (Procter & Gamble et Unilever en tête) en dépit de ses tarifs élevés.

La première chaîne publique, CT1, qui diffuse 21 heures de programmes par jour, est encore peu ouverte aux écrans publicitaires (88 minutes hebdomadaires, contre 798 minutes pour TV Nova). Sa part d'audience – 26 %, contre 66 % pour TV Nova – ne concourt pas à attirer les spots. Le fossé entre TV Nova et CT2 est encore plus profond : reçue par 81 % des foyers, elle n'est regardée que par 3 % des téléspectateurs.

Prochain article : Mega-Channel en Grèce

DÉPÊCHES

■ **IMPRIMERIE : le groupe canadien Quebecor a annoncé, mercredi 19 août, qu'il détenait une** *participation majoritaire* (58,1 %) dans Tryckinvest i Norden (Tina), premier *imprimeur en Scandinavie*. Cette prise de contrôle marque la première *étape de l'achat, annoncé* le 9 juillet, pour environ 1,3 milliard de francs, de cette imprimerie suédoise par Quebecor. Grâce à cette acquisition, la croissance du canadien en Europe devrait être de 30 %.

■ **NUMÉRIQUE : le câblo-opérateur britannique Cable & Wireless Communication** a annoncé, mercredi 19 août, la création de sa propre plate-forme de services interactifs conçue comme *« un véritable centre commercial télévisé »*. Baptisée TV Mall, elle devrait être proposée aux abonnés du bouquet C & WC à l'automne 1999. La banque Barclays et la compagnie British Airways pourraient notamment y commercialiser leurs services.

■ **AUDIOVISUEL : le groupe audiovisuel allemand Pro Sieben,** dirigé par Thomas Kirch, fils du magnat Leo Kirch, a acheté pour 2,3 milliards de francs des programmes destinés à être diffusés sur ses chaînes, Pro Sieben et Kabel 1. Les droits acquis concernent 1 150 films et 1 500 heures de séries télévisées. L'essentiel du catalogue qui comprend d'importantes productions hollywoodiennes – comme *Independence Day* – a été vendu par Taurus Film, société du groupe Leo Kirch.

■ **Pierre Lescure, président de Canal Plus, sera la « personnalité de l'année »** du Marché international de programmes pour la télévision (Mipcom), dont la quatorzième édition aura lieu du 5 au 9 octobre, à Cannes.

■ **RADIO : Radio France Internationale (RFI) et la** *société* **Galaxy Latin America viennent de** conclure un accord, qui permettra la diffusion, en français et en espagnol, du programme de RFI sur le satellite Galaxy. Il sera reçu par les abonnés d'Amérique latine à partir du 1er septembre.

TABLEAU DE BORD

ÉCONOMIE

Le Japon pourrait abolir la loi de retour à l'équilibre budgétaire

LE MINISTRE japonais des finances, Kiichi Miyazawa, a déclaré mercredi *19 août qu'il réfléchissait* à l'abandon de la loi, votée il y a un an, fixant le calendrier pour un retour à l'équilibre budgétaire en 2006. Cette disposition permettrait au gouvernement de poursuivre une politique budgétaire laxiste (actuellement le déficit public égale 7 % du PIB) pour relancer l'économie.

■ L'excédent commercial japonais a progressé de 56,8 % en juillet, pour atteindre 55 milliards de francs.

■ **THAÏLANDE : le Fonds monétaire international** estime que *« le pire n'est pas encore passé »* et que *« la situation ne se présente pas bien pour les trois prochains mois »*. Toutefois, le FMI reconnaît des signes encourageants : la balance des paiements est excédentaire, l'inflation est maîtrisée et les taux d'intérêt ont baissé.

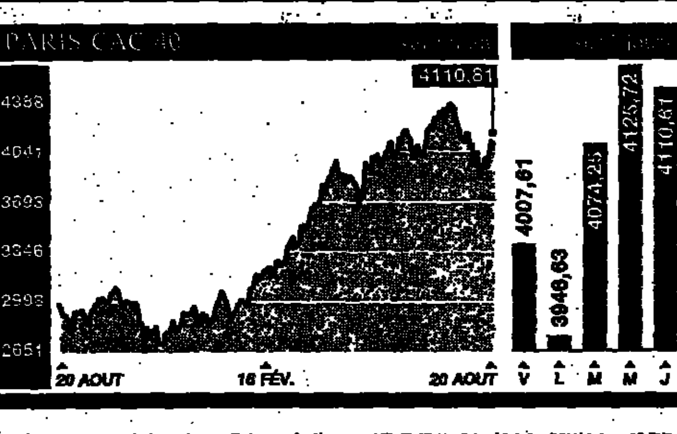
■ **ÉTATS-UNIS : les mises en chantier de logements ont fait un bond de 5,7 % en juillet, à 1,718 million d'unités, un niveau record depuis mars 1987. Cette progression a surpris les** *analystes*.

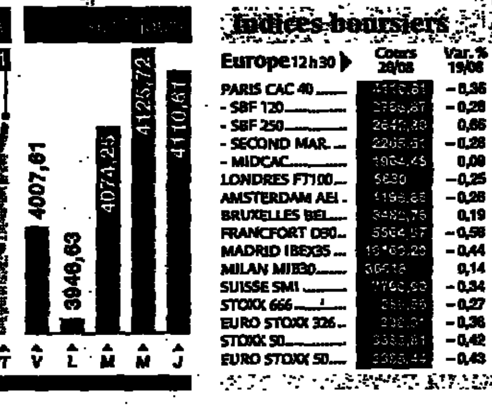
■ *PAYS-BAS* **: le** *chômage* **a enregistré une nouvelle baisse de 27,4 %** en rythme annuel entre les mois de mai et de juillet. Le nombre de demandeurs d'emploi s'élève à 4 % de la population active.

■ **GRANDE-BRETAGNE : le commerce de détail a progressé** de *0,9 %* en *juillet*. Sur l'année glissante, les ventes de détail ont augmenté de 3 %.

■ **POLOGNE : les privatisations** *devraient* **rapporter 26 milliards** de francs à l'Etat, soit le double des recettes de l'*année* 1997, a indiqué le ministre des privatisations, Emil Wasacz.

PARIS CAC 40





Indices boursiers

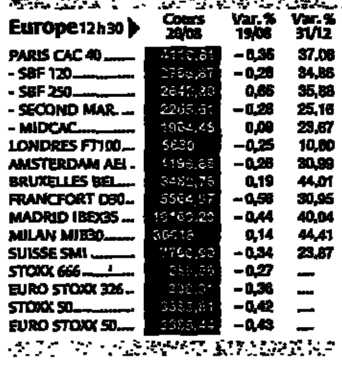
Europe 12h30	Cours 20/08	Var.% 19/08	Var.% 31/12
PARIS CAC 40	[illegible]	−0,36	37,08
- SBF 120	[illegible]	−0,28	34,86
- SBF 250	[illegible]	0,65	35,88
- SECOND MAR.	[illegible]	−0,28	25,16
- MIDCAC	[illegible]	0,09	23,67
LONDRES FT100	[illegible]	−0,25	10,80
AMSTERDAM AEI	[illegible]	−0,28	30,99
BRUXELLES BEL	[illegible]	0,19	44,01
FRANCFORT DAX	[illegible]	−0,56	30,95
MADRID IBEX35	[illegible]	−0,44	40,04
MILAN MIB30	[illegible]	0,14	44,41
SUISSE SMI	[illegible]	−0,34	23,67
STOXX 666	[illegible]	−0,27	—
EURO STOXX 326	[illegible]	−0,36	—
STOXX 50	[illegible]	−0,42	—
EURO STOXX 50	[illegible]	−0,43	—

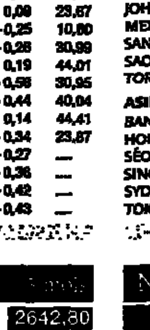
Monde	Cours 19/08	Var.% veille	Var.% 31/12
NEW YORK DJ	[illegible]	−0,25	9,93
- SP 500	[illegible]	−0,29	13,15
- NASDAQ	[illegible]	−0,67	17,34
BUENOS-AIRES M.	[illegible]	−0,12	−31,58
JOHANNESBURG	[illegible]	−0,28	−0,41
MEXICO BOLSA	[illegible]	−1,39	−38,30
SANTIAGO IPSA	[illegible]	−1,28	−31,05
SAO PAULO BOU.	[illegible]	−1,17	−18,23
TORONTO FSE I.	[illegible]	−0,09	−2,80
ASIE 10h15	20/08	19/08	31/12
BANGKOK SET	[illegible]	0,72	−35,45
HONGKONG H.	[illegible]	1,57	−27,79
SÉOUL	[illegible]	6,43	−13,75
SINGAPOUR ST.	[illegible]	0,78	−39,19
SYDNEY ALL O.	[illegible]	0,86	1,61
TOKYO NIKKEI	[illegible]	−0,10	0,87

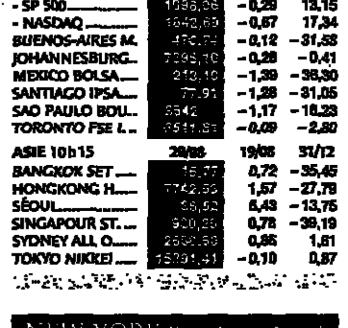
Principaux écarts au règlement mensuel

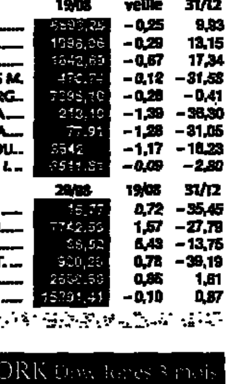
Hausses	Cours 14/08	Var.% 18/08	Var.% 31/12
DYNACTION	[illegible]	+7,12	+42,48
JEAN LEFEBVRE	[illegible]	+6,95	+44,28
HAVAS ADVERTI.	[illegible]	+6,07	+49,16
GUYENNE GASCO	[illegible]	+5,85	+28,34
BIS	[illegible]	+5,40	+31,09
INTERBAIL	[illegible]	+5,09	+16,97
DE DIETRICH	[illegible]	+5,06	+24,82
MONTUPET SA	[illegible]	+4,98	+352,59
FRANCE TELECO.	[illegible]	+4,61	+101,28

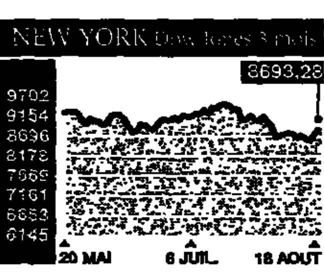
Baisses	Cours 14/08	Var.% 18/08	Var.% 31/12
EUROPE 1	[illegible]	−5,19	+10,68
EURO DISNEY	[illegible]	−3,34	+44,28
SIMCO	[illegible]	−2,61	+15,82
SEITA	[illegible]	−2,40	+21,99
UNIBAIL	[illegible]	−2,31	+19,13
GROUPE ANDRE	[illegible]	−2,20	+2,64
GROUPE GTM	[illegible]	−2,12	+48,14
SILIC CA	[illegible]	−1,84	+38,14
CHARGEURS	[illegible]	−1,71	+11,11











Cours de change

20/08 12h30	Cours DOLLAR	Cours ECU	Cours LIVRE	Cours FR.S.	Cours FLORIN	Cours YEN 100	Cours LIRE 100	Cours DM	Cours FRANC
FRANC	6,04	6,61	9,80	4	2,97	4,18	0,34	3,35	—
DM	1,79	1,97	2,92	1,19	0,89	0,13	0,99	—	0,30
LIRE (100)	1770,06	1946,51	2882,38	1177,12	874,72	1241,20	—	988,46	294,28
YEN (100)	142,60	156,83	232,22	94,88	70,47	—	8,06	79,48	23,71
FLORIN	2,02	2,23	3,29	1,36	—	1,42	0,11	1,13	0,34
FR. S.	1,50	1,65	2,45	—	0,74	1,05	0,06	0,84	0,25
LIVRE	0,61	0,68	—	0,41	0,30	0,43	0,03	0,34	0,10
ECU	0,91	—	1,48	0,60	0,45	0,64	0,51	0,51	0,15
DOLLAR	—	1,10	1,63	0,66	0,49	0,70	0,06	0,56	0,17

Taux d'intérêt (%)

Taux 14/08	Taux j.j.	Taux 3 mois	Taux 10 ans	Taux 30 ans
FRANCE	[illegible]	3,48	4,61	5,22
ALLEMAGNE	[illegible]	3,40	4,50	5,18
GDE-BRETAG.	[illegible]	7,58	5,67	5,37
ITALIE	[illegible]	4,76	4,81	5,42
JAPON	[illegible]	0,40	1,47	—
ÉTATS-UNIS	[illegible]	5,05	5,44	5,65
SUISSE	[illegible]	1,77	2,90	3,99
PAYS-BAS	[illegible]	3,39	4,62	5,22

Matif

Cours 12h30	Volume 20/08	dernier prix	premier prix
Notionnel 5,5 SEPTEMBRE 98	[illegible]	106,90	106,68
Pibor 3 mois SEPTEMBRE 98	[illegible]	96,43	96,43

Marché des changes

Devises 17h35	Cours BDF 14/08	Achat 14/08	Vente 14/08
ALLEMAGNE (100)	[illegible]	322	346
AUTRICHE (100)	[illegible]	46,15	49,25
BELGIQUE (100)	[illegible]	15,68	16,78
CANADA	[illegible]	3,65	4,25
DANEMARK (100)	[illegible]	88	98
ESPAGNE (100)	[illegible]	3,67	4,27
ÉTATS-UNIS	[illegible]	5,69	6,29
FINLANDE (100)	[illegible]	105	118
GDE-BRETAGNE	[illegible]	9,28	10,18
GRÈCE (100)	[illegible]	1,78	2,28
IRLANDE	[illegible]	8,01	8,85
ITALIE (1000)	[illegible]	3,16	3,86
JAPON (100)	[illegible]	3,91	4,26
NORVÈGE (100)	[illegible]	74,60	83,60
PAYS-BAS (100)	[illegible]	[illegible]	[illegible]
PORTUGAL (100)	[illegible]	2,95	3,65
SUÈDE (100)	[illegible]	68,60	78,50
SUISSE (100)	[illegible]	386	410

Matières premières

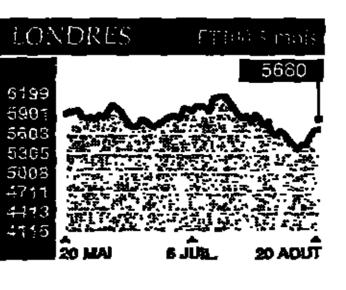
En dollars	Cours 19/08	Var.% veille
MÉTAUX (LONDRES)		$/TONNE
CUIVRE 3 MOIS	[illegible]	0,09
ALUMINIUM 3 MOIS	[illegible]	0,48
PLOMB 3 MOIS	[illegible]	—
ETAIN 3 MOIS	[illegible]	—
ZINC 3 MOIS	[illegible]	−0,19
NICKEL 3 MOIS	[illegible]	−0,24
MÉTAUX (NEW YORK)		$/ONCE
ARGENT A TERME	[illegible]	0,89
PLATINE A TERME	[illegible]	0,99
GRAINES DENRÉES		$/BOISSEAU
BLÉ (CHICAGO)	[illegible]	0,59
MAÏS (CHICAGO)	[illegible]	—
SOJA GRAINE (CHG.)	[illegible]	0,60
SOJA TOURTEAU (CHG.)	[illegible]	0,14
SOFTS		$/TONNE
CACAO (NEW YORK)	[illegible]	1,78
CAFÉ (LONDRES)	[illegible]	0,60
SUCRE BLANC (PARIS)	[illegible]	—

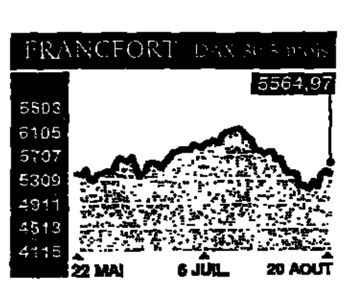
Pétrole

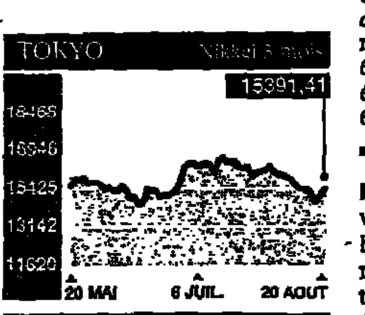
En dollars	Cours 19/08	Var.% veille
BRENT (LONDRES)	[illegible]	—
WTI (NEW YORK)	[illegible]	0,08
LIGHT SWEET CRUDE	[illegible]	0,30

Or

En francs	Cours 14/08	Var.%
OR FIN KILO BARRE	[illegible]	+0,92
OR FIN LINGOT	[illegible]	+1,16
ONCE D'OR LONDRES	[illegible]	—







MARCHÉS FINANCIERS

PARIS

JEUDI 20 AOUT, le marché parisien se montrait hésitant. Après avoir progressé, l'indice CAC 40 plongeait dans le rouge puis repartait à la hausse. Vers 12 heures, il gagnait 0,17 % à 4 132,66 points. Le volume des transactions était modeste avec 2,2 milliards de francs d'échanges sur le marché du règlement mensuel. L'action Ski Rossignol enregistrait la plus forte hausse avec un gain de 5,5 %. Le titre Lagardère Groupe perdait 3,7 %.

FRANCFORT

JEUDI 20 AOÛT, la Bourse de Francfort était bien orientée en début de matinée. A l'ouverture de la séance, l'indice DAX affichait un très léger recul de 0,03 % à 5 594,62 points, mais il se reprenait rapidement pour progresser de 0,54 %.

TOKYO

JEUDI 20 AOÛT, l'indice Nikkei de la Bourse de Tokyo a clôturé en baisse de 0,10 % à 15 391,41 points. Les valeurs technologiques étaient mal *orientées, dans le sillage de New York.*

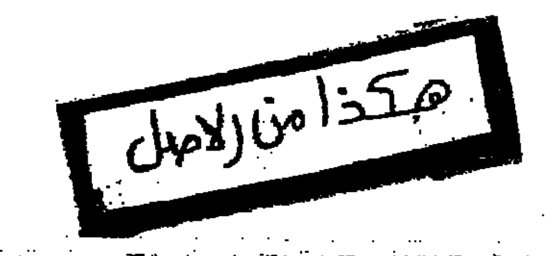
NEW YORK

MERCREDI 19 AOÛT, la Bourse américaine s'est repliée après deux séances de hausse. L'indice Dow Jones a reculé de 0,25 % à 8 693,28 points.

CHANGES

Le yen continuait sa progression, jeudi 20 août, sur le marché des changes de Tokyo, où il a retrouvé ses meilleurs niveaux depuis un mois face au dollar. Ce dernier s'échangeait à 142,77 yens contre 143,95 mercredi 19 août à New York. En Europe, le dollar était en recul par rapport aux principales devises. *Jeudi 20 août, aux premières* heures de la matinée, il cotait 6,0136 francs et 1,7921 mark. *Le* rouble était presque stable, il s'échangeait à 6,995 roubles pour un dollar.

■ Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser pour le problème *informatique, indépendant* de notre volonté, qui les a privés d'un tableau de bord complet dans nos éditions du jeudi 20 août.



RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 20 AOUT
Liquidation : 24 août
Taux de report : 3,63
Cours relevés à 12 h 30

CAC 40 ↘ PARIS
−0,39 %
CAC 40 : 4109,66

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours	% +−	Compensation (1)
B.N.P. (T.P)	1014	1014	—	[illegible]
Cr.Lyonnais(T.P.)	968	971	+ 0,30	[illegible]
Renault (T.P.)	3030	3010	− 0,66	[illegible]
Saint Gobain(T.P.)	1275,60	1275	− 0,04	[illegible]
Thomson S.A (T.P)	1000	[illegible]	—	[illegible]
Accor	1541	1532	− 0,58	[illegible]
AGF	352	352,40	+ 0,11	[illegible]
Air Liquide	887	882	− 0,56	[illegible]
Alcatel Alsthom	1181	1180	− 0,08	[illegible]
Alstom	170	171,70	+ 1	[illegible]
Altran Techno. #	1320	1320	—	[illegible]
Atos CA	1420	1421	+ 0,07	[illegible]
Axa	801	796	− 0,62	[illegible]
Bail Investis.	806	812	+ 0,74	[illegible]
Bazar Hot. Ville	682	682	—	[illegible]
Bertrand Faure	405,50	402	− 0,86	[illegible]
BIC	355	361	+ 1,69	[illegible]
BIS	640	[illegible]	—	[illegible]
B.N.P.	484	477	− 1,44	[illegible]
Bollore Techno.	1120	1120	—	[illegible]
Bongrain	3080	3026	− 1,75	[illegible]
Bouygues	1150	1140	− 0,86	[illegible]
Bouygues Offs.	231,50	226,50	− 2,15	[illegible]
Bull#	70	[illegible]	− 1	[illegible]
Canal +	1193	1195	+ 0,16	[illegible]
Cap Gemini	985	978	− 0,71	[illegible]
Carbone Lorraine	400	401	+ 0,25	[illegible]
Carrefour	3648	3640	− 0,21	[illegible]
Casino Guichard	508	506	− 0,39	[illegible]
Casino Guich.ADP	346	[illegible]	+ 0,80	[illegible]
Castorama Dub.(Li)	1064	[illegible]	− 0,65	[illegible]
C.C.F.	500	506	+ 1,20	[illegible]
Cegid (Ly)	1165	[illegible]	− 2,06	[illegible]
Cerus Europ.Reun	40,95	[illegible]	− 0,48	[illegible]
CFF.(Ferrailles)	630	[illegible]	− 0,47	[illegible]
CGIP	3185	[illegible]	− 1,56	[illegible]
Chargeurs	402	401,50	− 0,12	[illegible]
Christian Dalloz	689	[illegible]	+ 0,14	[illegible]
Christian Dior	641	[illegible]	—	[illegible]
CIC - ACTIONS "A"	574	[illegible]	+ 0,17	[illegible]
Ciments Francais	338,20	[illegible]	—	[illegible]
Clarins	552	[illegible]	− 0,18	[illegible]
Club Mediterranee	504	[illegible]	− 0,19	[illegible]
Coflexip	535	[illegible]	− 0,93	[illegible]
Colas	1245	[illegible]	− 0,08	[illegible]

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours	% +−	Compensation (1)
Comptoir Entrep.	14,35	13,95	− 2,78	[illegible]
Comptoirs Mod.	3255	[illegible]	+ 1,56	[illegible]
CPR	457,70	460	+ 0,50	[illegible]
Cred.Fon.France	93,90	[illegible]	− 0,10	[illegible]
Credit Lyonnais CI	641	[illegible]	—	[illegible]
CS Signaux(CSEE)	575	[illegible]	+ 0,52	[illegible]
Damart	4316	[illegible]	+ 1,06	[illegible]
Danone	1675	[illegible]	+ 1,19	[illegible]
Dassault-Aviation	1755	[illegible]	− 1,13	[illegible]
Dassault Systemes	317,20	322	+ 1,51	[illegible]
De Dietrich	338	[illegible]	− 0,53	[illegible]
Deveaux(Ly)#	973	[illegible]	− 0,30	[illegible]
Dev.R.N-P.Cal Li #	62,90	[illegible]	− 2,86	[illegible]
Dexia France	836	838	+ 0,23	[illegible]
DMC (Dollfus Mi)	116,10	[illegible]	− 0,77	[illegible]
Dynaction	219,40	219,50	+ 0,04	[illegible]
Ecia	1430	[illegible]	− 1,04	[illegible]
Eiffage	473	[illegible]	+ 1,71	[illegible]
Elf Aquitaine	710	714	+ 0,56	[illegible]
Eramet	207	206	− 0,48	[illegible]
Eridania Beghin	1185	1156	− 2,44	[illegible]
Essilor Intl	2274	[illegible]	+ 3,56	[illegible]
Essilor Intl.ADP	2048	[illegible]	− 1,75	[illegible]
Esso	510	510	—	[illegible]
Eurafrance	3450	[illegible]	+ 1,44	[illegible]
Euro Disney	10,45	[illegible]	− 3,34	[illegible]
Europe 1	1445	[illegible]	− 1,59	[illegible]
Eurotunnel	6,70	6,70	—	[illegible]
Fimalac SA	657	[illegible]	—	[illegible]
Finextel	117	117	—	[illegible]
Fives-Lille	470	479	+ 1,91	[illegible]
France Telecom	464	460	− 0,86	[illegible]
Fromageries Bel	5250	5200	− 0,95	[illegible]
Galeries Lafayette	6040	6000	− 0,66	[illegible]
Gascogne	578	[illegible]	—	[illegible]
Gaumont #	430	427	− 0,69	[illegible]
Gaz et Eaux	327	[illegible]	− 0,30	[illegible]
Geophysique	665	[illegible]	+ 0,75	[illegible]
G.F.C.	621	[illegible]	+ 0,48	[illegible]
GrandVision	188,10	190	+ 1,01	[illegible]
Groupe Andre S.A.	619	612	− 1,13	[illegible]
Groupe GTM	601	603	+ 0,33	[illegible]
Gr.Zannier (Ly) #	140	139,60	− 0,28	[illegible]
Guilbert	886	900	+ 1,58	[illegible]
Guyenne Gascogne	2368	2345	− 0,97	[illegible]
Hachette Fill.Med.	1406	1416	+ 0,71	[illegible]
Havas Advertising	1140	1139	− 0,08	[illegible]
Imetal	708	703	− 0,70	[illegible]
Immeubl.France	455	[illegible]	—	[illegible]
Infogrames Enter.	336	339,80	+ 1,13	[illegible]
Ingenico	169	171	+ 1,18	[illegible]
Interbail	153	152,50	− 0,32	[illegible]
Intertechnique	2040	2090	+ 2,45	[illegible]
ISIS	577	573	− 0,69	[illegible]
Jean Lefebvre	490	[illegible]	—	[illegible]
Klepierre	1120	1120	—	[illegible]
Labinal	1775	1775	—	[illegible]
Lafarge	575	581	+ 1,04	[illegible]
Lagardere	256,50	[illegible]	− 4,01	[illegible]
Lapeyre	436,60	435	− 0,36	[illegible]
Lebon (Cie)	255,50	[illegible]	—	[illegible]

[illegible]

VALEURS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours	% +−	Compensation (1)
STmicroelectronics	419	[illegible]	− 2,50	[illegible]
Sumitomo Bank #	50	[illegible]	+ 2	[illegible]
T.D.K #	430,40	[illegible]	− 0,74	[illegible]
Telefonica #	292,10	[illegible]	+ 0,99	[illegible]
Toshiba #	23,95	[illegible]	− 1,46	[illegible]
Unilever #	417,40	[illegible]	+ 0,04	[illegible]
United Technol. #	540	[illegible]	− 2,59	[illegible]
Volkswagen A.G #	505	[illegible]	+ 0,19	[illegible]
Yamanouchi #	123,30	[illegible]	+ 1,21	[illegible]
Zambia Copper	11,90	[illegible]	− 2,10	[illegible]

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation – sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché.

DERNIÈRE COLONNE (1) :
Lundi daté mardi : % variation 31/12
Mardi daté mercredi : montant du coupon
Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon
Jeudi daté vendredi : compensation
Vendredi daté samedi : nominal

COMPTANT

Une sélection Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 20 AOUT

OBLIGATIONS	% du nom.	% du coupon
OAT 8,125% 89-99 #	—	[illegible]
OAT 8,50%90/00 CA#	107,03	[illegible]
OAT 85/00 TRA CA#	101	[illegible]
OAT 10%5/85-00 CA#	109,98	[illegible]
OAT 89-01 TME CA#	100,76	[illegible]
OAT 10% 90-01 ecu	—	[illegible]
OAT 7,5%7/86-01CA#	110,18	[illegible]
OAT 8,5% 91-02 ecu	—	[illegible]
OAT 8,5% 87-02 CA#	117,01	[illegible]
OAT 8,50% 89-19 #	144,18	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]

ACTIONS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours
Arbel	[illegible]	[illegible]
Baccarat (Ny)	[illegible]	[illegible]
Bains C.Monaco	[illegible]	[illegible]
Bque Transatlantl.	[illegible]	[illegible]
Bidermann Intl	[illegible]	[illegible]
Champex (Ny)	[illegible]	[illegible]
C.I.T.R.A.M. (B)	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]

ACTIONS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours
Bayer.Vereins Bank	565	[illegible]
Fiat Ord.	22,25	[illegible]
Gold Fields South	68	[illegible]
Kubota Corp.	14	[illegible]
Montedison act.ep.	9,45	[illegible]
Olympus Optical	60,15	[illegible]
Robeco	662	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SECOND MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 20 AOUT

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
[illegible]	[illegible]	[illegible]

NOUVEAU MARCHÉ

Une sélection. Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 20 AOUT

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
[illegible]	[illegible]	[illegible]

MARCHÉ LIBRE

Une sélection. Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 20 AOUT

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
[illegible]	[illegible]	[illegible]

SICAV et FCP

Une sélection
Cours de clôture le 19 août

VALEURS	Émission Frais incl.	Rachat net
[illegible]	[illegible]	[illegible]

SYMBOLES
◇ cours du jour; ◆ cours précédent.

هكذا من الاصل

SCIENCES Les chercheurs assistent, depuis une vingtaine d'années, au déclin de nombreuses populations de batraciens, voire à leur disparition. L'Amérique et l'Australie semblent les plus touchées. ● LONGTEMPS ACCUSÉE, la pollution a cédé sa place de suspect numéro un à un champignon microscopique récemment découvert par une équipe internationale, après plusieurs années d'investigations. ● CE CHAMPIGNON s'infiltre dans la peau des amphibiens et bloquerait le mécanisme qui leur permet de boire et de respirer par cette membrane poreuse. Mais d'autres champignons, virus et bactéries font aussi des ravages chez les batraciens. ● POURQUOI ces animaux, apparus à l'ère primaire, sont-ils subitement devenus aussi fragiles ? Certains incriminent la pollution ou le changement climatique, mais ce n'est, pour l'instant, qu'une hypothèse.

« Vague de la mort » chez les batraciens : un champignon suspecté

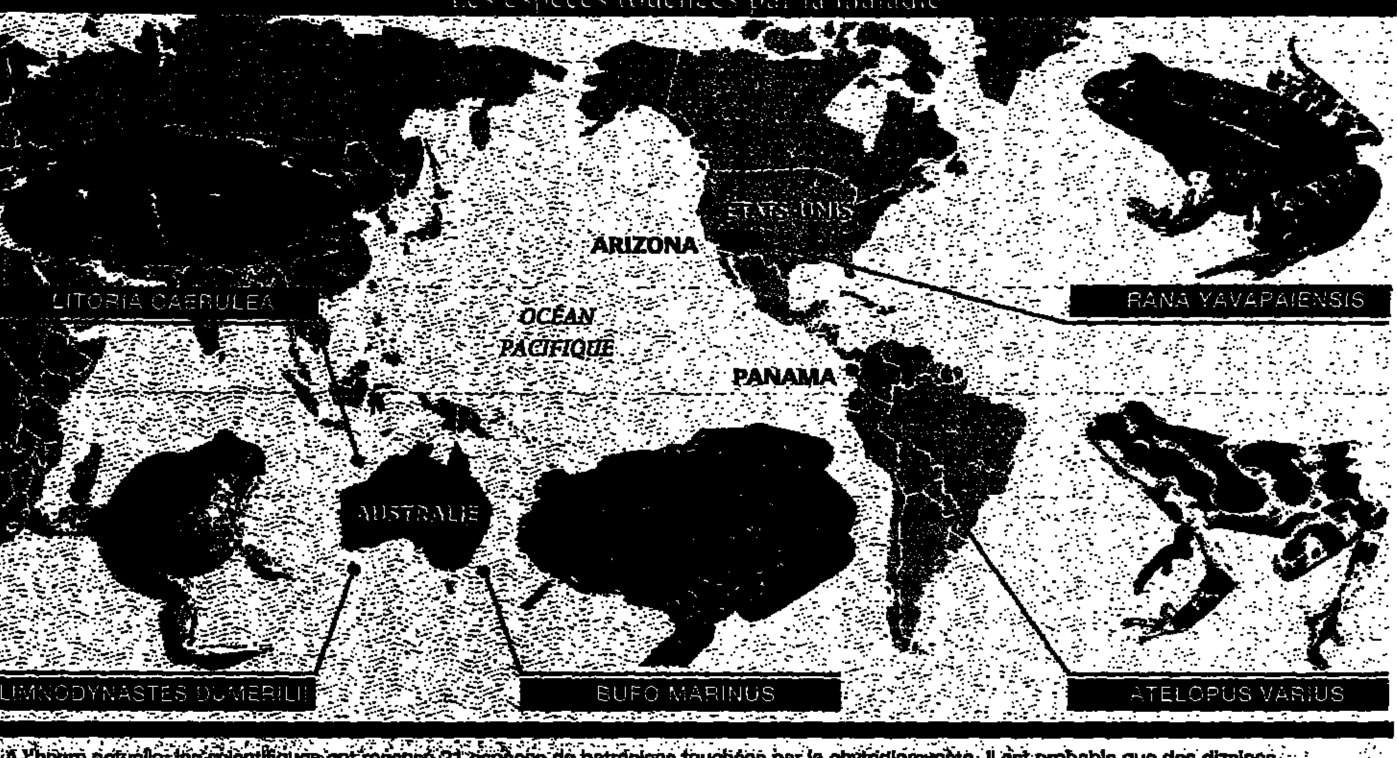
Un parasite microscopique provoque des mycoses mortelles chez les crapauds et les grenouilles d'Amérique et d'Australie. Pesticides et couche d'ozone semblent hors de cause. La pollution ou le changement climatique pourraient néanmoins fragiliser ces animaux

LE CRIME n'était pas signé, mais la police écologiste pensait avoir pincé les principaux suspects. Si, depuis une vingtaine d'années, certaines espèces de batraciens voyaient leurs populations décroître rapidement ou disparaître de leur habitat naturel, notamment en Australie et sur le continent américain, la pollution humaine, pensait-on, en était responsable.

Des analyses avaient montré que l'augmentation des rayons ultraviolets due à l'amincissement de la couche d'ozone pouvait créer une surmortalité parmi les embryons de certaines grenouilles. D'autres chercheurs axaient leurs études vers les pesticides utilisés par l'agriculture, la présence de métaux lourds dans les cours d'eau ou celle de prédateurs étrangers implantés par l'homme. On voyait en ces mystérieuses disparitions un signal d'alarme. A l'image des canaris descendus par les « gueules noires » au fond des mines et dont la mort indiquait la présence d'un gaz dangereux, les grenouilles, véritables sentinelles écologiques, nous disaient que l'environnement était modifié. Dangereusement.

Pourtant, sans évacuer totalement la possibilité que la pollution soit complice dans cette affaire, une équipe internationale regroupant treize scientifiques de trois continents a récemment mis le doigt sur le probable coupable : un champignon microscopique et rudimentaire de la famille des chytridiomycètes. Atteints de mycose, grenouilles et crapauds meurent... étouffés. Pas étonnant lorsque l'on sait que les batraciens respirent et boivent en partie par la peau. Ce qui, justement, les rend particulièrement sensibles aux polluants contenus dans l'air et dans l'eau.

Publiée le 21 juillet dans les *Proceedings* de l'Académie des sciences américaine, cette découverte est le résultat d'une enquête de longue haleine, digne d'un roman policier, qui a débuté au cœur des forêts humides d'Amérique centrale et d'Australie. De dramatiques épizooties y ravageaient en silence des populations comme celle du magnifique crapaud doré du Costa-Rica, dont on ne trouve plus trace aujourd'hui. En 1987, des biologistes avaient admiré des centaines de ces joyaux vivants luire dans la réserve de Monteverde. Deux ans plus tard, ils ne retrouvèrent que cinq représentants de cette espèce. Ce furent les derniers observés. On ignore ce qui les a décimés, mais le champignon récemment découvert s'affiche en tête de la liste des suspects. Comme l'a décrit, en 1997, la biologiste américaine Karen Lips, de retour d'une campagne au Panama, une sorte de « *vague de la mort* » semble avoir déferlé sur la forêt tropicale. « *Je sortais le matin et voyais les grenouilles assises par terre le long du ruisseau. Elles avaient l'air parfaitement vivantes, comme si elles dormaient* », racontait-elle à une journaliste du *New York Times*. Mais les grenouilles, dont la couleur avait pâli, étaient mortes et toutes rigides. Leur peau souple avait durci comme du cuir séché. Karen Lips en préleva une cinquantaine et les envoya à Earl Green, un vétérinaire du Laboratoire de diagnostic de santé animale du Maryland. Pour autopsie.



A l'heure actuelle, les scientifiques ont recensé 21 espèces de batraciens touchées par le chytridiomycète. Il est probable que des dizaines d'autres le soient sans qu'on le sache et qu'une partie des espèces disparues ces dernières années aient été victimes de ce champignon.

COUPABLE RELÂCHÉ

Dans le même temps, de l'autre côté du Pacifique, des « détectives » australiens remontaient la piste du mal mystérieux qui, depuis les années 80, mettait à mal plusieurs espèces de batraciens vivant dans les forêts tropicales du nord-est du pays. Emmenée par le biologiste Rick Speare, de l'université James-Cook de Townsville, cette équipe avait prélevé sur le terrain des spécimens – morts ou vifs – sans parvenir à déterminer ce qui pouvait bien tuer les grenouilles.

Un vétérinaire du zoo de Melbourne, qui avait recueilli un exemplaire de *Taudactylus acutirostris*, mort malgré des soins assidus, avait bien remarqué, en 1994, que les seules lésions dont semblait souffrir l'animal étaient des infections de l'épiderme, apparemment causées par un organisme microscopique ressemblant « *à un protozoaire ou à une microspore* ». Rick Speare, qui avait également fait cette découverte, reconnaît aujourd'hui avoir « *écarté cet organisme, le classant comme un parasite mineur qui n'avait pas de lien avec les morts observées dans la nature* »...

Sans le savoir, il venait de relâcher le coupable. L'enquête continua et, pour étudier la maladie des grenouilles, les Australiens embauchèrent, en 1995, une étudiante en doctorat, Lee Berger. Celle-ci, après avoir épuisé toutes les causes possibles, revint à cet organisme inconnu qui infectait la peau des amphibiens. Après analyse de son ADN, il apparut qu'il s'agissait d'un champignon appartenant à une famille n'ayant jamais parasité les vertébrés. Au même moment, par une pure coïncidence, l'Américain Earl Green parvenait à la même conclusion sur ses grenouilles du Panama.

Ce chytridiomycète était-il vraiment l'agent pathogène ? C'est ce que prouva une expérience limpide qui devrait faire son entrée dans tous les livres de biologie. Des fragments de peau infectée furent prélevés par l'équipe australienne sur une grenouille morte et laissés à tremper dans de l'eau. Six grenouilles saines allèrent ensuite y barboter. Dix à dix-huit jours plus tard, elles agonisaient. Une mourut et les cinq autres furent euthanasiées.

Après cette découverte, l'heure est aux questions. Comment ce champignon inconnu s'est-il si largement propagé dans des zones aussi sauvages ? La faute n'en incombe-t-elle pas aux scientifiques eux-mêmes, qui sont quasiment les seuls à parcourir ces régions reculées ? N'ont-ils pas été les vecteurs inconscients de cet agent meurtrier ? s'est récemment interrogé le directeur d'un organisme international chargé d'étudier le déclin des populations d'amphibiens. Un code stipulant de nettoyer vêtements, chaussures, pièges et véhicules a, depuis, été rédigé à l'intention des chercheurs.

Autre constatation : ce champignon a fait des émules. Selon l'hebdomadaire britannique *New Scientist*, un virus s'attaque, en Grande-Bretagne, à la grenouille et au crapaud commun, ainsi qu'à la salamandre tigrée d'Arizona. Toujours aux Etats-Unis, le crapaud du Wyoming est victime d'un couple bactérie-champignon. Une autre bactérie a également touché onze populations boréales de crapauds. La liste est ouverte. Comment une famille d'animaux qui remonte à l'ère primaire et a vu disparaître les dinosaures est-elle soudain devenue aussi fragile ? Le stress de la pollution, répondent déjà certains. Le réchauffement de la Terre, supputent d'autres.

Seule certitude pour ce qui concerne les amphibiens malades du chytridiomycète : s'il sera éventuellement possible de soigner les individus en captivité avec un fongicide, le traitement ne pourra pas être étendu aux espèces touchées vivant en liberté. Pour l'heure, vingt et une d'entre elles ont été répertoriées. Combien d'autres le sont ? On l'ignore. L'enquête ne fait que commencer.

P. B.

TROIS QUESTIONS À...

ANDRÉ NEVEU

1 Vous êtes directeur de recherches à l'unité d'écologie aquatique de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA). Existe-t-il un risque de disparition des grenouilles à grande échelle ?

Il faut rester prudent et ne pas tomber dans le catastrophisme. Pour les espèces touchées, une sélection va s'opérer. Même si 90 % des individus meurent, les 10 % restants pourront développer une résistance à la maladie ou se réfugier dans des « niches » où le champignon ne les atteindra pas. Le plus gros danger pour ces populations fragilisées, c'est que l'homme vienne, en quelque sorte, s'additionner au champignon en transformant leur habitat.

2 Les batraciens sont très sensibles aux modifications de l'environnement. Est-il envisageable d'en faire des bio-indicateurs de pollution ?

Ce serait difficile à mettre au point en Europe, puisque ces animaux vivent souvent sur deux niveaux, le terrestre et l'aquatique. Cela devrait être possible dans la forêt tropicale, mais on se heurte à des problèmes pratiques insurmontables car beaucoup d'espèces pondent dans les arbres, vivent dans la canopée et n'en descendent jamais. Comment, dans ces conditions, en faire l'inventaire pour établir un indice ? Comment, tout simplement, les attraper ?

3 Pourquoi aucun scientifique français n'est-il impliqué dans les recherches sur le déclin des populations de batraciens ?

Pour les populations européennes se posent principalement des problèmes de pollution et de transformation du paysage par l'homme. Mais il y a aussi un problème au niveau de la recherche. Les chercheurs américains sont soutenus par des fondations car leurs travaux ont un aspect « protection de la nature ». Ils ont donc pu prendre au bond la notion de biodiversité après le sommet de Rio, en 1992. Ce n'est pas le cas en France, où, depuis vingt ans, on « interdit » aux jeunes chercheurs de faire des thèses en systématique, de s'intéresser à la découverte d'espèces nouvelles et à la classification.

C'est considéré comme une discipline de grand-papa. Résultat : toute une génération de scientifiques va partir à la retraite et on ne saura plus mettre un nom sur une bestiole !

Propos recueillis par Pierre Barthélémy

Le cas particulier du crapaud marin

***Bufo marinus*, le crapaud marin, fait partie des espèces touchées par le chytridiomycète. Mais ce n'est pas forcément pour déplaire aux autorités australiennes, qui cherchent, depuis des années, à se débarrasser de cet amphibien originaire d'Amérique du Sud, importé en 1935 pour combattre un scarabée parasitant la canne à sucre.**

Cette tentative de lutte biologique échoua, mais le crapaud marin, qui mange tout ce qu'il peut avaler, s'acclimata fort bien et commença à empiéter sur le territoire des populations autochtones. Les glandes à venin qui parsèment son dos découragent les rares prédateurs qu'il a rencontrés en terre australienne. Cet animal, qui peut mesurer jusqu'à 24 centimètres et peser 1,8 kilo, colonise actuellement l'est du pays à la vitesse de 30 kilomètres par an. Le Centre national de la recherche australien, qui avait rapporté du Venezuela plusieurs virus susceptibles de s'attaquer au crapaud marin, a décidé de ne pas s'en servir, par crainte de tuer des crapauds indigènes.

Christine Arron devient la troisième femme la plus rapide du monde

La Guadeloupéenne de vingt-quatre ans a remporté le 100 m, en établissant le nouveau record d'Europe (10 s 73) à Budapest. Une victoire qui vient consacrer une athlète persévérante que de nombreuses blessures n'ont pas démotivée

En améliorant à Budapest (Hongrie) le record d'Europe du 100 m, avec une performance de 10 s 73, la Française Christine Arron a réalisé un remarquable résultat, mercredi 19 août, à l'occasion des championnats d'Europe. A l'issue d'une course parfaitement maîtrisée, la jeune Guadeloupéenne a devancé la Russe Irina Privalova. Avec ce nouveau temps, Christine Arron est en mesure de viser dans un proche avenir la place de numéro un mondial, détenue par l'Américaine Marion Jones en 10 s 71. *« Je pense pouvoir descendre en dessous des 10 s 70 »*, a déclaré la championne après sa performance. Déception en revanche pour Stéphane Diagana, qui, pour la première fois de sa carrière, est tombé en compétition. Prenant pourtant un excellent départ en demi-finales du 400 m haies, le champion du monde en titre a chuté sur la neuvième haie. En finale de la longueur, le Français Emmanuel Bangué n'a terminé qu'à la neuvième place d'une épreuve remportée par le Russe Kirill Sosunov.

BUDAPEST
de notre envoyé spécial

L'acte de naissance d'une championne de la piste se trompe souvent dans les dates. Chez certaines, il retient le jour de la première foulée, révélation foudroyante de la passion d'une vie. Pour d'autres, une discrète victoire, trois fois rien, suffit parfois pour naître à l'athlétisme. Christine Arron, elle, ne craint pas la méprise. Elle a vu le jour le 13 septembre 1973, aux Abymes, en Guadeloupe. Mais sa carrière de reine du sprint a débuté mercredi 19 août 1998, dans un faubourg de Budapest, au bout d'une ligne droite de la piste du Nepstadion.

Jusqu'à ce jour, elle n'était rien. Une bonne athlète, certes, assez rapide sur ses jambes pour reprendre à Marie-José Pérec le record de France du 100 m (10 s 85, contre 10 s 96). Mais il lui manquait l'essentiel : une victoire, une vraie, de celles dont les témoins aiment faire le récit à leurs voisins de palier.

Ce premier vrai succès, Christine Arron l'a longtemps attendu. Mais elle l'a construit sans la moindre impatience, à la manière d'une vieille habituée. En fin d'après-midi, la première demi-finale lui offre l'occasion de se débarrasser de l'une de ses rivales, l'Ukrainienne Zhanna Pintusevich, la pire de toutes, la seule dont elle évoque le nom avec une grimace hargneuse.

Trois faux départs ont éprouvé les nerfs des moins robustes. Mais Christine Arron l'emporte de plus de deux mètres, en 10 s 81, nouveau record de France. La tête droite, le regard accroché à la ligne d'arrivée, elle conserve jusqu'au bout une fluidité dans les mouvements qui fait monter des tribunes un long murmure d'admiration. Derrière, Zhanna Pintusevich mesure en un clin d'oeil que l'écart est trop grand pour entretenir le doute. Elle a déjà perdu. Au moins dans sa tête.

« SORTIR DE MOI-MÊME »

La Française semble intouchable. Mais elle refuse de laisser l'euphorie détourner ses regards. *« Je savais que le départ serait déterminant*, expliquera-t-elle plus tard. *Alors j'ai essayé de ne penser qu'à cela. Je suis restée concentrée sur ce départ jusqu'au dernier moment. »* L'attitude la plus sage. La marque d'une habituée de la gloire, rompue depuis toujours aux règles de la course.

Et pourtant, Christine Arron ne connaissait presque rien, jusqu'à ce jour, des pièges d'une grande compétition. Elle a débuté l'athlétisme à onze ans, en Guadeloupe, pour suivre sur le stade une camarade d'école. Le succès l'a reconnue tout de suite, sans une hésitation. *« J'ai remporté ma première course*, se souvient-elle. *Et toutes celles qui ont suivi. Je battais même les garçons. »* Elle appréciait seulement le sprint, qui le lui rendait bien. *« Et pourtant*, avoue-t-elle, *je suis plutôt d'une nature indolente. Mais j'aime la vitesse. Elle me permet de sortir de moi-même. »*

La finale ? Un modèle du genre. Christine Arron a hérité du cinquième couloir, au centre de la piste. Son départ est correct, sans plus. *« J'ai eu la sensation de mal partir »*, avouera-t-elle après l'arrivée. Mais le stade n'aperçoit longtemps que la silhouette massive, la tignasse blonde et le teint pâle de la Russe Irina Privalova, au troisième couloir. Plus puissante que véloce, tellement ramassée sur elle-même qu'on la croirait court sur pattes, elle semble hors d'atteinte.



PAWEL KORCZYNSKI/REUTERS/MAXPPP

« Seul compte pour moi ce que je peux accomplir sur un stade »

Mais l'impression est trompeuse. A trente mètres de la ligne, Christine Arron revient à sa hauteur sans lui jeter un regard. Une marque d'arrogance ? *« En réalité*, confiera-t-elle, *je ne l'ai même pas aperçue. J'ignorais qu'elle était en tête. »* Dix mètres lui suffisent pour se détacher. Seule en tête, elle maintient sa vitesse dans les dernières foulées, où ses rivales piétinent. Et, surprise, l'évidence de la victoire ne bouscule pas sa belle allure. *« Je ne me suis pas désunie*, dit-elle. *Et j'ai prouvé que j'étais capable de relever un défi. »*

Sa victoire, Christine Arron la salue d'un poing tendu vers les nuages, un immense sourire et un tour d'honneur, avalé au petit trot, les épaules enveloppées d'un long drapeau français. Le chronomètre lui renvoit son temps, 10 s 73, synonyme de record d'Europe du 100 m et d'une troisième place dans l'histoire de la discipline, derrière les Américaines Florence Griffith-Joyner (10 s 49) et Marion Jones (10 s 71). Jacques Piasenta, son entraîneur, apprécie. *« Je savais qu'elle pouvait le faire. Elle a réalisé de gros progrès cette saison. Elle est motivée, précise et très rigoureuse. Mais elle en a bavé. J'ai même craint, une année, qu'elle ne laisse tout tomber. »*

Arrivée à moins de vingt ans en métropole, son sac sur le dos et l'appétit ouvert, Christine Arron a pris tout son temps pour vivre au quotidien ses rêves de gamine. L'éloge de la patience ? Même pas. *« J'étais simplement une blessée chronique*, raconte-t-elle. *Je cassais de partout, c'était un vrai cauchemar. »* Le découragement la gagne souvent, mais sa volonté de réussir la ramène toujours vers le stade d'entraînement. *« Elle a même accepté de monter sur 400 m*, raconte Jacques Piasenta. *Je savais qu'elle détestait, mais il lui fallait réapprendre lentement à courir. »*

Elle l'a fait à son rythme, sans jamais forcer le pas. Et veut bien jurer aujourd'hui que ce titre européen, ce record et l'euphorie de cette première soirée de gloire ne la détourneront jamais de sa ligne de conduite. *« L'argent, les honneurs et la notoriété ne comptent pas*, dit-elle. *Seul compte pour moi ce que je peux accomplir sur un stade. »* Comme en ce jour du 19 août 1998. Le jour de sa naissance.

Alain Mercier

Stéphane Diagana chute, grisé par sa vitesse

Largement en tête lors de sa demi-finale du 400 mètres haies, mercredi 19 août, Stéphane Diagana s'est retrouvé au tapis, à 80 mètres de l'arrivée, après s'être pris le pied dans le neuvième obstacle. *« J'ai fait une roulade, ensuite j'ai vu les autres devant moi »*, a expliqué le champion du monde depuis 1997 de la spécialité et qui impute sa chute à un changement du nombre habituel d'appuis qu'il prend entre les haies. *« C'est une erreur de lucidité*, assure Diagana. *J'ai été surpris par ma facilité* [l'athlète est actuellement blessé en haut de la cuisse] *à passer en treize foulées entre les haies alors que d'habitude je suis en quinze. J'ai perdu mes repères. »* Toujours professionnel, Diagana souhaite capitaliser dès à présent les bonnes sensations retrouvées, pour approcher son record de France de 1995 (47 s 37), lors de meetings organisés d'ici à la fin de la saison.

Darren Campbell, nouveau roi d'Europe, sur les traces de son maître

BUDAPEST
de notre envoyée spéciale

Il est l'héritier choisi par Lindford Christie *pour lui succéder sur les podiums. Le crâne rasé* et le bouc minutieusement taillé, paré d'épais bijoux en or qui contrastent avec sa peau noire, Darren Campbell a le même port altier que son illustre maître et compatriote. Dans la ligne droite du Nepstadion, mercredi 19 août, le Britannique de vingt-cinq ans a imposé encore plus nettement la ressemblance en établissant un nouveau record des championnats d'Europe (10 s 04).

Implicitement, son destin était tracé. Il ne pouvait laisser échapper la couronne européenne du 100 mètres détenue par son entraîneur et agent, triple tenant du titre (1986,1990 et 1994), et champion olympique (1992) et du monde (1995). Campbell s'est acquitté de la tâche sans faire une histoire de sa victoire. Comme si elle n'était qu'une étape prévue de longue date. *« J'ai tendance à trop m'enthousiasmer quand je me vois devant, et à ne pas courir jusqu'au bout*, a-t-il expliqué. *Mais en restant concentré, je savais que la victoire me reviendrait. »*

Le natif de Manchester affiche la tranquille assurance de ceux qui ont trouvé leur voie et *comptent la suivre jusqu'au bout. Christie ne* l'aurait sûrement pas ramené à l'athlétisme comme un agneau égaré s'il ne concevait à son égard des projets plus vastes pour l'Europe. *« Mon prochain objectif est de descendre sous les 10 secondes »*, a prévenu Campbell, à peine consacré.

Le nouveau record des championnats qu'il a établi le satisfait, sans plus. *« Je suis content*, dit-il. *Mais maintenant il faut avancer. »* Il ne dit pas jusqu'où, mais ses yeux brillants trahissent son impatience. *Mardi 25 août, au meeting de Lausanne*, il doit étrenner son titre européen contre le champion du monde américain Maurice Green et son compère trinidadien Ato Boldon.

« IL M'A DIT QU'IL ÉTAIT FIER DE MOI »

Christie sait que son élève vient de franchir un palier essentiel en écrivant la première ligne de son palmarès. Il a vécu la même expérience il y a douze ans à Stuttgart. En dévalant la tribune de presse où il commente les championnats pour la BBC, il s'est laissé aller à ses premiers émois d'entraîneur : cette satisfaction animale qui caractérise les grands sprinters après leurs meilleures performances. Comme s'il courait encore par procuration. *« Il m'a dit qu'il était fier de moi*, a soufflé Campbell. *Le reste, c'est entre nous. »*

Plus de dix années d'amitié lient les deux hommes. Blessé au dos, Darren Campbell a déserté les pistes pendant deux ans pour se réfugier sur l'herbe des terrains de football. *« Le choc de chaque foulée était trop rude*, dit-il. *Je suis allé jouer comme buteur pour Plymouth* [équivalent de la 3e division française]. *J'avais perdu mes illusions quant à mes capacités de sprinter. Je n'y serais jamais revenu sans l'aide de Lindford. C'est un formidable motivateur. »*

En 1996, le téléphone de Campbell a sonné. C'était l'heure pour Christie, usé de ferrailler pour le respect de l'Union Jack, de tirer sa révérence. Après ses deux mémorables faux départs aux Jeux d'Atlanta, il a raccroché lors de la Coupe d'Europe à Munich en 1997. Il avait trente-sept ans. Il revenait à Campbell de reprendre en main la destinée mondiale du sprint européen. *« Lindford a financé les soins pour guérir mes problèmes de dos*, explique Campbell. *Il m'a permis d'y croire à nouveau. »*

On lui rappelle que ces mêmes championnats d'Europe ont donné leur véritable élan à la carrière de Christie. Il ne veut y voir qu'une coïncidence. Mais il sait le terrain parfaitement balisé pour sa propre réussite. Les quinze ans d'expérience de son glorieux aîné ont permis au « petit » d'accomplir depuis deux ans un parcours discret mais sans faute. Avec son compatriote Dwain Chambers, deuxième à Budapest en 10 s 10, également client du manager Christie, il s'agace déjà du tapage et de l'arrogance des sprinters américains. Comme le « maître » en son temps.

Patricia Jolly

PODIUMS

■ **100 M MESSIEURS** : le Britannique Darren Campbell a remporté la finale du 100 mètres messieurs. Dans un temps de 10 s 04, il a devancé son compatriote Dwain Chambers (10 s 10) et le Grec Haralambros Papadias (10 s 17).

■ **MARTEAU MESSIEURS** : le Hongrois Tibor Gecsek s'est imposé dans le concours du lancer du marteau. Avec un jet à 82,87 m, il a devancé son compatriote Balazs Kis (81,26 m) et l'Allemand Karsten Kobs (80,13 m). Le Français Christophe Epalle termine douzième, avec un jet à 74 m.

■ ***LONGUEUR MESSIEURS*** : le Russe Kiril Sosunov a remporté le concours de saut en longueur masculin. Avec un bond à 8,28 m, il a devancé le Roumain Bogdan Tarus (8,21) et le Bulgare Petko Dachev (8,06). Les Français Emmanuel Bangué et Kader Klouchi sont neuvième et douzième.

■ **100 M DAMES** : la Française Christine Arron a remporté le titre du 100 mètres féminin, en battant le record d'Europe en 10 s 73. Elle a devancé la Russe Irina Privalova (10 s 83) et la Grecque Ekaterini Thanou (10 s 87). La deuxième Française, Frédérique Bangué, a terminé huitième.

■ **10 000 M DAMES** : l'Irlandaise Sonia O'Sullivan est devenue championne d'Europe, à l'issue du 10 000 mètres féminin. Dans un temps de 31 min 29 s 33, elle a devancé la Portugaise Fernanda Ribeiro (31 min 32 s 42) et la Roumaine Lidia Simon (31 min 32 s 64).

■ **JAVELOT DAMES** : l'Allemande Tanja Damaske s'est imposée à l'issue du concours de lancer du javelot féminin. Avec un jet de 69,10 m, elle a devancé la Russe Tatyana Shikolenko (66,92 m) et la Finlandaise Mikaela Ingberg (64,92 m).

L'équipe de France étrenne son titre dans la douleur face à l'Autriche

VIENNE
de notre envoyé spécial


FOOTBALL

Si la petite étoile, privilège des champions du monde, n'ornera le maillot de l'équipe de France qu'à partir du 5 septembre, à Reykjavik (Islande), les Bleus ont mesuré, mercredi 19 août, l'impact suscité par leur nouveau statut. Trente-huit jours après le sacre de Saint-Denis, les maîtres de la planète football ont été reçus avec les égards généralement réservés aux artistes brésiliens.

Malgré le caractère amical de la rencontre, 44 000 spectateurs se sont serrés dans le stade Ernst-Happel de Vienne. Dans les loges, le chancelier autrichien, Viktor Klima, était entouré d'un parterre de célébrités. A l'annonce de la composition des équipes, les Français ont été chaleureusement applaudis et Zinedine Zidane ovationné. Pendant la mi-temps, une réplique de la Coupe du monde a été présentée par deux jeunes filles vêtues d'un maillot bleu.

Apparemment, les champions du monde se sont laissé bercer par ce climat en omettant que leur titre allait désormais exacerber la motivation de leurs adversaires, avides d'un coup d'éclat. Les Autrichiens, qui ne figurent pas dans le cénacle des équipes de très haut niveau, ont failli gâcher la première du nouveau sélectionneur, Roger Lemerre. Pour son retour dans les buts français, Bernard Lama a dû faire étalage de son savoir-faire. A deux reprises, le Parisien a sauvé les siens lors des dix premières minutes.

Affaiblis par les absences de plusieurs titulaires (Laurent Blanc, Marcel Desailly, Emmanuel Petit) et par la forme physique précaire de ses expatriés (Didier Deschamps, Youri Djorkaeff, Lilian Thuram, Zinedine Zidane), qui n'ont pas encore repris la compétition avec leurs clubs, les champions du monde ont frôlé l'enlisement. Le but égalisateur d'Alain Boghossian à la 84e minute (2-2) a sauvegardé l'auréole bleue, ce qui, compte tenu des circonstances, suffisait au bonheur de Roger Lemerre : *« Face au jeu très engagé de nos rivaux, nous avons répondu présent. Il va falloir justifier notre standing à chaque rendez-vous. Ce sera une pression supplémentaire à gérer. »*

Traditionnellement, ces matches de rentrée ne délivrent qu'un minimum d'indications pour la suite de la saison. L'étape viennoise aura au moins permis de roder une défense centrale inhabituelle (Frank Leboeuf - Lilian Thuram), qui sera chargée de remplacer les titulaires (Laurent Blanc - Marcel Desailly), suspendus pour le premier match éliminatoire du championnat d'Europe en Islande. L'examen à blanc n'aura pas été inutile car la complémentarité du duo de fortune n'a pas été flagrante. *« Avec une semaine d'entraînement seulement, Thuram a logiquement éprouvé des problèmes dans les sprints, mais, à Reykjavik, dans trois semaines, il aura retrouvé la plénitude de ses moyens »*, a annoncé Leboeuf, avant d'estimer que le penalty entraînant le deuxième but autrichien (76e min) *« était totalement injustifié »*.

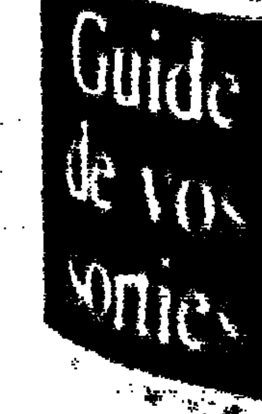
Roger Lemerre aura sans doute noté que Christian Karembeu n'avait décidément pas le profil pour occuper le poste d'arrière droit en raison de ses déficiences dans le placement et que Lilian Laslandes, auteur de son premier but international sur une magnifique tête (16e min), méritait d'être revu au centre de l'attaque. Le sélectionneur s'est également félicité des débuts de l'attaquant lensois Tony Vairelles, mais il ne lui aura pas échappé que seule une équipe de France au maximum de ses possibilités athlétiques et disposant de toutes ses individualités marquantes pourra prolonger l'état de grâce.

« Notre marge de manœuvre est limitée, a reconnu un joueur. *Si tout le monde n'est pas au top, nous sommes vite en danger. »* Le capitaine Didier Deschamps, encore loin de son niveau optimal, a rappelé les préceptes qui doivent maintenir les Bleus au sommet : *« C'est encore une fois notre état d'esprit qui nous a permis de revenir au score face à l'Autriche. Notre capital confiance est intact, les jeunes doivent s'en inspirer. »* D'une manière générale, Roger Lemerre n'a pas encore clairement dévoilé sa ligne de conduite par rapport à son prédécesseur. S'il a opté pour une formule audacieuse avec trois attaquants, c'est uniquement en prévision du déplacement en Islande que la France devra négocier impérativement par un succès. Il faudra attendre la rencontre cruciale à Moscou face à la Russie, le 10 octobre, pour juger ses options tactiques.

En attendant, Roger Lemerre s'est efforcé de détendre l'atmosphère avec la presse, qui n'avait pas ménagé ses critiques à l'encontre d'Aimé Jacquet. Chaque journaliste a eu droit à une poignée de main chaleureuse la veille du match, comme pour clore un chapitre douloureux. *« J'aime m'enrichir des autres »*, a-t-il insisté, tout en rappelant les liens qui l'unissent à son prédécesseur : *« J'étais son adjoint pendant six mois. Même s'il n'est plus à mes côtés, Aimé est toujours là quelque part, je ressens sa présence. »*

Elie Barth

■ **LOTO : les tirages no 66 du Loto, effectués mercredi 19 août, ont donné les résultats suivants.**
Premier tirage : 3, 14, 26, 34, 39, 45, *numéro complémentaire le 29.* Rapports pour 6 numéros : 4 275 040 F ; pour 5 numéros plus le complémentaire : 68 630 F ; pour 5 numéros : 5 800F ; pour 4 numéros *et le complémentaire* : 294 F ; pour 4 numéros 147 F ; pour 3 numéros et le complémentaire : 32 F ; pour 3 numéros : 16 F.
Second tirage : 4, 12, 14, 24, 47, 49, numéro *complémentaire le 21.* Rapports pour 6 numéros : 6 399 215 F ; pour 5 numéros et le complémentaire : 125 555 F ; pour 5 numéros : 5 060 F ; pour 4 numéros et le *complémentaire* : 250 F ; pour 4 numéros : 125 F ; pour 3 numéros et le complémentaire : 26 F ; pour 3 numéros : 13 F.





Saison triomphale aux arènes de Bayonne

Pour toréer, le 15 août, à Lachepaillet, il fallait affronter la pluie et le vent, cette troisième corne

BAYONNE
de notre envoyé spécial

On connaît par cœur cette météo sur le Pays basque. C'est le 15 août. Le ciel est transparent comme un iris. Un souffle bénit les plages. L'heure des toros (de la belle Doña Maria Loreto Charro Santos, Salamanque) approche. Alors se lève un vent qui emporte les sables et tourbillonne. Le ciel *se couvre de mauvaise humeur* : José Mari Manzanares, pour son inespéré retour, laisse traîtreusement piquer son premier toro, aussi effrayant de caste et d'allure que ceux qui vont le suivre.

Du coup, un *public aux caprices* de fiancés ne voit même pas les deux fois trois *derechazos* dont

On n'a plus le cœur à criticailler. De toute façon, ceux qui essaient de siffler font des bulles

Bayonne peut faire son *affiche en* 1999. Seule, unique, cruciale question : quoi voir ? Comment voir ? A quel instant tendre son regard ? Une arène est la somme de petites cécités bruyantes, et ça marche.

Au *suivant* ! *Vicente Barrera fait* avec loyauté du Vicente Barrera : immobilisme et valencianisme, ça *ne devrait pas durer des siècles*, cette affaire... Vient Antonio Ferrera, petit, insolent, gaillard. Et la pluie. *D'abord rafraîchissante. Et*, d'un coup, diluvienne, vibrionnante. La nuit s'installe. Les cumulo-nimbus viennent s'asseoir sur les gradins, sur les gens. On fait donner l'électricité qui télévise les corps et scintille les paillettes.

Puissants roulements de tambour dans les cieux : le petit Ferrera a dû faire quelque truc qui a déplu là-haut, qu'on ne voit pas, les yeux tout barbouillés de pluie. Ce n'est plus de la pluie ni la grosse caisse. C'est Noé en *chaquetilla* et les divinités jouent aux quilles.

Déluge, nuit gris foncé, éclairs de Vulcain, tout se met à trembler. Les affolés, les mouillés et les raisonnables se réfugient sous les voûtes ocre des arènes. Restent les *autres : les fous, les trempés et* ceux qui vont sur la mer. On lance la musique. Les capotes se gorgent de flotte, pèsent des tonnes. *Les* tissus prennent une couleur d'écorché. Le sable devient san*guine*. Ferrera, nettement *plus* petit que le toro de Loreto Charro, porte l'épée comme il peut. On n'a *plus le cœur à criticailler. De toute* façon, ceux qui essaient de siffler font des bulles. L'épée se met à rouiller.

Alors vient José Mari Manzanares, artiste indolent au premier, *qui voit sortir son* second taureau de six cents kilos ou presque, long comme l'autobus du BAB, charpenté comme le trinquet moderne, mobile et effaré par les éclairs qui déchirent le ciel du monde un instant rassemblé en capsule sur les arènes de Bayonne. La panique envahit un cérémonial (la corrida) minutieusement élaboré pour la contenir. Tout cède à la fois. Le toro promène son monde dans les rizières rouges. Refuse les *picadors* qui se sont rejoints. Bouscule Valentin Arenas, banderillero, qui trébuche, tombe, se relève *pour être repris, roule* dans la boue bistre, saute, pantin de Goya désarticulé dans le berceau des cornes, sur le ventre, est laissé pour mort (trois cornadas au front, au thorax, au bas-ventre).

Ceux qui sont restés crient et espèrent la fin. Les arcs électriques fondent. La piste prend la couleur des cauchemars. Et Manzanares torée ! Moins finement qu'au pre*mier, mais plus* visiblement : en bas roses, déchaussé, pour limiter la casse par glissement.

A *Dax, il se met à pleuvoir* sur Eduardo Davila Miura. A Saint-Sébastien, la cinquième corrida de Feria est *annulée pour cause de* trombes. La muleta de Manzanares est dans l'œil du cyclone. Il *conclut avec autorité. A aucun ins*tant, il n'a marqué une impatience, un doute, un déboîtement *devant la situation. A aucun ins*tant, il n'a pris ce qui reste du public, bien tassé, pour les prudents, *sous les parties couvertes, égarés*, les autres, dans les travées changées en gaves, à témoin de sa mal*chance ou du risque. Un rien nar*quois, lointain, bien là, à égalité avec les diables de l'enfer et les *dieux de la pluie*.

Toréer, c'est aussi bien toréer la pluie quand elle vient et le vent, *cette troisième corne. L'interrup*tion des débats fut un soulagement. Et le lendemain ? Le lende*main, un ciel de tunique de vierge* et une transparence de printemps. Une pluie d'oreilles et la joie du *triomphe total devant un lot de* Marca intéressant et sérieux.

Un Ponce d'une aisance, d'une *maîtrise et d'une facilité souve*raines. Un Rincón piqué au vif, rappelant à chaque geste devant son second toro *(« Terronero »)* qu'il fut le *« numero uno »*. Un José Tomás, encore affligé de son drain (blessure à Estella), montrant qu'il entend le devenir.

Où fallait-il être ? *Sous l'orage*, au paradis ou partout ? Pas de réponse. Les « Marca » sont bien sortis à Bayonne comme à Gijón, mais ailleurs... Rincón a triomphé à Dax, échoue le lendemain à Béziers (14 août), ressuscite le 17. Ainsi va la vie des toros, qui commande tout et décide de tout. *Le poids ne fait rien à l'affaire*.

A Séville (en avril), ils pèsent des tonnes et passent leur temps en *génuflexions ou couchés*. A Lachepaillet (arènes que Bayonne dissimule dans un quartier de villas et *de jardins calmes*), *tous les éle*vages présentés cette saison ont laissé une émotion durable (on *vient pour les toros*) : depuis la novillada encastée, vive, du 14 juillet, jusqu'aux monstres splendides (570 kilos pour quatre ans et dix mois de moyenne) de l'apocalypse, en passant par les Cebada Gago du 9 août et les Marca, divine surprise. Sans compter que la spécialité de Lachepaillet, ce sont les lots à venir (5 et 6 septembre), traditionnellement sérieux : « Los Bayones » *et les très attendus* « Victorinos ».

Cet usage de septembre vient *d'un temps où*, à l'opposition – que personne n'a jamais songé à vérifier – entre « toristas » (ceux qui viennent pour le toro) et « toreristas » (pour le torero), mais qui fonctionne bien, il fallait ajouter le tiers inclus : les touristes.

A en juger par les silences de La*chepaillet au mois d'août* – oublions, s'il vous plaît, l'exception braillarde de la « corrida des *fêtes » (certains supportent mal* l'alcool au-delà de sept ou huit grammes dans le sang) –, touristes, toristes et toreristes se partagent équitablement l'émotion, le respect et la chance. Parce qu'enfin il y a les toros, la pluie et la chance qui ne se maîtrise pas. Et n'abolit aucun hasard.

F. M.


BERNARD

Le ciel joue de la grosse caisse ; le petit Antonio Ferrera porte l'épée comme il peut.

Richard Milian : « Respecter le toro et entretenir l'émotion »

RICHARD MILIAN a trente-*huit ans. Il a son corps mince de* garçon, ces manières de dénicheur d'oiseaux et la grâce des voyous *pardonnables. Il a surtout* le respect du toro et la joie d'être torero. De tous les toreros français, il *est celui de plus grande durée*. Son alternative remonte au 7 juillet 1981, avec Paco Camino (père) *pour parrain et* Cordobès (père) comme témoin.

A Milian, on ne laisse que les to*ros durs*, les élevages compliqués et les cornes dont ne veulent pas les vedettes. Si c'est le prix à payer, *il paie comptant, rayonnant*, sans se plaindre, avec un sourire qui désarme : *« On m'a une fois pour toutes situé comme torero guerrier. Au lieu de me fâcher, j'ai tourné la chose philosophiquement. Je suis spécialiste du pain dur. Les autres ont la brioche. Quand on a faim, les deux font l'affaire. Je préfère être quelqu'un chez les "toristas"* [ceux qui mettent le toro d'abord], *qu'un de plus chez les "toreristas"* [les amateurs de toreros]. »

Au début, le public a été sidéré par l'intrépidité joyeuse de Milian. Puis on trouvait qu'il ne changeait pas, qu'il s'exposait trop, que la technique ne suivait pas : *« C'est une profession pas évidente. Il faut absolument respecter le toro. S'il te prend plus souvent que les autres, c'est que tu marches dans des terrains où les autres ne vont pas. Si tu réfléchis trop, si tu calcules, tu vides l'émotion. Or, l'émotion des gens, de ceux qui te font confiance, tu te dois de l'entretenir, d'inventer tous les jours comment la susciter. »*

Au bout de vingt-cinq ans, on a *compris*. Que Milian soit à l'affiche, la corrida a un sel particulier. Il a chaque été quelques contrats *importants. Un toro de* Cebada Gago, le 9 août à Bayonne, vient de les lui enlever. A la première passe, à genoux, accueil *somp*tueux par grande *afarolada*. Le toro, engouffré comme un Spitfire dans la cape, a déboîté l'épaule droite et recassé la clavicule qu'un Palha avait brisée à Aire-sur-l'Adour. Cherchez les vedettes devant les Palha et les Cebada Gago, vous comprendrez tout.

Mais pourquoi cet accueil de *no*-*villero* par grand *farol* ? *« L'émotion que je déclenche est spéciale. Je sais m'analyser. Je suis plutôt particulier. Mes défauts sont mes qualités. Si les gens voyaient ce qu'ils attendent, ils se lasseraient. Je dois leur donner ce qu'ils ne connaissent pas. Je suis à la recherche d'un toreo baroque, exceptionnel. On me réserve les cornes les plus dures. A moi de jouer, surtout sans me plaindre, si possible avec le sourire. »*

« AVEC LE CŒUR »

Outre la clavicule, l'épaule, douze centimètres dans le genou, trois mois de repos et la saison fichue : *« Je me donne corps et âme. Au lieu de marquer des points, j'en ai plein la jambe. J'ai demandé à Esplá l'autorisation de me retirer sur ma blessure. Esplá se fait une gloire d'être le meilleur chef de lidia actuel. Il ne m'a pas cru, m'a laissé continuer. Je n'avais qu'une envie, que le taureau me donne un coup de corne bien net, bien visible, pour pouvoir aller à l'infirmerie. A cause de ce geste déplorable, triste d'Esplá, j'ai banderillé avec le cœur, toréé comme j'ai pu et réussi à tuer tant bien que mal. Pendant toute cette période, ces dix minutes interminables, j'aurais aimé que la terre m'avale. Dans la fête, c'est normal, les gens ne font plus cas de toi. Et moi, je dois continuer dans la catégorie : le poignard entre les dents et chacun pour soi, sans le montrer. »*

On pense arrêter un jour ou on n'y pense pas ? *« On pense arrêter tout le temps, bien avant l'alternative, à chaque séjour à la clinique, chez soi pendant les hivers de mille ans où il ne se passe rien, où il faut s'entraîner tous les jours, pour le pire, pour rien, pour la joie. »*

Est-ce qu'il a toujours voulu être torero ? *« Pas du tout. A l'école, j'aimais bien me faire remarquer, mais pas à travers les études. Alors, quand il a été nommé gardien des arènes de Saint-Cyprien, mon père m'a dit : "Viens, je vais t'apprendre un métier où il faut se faire remarquer." Il aurait voulu être torero. Après, j'ai essayé de rendre au centuple tout l'effort qu'a consenti ma famille. Et puis, lentement, j'ai compris. Au début, je croyais que le combat, c'était un rapport de forces : mais c'est une conversation, un dialogue épineux et savant. Tout ce que je sais de leçon de vie, de sagesse, de sérénité, le respect vis-à-vis de la vie et de ce qui m'entoure, c'est le toro qui me l'a donné. Tout. C'est un animal sauvage qui, en un quart d'heure, me mesure, en sait plus sur moi que quiconque, me fait parler. A moi de le deviner, d'entrer dans son jeu, de ne jamais, au grand jamais le contrarier, le forcer. »*

Lui est-il parfois arrivé de regretter de devoir le tuer ? *« Pas du tout. Je sais la réponse qu'il faudrait faire, mais pas du tout. Si ce regret ne devait arriver qu'une fois, je ne pourrais plus toréer une seconde. Et puis, avec les toros que je touche, si je pouvais, je me dis tel ou tel jour que je le tuerais bien avant qu'il ne sorte. »*

Propos recueillis par Francis Marmande

La mémoire des trombes d'eau

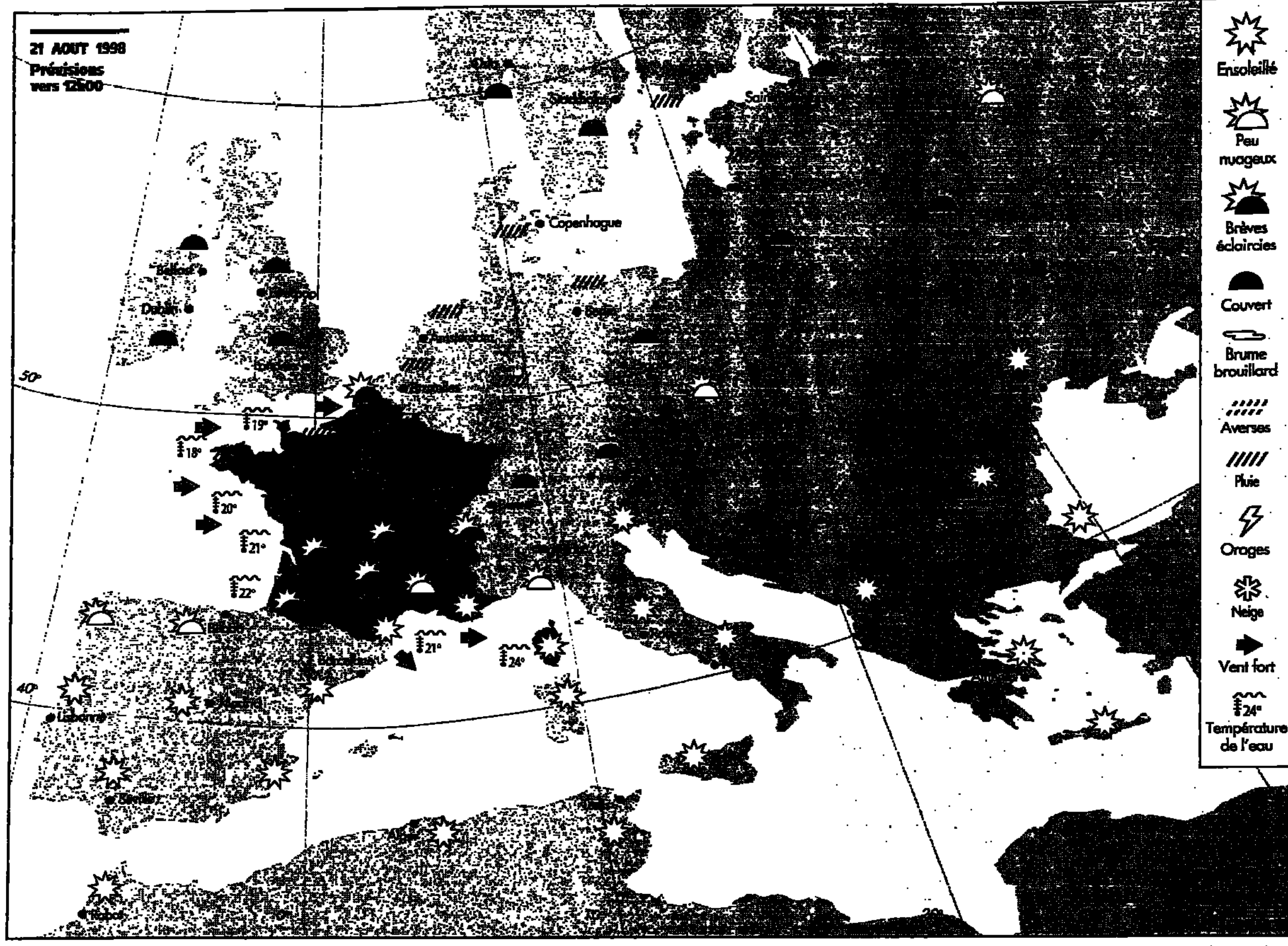
PAS UNE MÉMOIRE d'afición sans la pluie. La pluie est ce qui trempe le *souvenir* et qui n'en finit pas de sécher. A chacun la sienne : Séville, le dimanche après Pâques 1986, pour un Montoliu s'essayant à la carrière de matador, avant de redevenir le génial banderillero *qu'il était*, et de mourir, le cœur fendu en deux par une corne ; Jerez de la Frontera, un samedi de *février* 1987, le Paula, de noir vêtu, tire de sa cape doublée de vert six véroniques comme autant de preuves de *l'impossible* ; Galán à Pampelune, 1974, jetant ses zapatillas pour tuer comme il faisait, un mouchoir à la main, *entre* les cornes ; Paco Camino à Dax sous les yeux de Jean Lacouture ; Bayonne, désormais, 1998.

Les pluies de corrida ont leurs millésimes. Quand on a, c'est ainsi, commencé par des trombes d'eau sur l'ancienne place de Saint-Sébastien, le Chofre, en 1954, au point que l'ahurissant Chicuelo II fut interrompu au quatrième, on ne discute pas : ce n'est pas qu'on aime ou qu'on n'aime pas la corrida – ce serait le bouquet qu'il fût question d'*aimer en cette affaire*. C'est qu'il reste quelque part deux toros à voir pour l'éternité. On les *cherche*.

Le Chofre est remplacé par un building ingrat. Après vingt-quatre ans de silence, la nouvelle place d'Illumbe vient d'ouvrir ses portes dans un décor d'Antonioni *(Deserto rosso)*.

Et les deux toros de 1954 sont par là, on finira par les trouver.

F. M.



LE CARNET DU VOYAGEUR

■ FRANCE. Depuis le 15 août, la SNCF applique des tarifs basse saison sur le transport des voitures par le rail dans le sens nord-sud. A titre d'exemple, pour un véhicule de catégorie 1, dont la longueur est inférieure à 3,81 m, on paie 550 F sur le trajet Paris-Avignon (au lieu de 950 F en haute saison). Dans le sens inverse, sud-nord, il faudra attendre le 8 septembre pour bénéficier d'une telle remise. A signaler aussi, un service de transport des bagages assuré par la Sernam une fois acheté le billet de train (tél. : 0803-845-845), depuis le domicile ou la gare de départ, jusqu'à destination (95 F pour la première valise, 60 F les suivantes) ainsi que la prise en charge des objets encombrants, landau, surf (jusqu'à 3 mètres de long), et vélo (pour 195 F, chacun). Service Ligne directe, tél. : 08-36-35-35-36.

■ TRAFIC. Le nombre de passagers de l'aéroport international de Bâle-Mulhouse a progressé de 13 % par rapport à 1997 sur les sept premiers mois de l'année. Environ 300 000 clients du trafic commercial l'ont emprunté au mois de juillet, soit 18 % de plus qu'en juillet 1997. Sur ce total, 193 000 personnes ont utilisé les lignes régulières et 106 000 les destinations charter. En moyenne, 10 000 personnes par jour ont utilisé les services de l'aéroport.

■ GRÈCE. Nouvelles Frontières propose des vols Paris-Athènes pour des départs les 25 et 29 août, les 1er, 5, 8, 12 et 19 septembre, retour les 12, 19 et 26 août. Tarifs A/R, hors taxes, 1 550 F. Renseignements au 0800-33-33-33 et sur Minitel 3615 NF.

Avant-goût d'automne

VENDREDI, la longue période de temps estival se termine au nord de la Loire. L'anticyclone des Açores se replie progressivement sur l'Atlantique. Des masses nuageuses assez denses en profiteront pour descendre sur la France ces prochains jours. Un temps gris, humide et venteux s'imposera rapidement sur la moitié nord. Les régions méridionales garderont un temps beaucoup plus clément.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. – Le temps restera gris et humide toute la journée. De petites pluies tomberont de temps à autre, surtout le matin. Un fort vent d'ouest soufflera sur le littoral. Il ne fera pas plus de 18 à 21 degrés.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. – Cette journée sera souvent bien maussade sur le Centre et l'Ile-de-France. En revanche, quelques timides éclaircies sont attendues plus au nord après les pluies du matin. Il fera entre 18 et 22 degrés.

Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. – Après quelques éclaircies matinales, le temps va tourner à la pluie. La grisaille se généralisera assez rapidement, il pleuvra une bonne partie de l'après-midi. On n'attend guère plus de 18 à 22 degrés.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. – Le soleil du petit matin aura bien du mal à résister. Au fil des heures, les nuages prendront le dessus. Ils donneront même un peu de pluie l'après-midi en Poitou-Charentes et sur le Bordelais. Il fera entre 20 et 25 degrés.

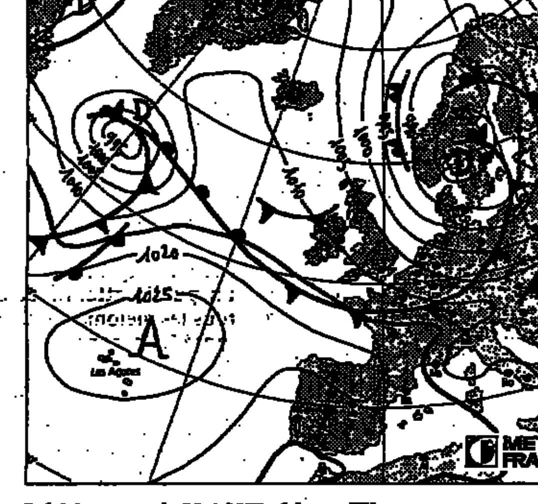
Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. – Le temps se gâtera dans la journée. Sous un ciel bien gris, il pleuvra dès la mi-journée en Limousin. Ces pluies sont attendues en cours d'après-midi sur l'Auvergne. Elles arriveront en soirée sur le Lyonnais. On prévoit de 20 à 25 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. – Le vent d'ouest ou de nord-ouest sera de plus en plus présent du golfe du Lion à la Corse. Il offrira de bons moments de soleil. Le ciel aura toutefois tendance à se voiler l'après-midi. On attend de 28 à 32 degrés.

PRÉVISIONS POUR LE 21 AOUT 1998
Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel.
S : ensoleillé ; N : nuageux ; C : couvert ; P : pluie ; * : neige.

FRANCE métropole	
AJACCIO	18/28 S
BIARRITZ	16/23 C
BORDEAUX	13/24 C
BOURGES	13/24 C
BREST	14/19 P
CAEN	14/18 P
CHERBOURG	14/19 P
CLERMONT-F.	13/24 N
DIJON	14/23 C
GRENOBLE	14/26 N
LILLE	13/21 P
LIMOGES	12/23 N
LYON	15/25 N
MARSEILLE	21/31 S
NANCY	14/21 P
NANTES	14/22 P
NICE	19/28 S
PARIS	14/21 P
PAU	13/23 N
PERPIGNAN	19/29 S
RENNES	13/22 P
ST-ETIENNE	13/24 N
STRASBOURG	15/21 P
TOULOUSE	15/25 N
TOURS	12/22 P
FRANCE outre-mer	
CAYENNE	24/31 N
FORT-DE-FR.	26/32 S
NOUMEA	19/23 C
PAPEETE	23/28 S
POINTE-A-PIT.	24/32 P
ST-DENIS-RÉ.	19/25 N
EUROPE	
AMSTERDAM	13/17 P
ATHENES	25/32 S
BARCELONE	20/28 S
BELFAST	11/16 C
BELGRADE	20/25 P
BERLIN	14/18 P
BERNE	13/22 C
BRUXELLES	13/18 P
BUCAREST	19/32 S
BUDAPEST	19/24 P
COPENHAGUE	13/15 P
DUBLIN	11/17 C
FRANCFORT	15/20 P
GENEVE	15/25 P
HELSINKI	13/17 P
ISTANBUL	24/31 S
KIEV	15/25 C
LISBONNE	19/33 S
LIVERPOOL	15/19 C
LONDRES	16/22 C
LUXEMBOURG	12/17 P
MADRID	15/33 S
MILAN	20/29 N
MOSCOU	11/19 N
MUNICH	14/21 C
NAPLES	21/29 S
OSLO	10/16 C
PALMA DE M.	19/31 S
PRAGUE	13/21 C
ROME	19/28 S
SEVILLE	22/38 S
SOFIA	17/24 P
ST-PETERSB.	13/17 C
STOCKHOLM	14/17 C
TENERIFE	17/24 S
VARSOVIE	14/25 C
VENISE	19/29 S
VIENNE	18/27 N
AMÉRIQUES	
BRASILIA	16/31 S
BUENOS AIR.	4/14 N
CARACAS	25/32 P
CHICAGO	20/27 P
LIMA	15/18 C
LOS ANGELES	17/27 S
MEXICO	12/22 P
MONTREAL	14/24 S
NEW YORK	19/29 N
SAN FRANCIS.	12/21 S
SANTIAGO/CHI	-2/17 S
TORONTO	19/27 S
WASHINGTON	15/31 S
AFRIQUE	
ALGER	19/30 S
DAKAR	26/30 C
KINSHASA	22/29 N
LE CAIRE	24/34 S
MARRAKECH	22/39 S
NAIROBI	14/23 N
PRETORIA	13/27 S
RABAT	22/29 S
TUNIS	23/33 S
ASIE-OCÉANIE	
BANGKOK	26/31 P
BOMBAY	27/30 C
DJAKARTA	26/31 C
DUBAI	32/43 S
HANOI	27/33 C
HONGKONG	28/33 S
JERUSALEM	24/33 S
NEW DEHLI	26/31 P
PEKIN	21/28 C
SEOUL	22/28 C
SINGAPOUR	26/29 P
SYDNEY	13/19 C
TOKYO	26/30 P

Situation le 20 AOUT - 0 heure TU



Prévisions pour le 22 AOUT - 0 heure TU

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 98199

♦ SOS Jeux de mots : 3615 LEMONDE, tapez SOS (2,23 F/min).

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II										■		
III				■								
IV					■					■		
V								■			■	
VI							■					
VII					■							
VIII		■				■						■
IX				■			■					
X			■									

HORIZONTALEMENT

I. Proposition académique pour traverser la Manche. – II. Profondément troublée. D'un auxiliaire. – III. Eloigne quand on s'en sert. Même précieuse, elle prête à rire. – IV. Cadeau d'Eole à Ulysse. Coule en Sibérie. Article retourné. – V. Comme un œil rougi. Deux lettres pour nous rappeler à l'ordre. – VI. Prend le témoin. Fait le plein en volant. – VII. Oreiller maternel. Passages que l'on ne lira jamais. – VIII. Doublée pour voler. Genre littéraire et cinématographique. – IX. Prête à poser. Stratégie chinoise. Ni consommé, ni consumé. – X. Petit patron quotidien. Tombent toujours chez le boucher.

VERTICALEMENT

1. Eux aussi recueillent les confidences. – 2. Vue de loin. Bas de gamme. – 3. La gamme était trop petite pour cette écriture. – 4. Refus anglais, drame nippon. Plats de Provence. – 5. Donne confiance. Mesure chinoise. Sujet pensant. – 6. Se faire remarquer en société. Conjonction. – 7. Soudaine et de courte durée. Aplati à un bout. – 8. Filtre naturel. Fait partie des corps simples. – 9. Pratiquer l'ouverture. – 10. A droite ou à gauche, il se négocie. – 11. Rivière d'Afrique centrale. Petit rongeur dormeur. – 12. Passages étroits. Etroits à un bout.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 98198

HORIZONTALEMENT

I. Sauf-conduits. – II. Arriérées. Rà. – III. Ibo. Pesteras. – IV. Soda. Lérins. – V. Oreilles. Asa. – VI. Nelson. Ti. Cn. – VII. Nées. Céleri. – VIII. Sèche. Muid. – IX. Es. Ale. Terre. – X. Repue. Fanées.

VERTICALEMENT

1. Saisonnier. – 2. Arborée. Se. – 3. Urodèles. – 4. Fl. Aisseau. – 5. Cep. Lô. Clé. – 6. Ore. Ln. Hé. – 7. Nesle. Ce. – 8. Déteste. Ta. – 9. User. Ilmen. – 10. Ria. Eure. – 11. Transcrire. – 12. Sassanides.

Le Monde est édité par la SA Le Monde. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.
ISSN 0395-2037
Imprimerie du Monde 12, rue M. Gunsbourg 94852 Ivry cedex
PRINTED IN FRANCE
Le Monde PUBLICITÉ
Président-directeur général : Dominique Alduy
Vice-président : Gérard Morax
Directeur général : Stéphane Corre
21bis, rue Claude-Bernard - BP 218 75226 PARIS CEDEX 05
Tél : 01.42.17.39.00 - Fax : 01.42.17.39.26

L'ART EN QUESTION

N° 79 En collaboration avec Réunion des Musées Nationaux

« Les Hébertines »

« HÉBERT est le peintre de la femme. Qu'il représente sa mère, modeste, âgée, parée de ses seules vertus, ou une mondaine aux éblouissantes épaules, qu'il profile les filles de San Germano qui ont faim de pain ou les Parisiennes qui ont soif d'inconnu ; qu'il interprète la beauté de la race ou la complexité de la personne [...], il les aime, il les respecte, il croit en elles ! », estime Joséphin Péladan dans l'ouvrage qu'il consacre à Ernest Hébert.

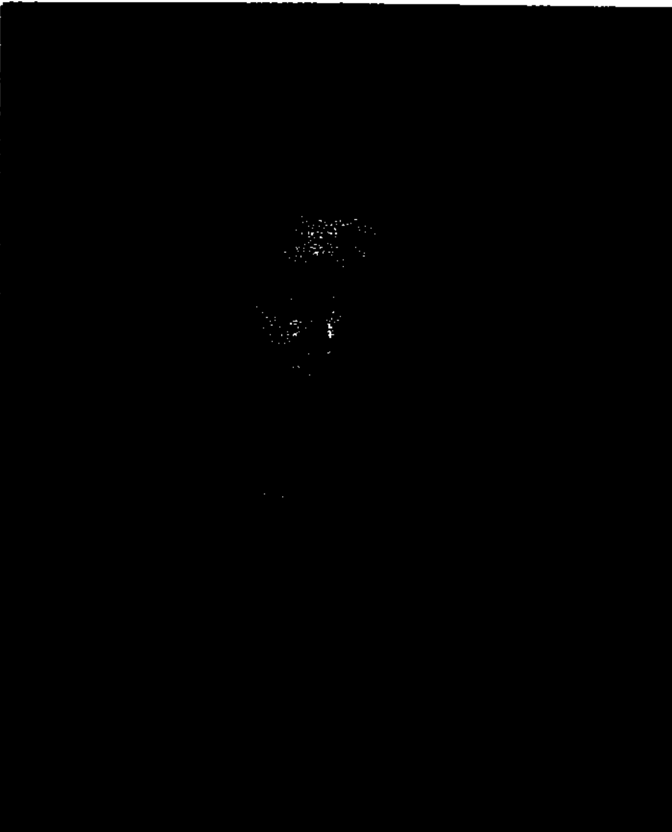
Le peintre français réalise ce portrait de sa femme lors de son deuxième séjour à Rome en tant que directeur de l'Académie de France (1885-1894). Il sera remplacé à ce poste par :

- Louis Cabat ?
- Eugène Guillaume ?
- Jules Lenepveu ?

Réponse dans *Le Monde* du 28 août.

Solution du jeu n° 78 paru dans *Le Monde* du 14 août.

C'est le photographe américain Eduard Steichen que Rodin félicitera pour l'excellence de son travail sur la sculpture de *Balzac*.



RMN/POPOVITCH

« Mme Ernest Hébert, née Gabrielle d'Uckermann », d'Ernest Hébert (1817-1908). Paris, Musée Hébert. Huile sur toile, 68 × 47 cm.

LE CARNET DU VOYAGEUR

MUSIQUE **Le Mozarteum de Salzbourg a été, le 16 août, le lieu d'une révélation : celle de l'immense talent de Simon Rattle, chef d'orchestre doté d'une grâce et d'une alacrité rythmique digne du Toscanini d'avant-guerre. Le jeune chef – il a 43 ans – a dirigé son Orchestre de Birmingham avec fermeté, précision *et une joie rayonnante de faire de la* musique, donnant à entendre une *Symphonie « Héroïque »* classique dans l'idée, et pourtant neuve et conquérante. ● LA VEILLE, le pianiste Evgueni Kissin avait ébahi son auditoire en s'emparant avec une intelligence rare de la *Sonate en si mineur* de Franz Liszt. ● PRIVILÉGIER le choix des œuvres données, et non celui des artistes qui feront les têtes d'affiche, tel est le principe que s'efforce de respecter Hans Landesmann, directeur artistique des concerts du festival, interrogé par *Le Monde*.**

Beethoven vit aujourd'hui à Birmingham

Symbole de la renaissance artistique d'une ville en crise, l'orchestre de la cité britannique a donné à Salzbourg, le 16 août, une interprétation conquérante et batailleuse de la « Symphonie "Héroïque" ». A la tête de cette formation depuis dix-huit ans, Simon Rattle a révélé l'immensité de son talent

BEETHOVEN CONTEMPORAIN : *Symphonies nos 1 et 3 « Héroïque »*, de Beethoven – *Kai pour violoncelle et ensemble instrumental*, de Mark-Anthony Turnage. Ulrich Heinen (violoncelle), Orchestre de la ville de Birmingham, Groupe de musique contemporaine de Birmingham, Sir Simon Rattle (direction). MOZARTEUM, le 16 août.

SALZBOURG
de notre envoyé spécial

La programmation de concerts du Festival de Salzbourg n'est pas un simple assemblage. Il faut la lire au téléobjectif et au grand angle. Tous les concerts ne sont pas aussi alléchants et l'on se demande que viennent encore faire les Solisti Veneti en pareil lieu, comme on s'interroge sur la présence de certains solistes dans une telle manifestation : certains font des disques chez le même éditeur que les chefs qui les dirigent... On se dit aussi que la musique de chambre ne fait décidément pas recette au pays de Mozart, que Vladimir Ashkenazy, pianiste et chef d'orchestre, occupe un terrain peut-être excessif avec trois concerts, que les matinées Mozart du Mozarteum n'obéissent à aucune logique interprétative – le chef baroque Trevor Pinnock y côtoie Hubert Soudant, qui n'est pas un aigle.

Certains concerts, cet été, furent d'ailleurs déplacés en ce lieu et l'on est pas près d'oublier le concert de Rudolf Buchbinder, dirigeant du clavier le *Concerto en ré majeur*, de Haydn, et le *Premier*, de Beethoven : Vienne était venue exposer son académisme sucré au Grosses Festspielhaus, et l'excellent Orchestre de la Camerata Academica de Salzbourg – dont le nom dit bien qu'il est constitué de grands étudiants – aura fait les frais d'une direction qui fait amèrement regretter le temps où ces musiciens étaient dirigés par Sandor Vegh.

Quand on prend un peu de recul, on s'aperçoit que, malgré l'agacement que peut procurer le décalage entre ce que l'on attend d'interprètes aujourd'hui et d'un festival aussi prestigieux, ces concerts sont le fruit d'une réflexion thématique qui devrait inspirer quelques producteurs parisiens. N'est-il pas, en effet, plus intéressant de proposer un cycle Schumann alternant pièces pour piano et Lieder qu'un simple récital de piano ou qu'un *Liederabend* intégralement consacré à Schumann ? N'est-il pas plus intéressant de proposer de découvrir un jeune compositeur en le laissant programmer lui-même les œuvres de contemporains qu'il admire plutôt que de se débarrasser du problème musique contemporaine en programmant dix concerts de création en deux jours ?

Rattle et ses musiciens auront donné une leçon aux arrogants Viennois

N'est-il pas futé de proposer des concerts Weill et Eisler l'année où l'on propose *Grandeur et Décadence de la ville de Mahagonny* et l'intégrale des *Vingt Regards sur l'Enfant Jésus* pendant que se joue la reprise, très attendue, de *Saint-François d'Assise*, d'Olivier Messiaen, un opéra qui, audition après audition, trouve un public attentif et ému chez tous les mélomanes de bonne volonté ? La générale du 14 août, donnée devant une salle de Salzbourgeois et de touristes désargentés tirés au sort aura été un triomphe formidable et une belle revanche pour l'Orchestre Hallé de Manchester, qui a bien failli mettre la clé sous le paillasson malgré son histoire et sa qualité.



BERND UHLIG

Le public de la Salzburger Festspiele a fait un triomphe, le 14 août, au « Saint François d'Assise » d'Olivier Messiaen, interprété par le Hallé Orchestra de Manchester.

N'est-il enfin pas plus intelligent de proposer une intégrale des symphonies de Beethoven en les associant sur une semaine à des œuvres de compositeurs vivants plutôt que d'étaler ce cycle sur plusieurs années, comme le fait l'Orchestre de Paris ? D'autant qu'à Wolfgang Sawallisch, grand chef d'orchestre que l'on préférerait entendre diriger Bruckner et Richard Strauss depuis que la révolution baroque a fait son œuvre, Salzbourg a préféré Sir Simon Rattle, un quadragénaire qui a pris mesure du travail d'Harnoncourt, de Mackerras, de Norrington, de Brüggen. Il y a une vingtaine d'années, Philippe Herreweghe déclarait qu'il manquait au mouvement baroque un chef comparable au jeune Otto Klemperer pour s'imposer vraiment. Son analyse était pessimiste et juste à la fois. Sans un chef aussi décisif que Klemperer, les baroqueux ont gagné du terrain et leur attitude critique face aux textes et à leur interprétation a heureusement contaminé les orchestres.

Ce chef tant attendu est Simon Rattle. Le jeune chef britannique n'a pourtant rien de messianique, il est discret et simple comme tout. Pendant que certains de ses confrères volaient d'orchestre en orchestre, Rattle restait dans son bastion de Birmingham, une ville industrielle touchée de plein fouet par la crise. Prenant les rênes d'un orchestre sans grand renom, Rattle allait, à force de travail, de dévotion à la musique, à sa ville et à ses musiciens, en faire une institution artistique majeure au sein de la cité, et, au-delà, le symbole du sérieux, de l'artisanat et de l'art dans une vie musicale dominée par l'événementiel. Rattle avait vingt-cinq ans quand il a été nommé à Birmingham, en 1980. Belle leçon, dont la France devrait s'inspirer.

L'Orchestre de Birmingham, c'est David. La Philharmonie de Vienne, c'est Goliath. Et à Salzbourg, fief des Viennois, Rattle et ses musiciens auront donné une leçon à ces arrogants Viennois qui jouent comme des anges quand ils le veulent et sont capables de mépris quand ils quittent ostensiblement la fosse avant que le public et les artistes qu'ils saluent n'aient quitté la salle. Les Britanniques viennent de montrer que c'est dans le chef-lieu de comté des West Midlands que Beethoven vit aujourd'hui, symbole de la renaissance artistique, architecturale et intellectuelle d'une ville que ni la guerre, ni Thatcher, ni la crise économique n'auront jeté à terre. Que cette reconstruction ait commencé par la musique est une deuxième leçon à méditer.

Car ce qui s'est passé au Mozarteum est une révélation que l'on ne vit pas souvent. Rattle ? C'est la grâce, l'alacrité rythmique du Toscanini d'avant-guerre dans deux symphonies de Beethoven jouées sans que l'ombre du postromantisme ne vienne les épaissir, une vivacité d'allure, des timbres frais, rugueux et euphorisants.

L'Orchestre de Birmingham a un quatuor à cordes dont le vibrato devient un élément de rhétorique qui vient enrichir un jeu non vibré, dont l'articulation subtile permet d'éclairer cette musique d'une multitude de couleurs, de nuances dynamiques presque jamais entendues. Les vents sont peut-être moins parfaits, encore que l'on n'entende pas si souvent des cors qui jouent réellement pianissimo et des bois qui savent ne pas prendre leurs solos comme s'il s'agissait d'une partie de concerto. L'ensemble a une allure folle. Jamais on aura entendu une *Héroïque* si classique dans l'idée, si neuve, si conquérante et batailleuse dans ses premier, troisième et quatrième mouvements, chantant de façon si sobrement poignante dans la « Marche funèbre d'un héros ». Rattle dirige son orchestre avec une fermeté, une précision que quelques petits décalages des cordes dans le premier mouvement viennent paradoxalement renforcer et une joie rayonnante de faire de la musique que l'on ne connaît qu'à Carlos Kleiber, le chef d'orchestre des chefs d'orchestre.

Le programme 1999

Huit opéras et deux pièces de théâtre sont au programme de l'été 1999 : *Doktor Faust* de Ferruccio Busoni (direction Kent Nagano ; mise en scène Peter Mussbach) ; *Les Boréades* de Jean-Philippe Rameau (direction Simon Rattle ; mise en scène Ursel et Karl-Ernst Herrmann) ; *La Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz (direction Sylvain Cambreling ; mise en scène La Fura dels Baus), *Don Giovanni*, de Mozart (direction Lorin Maazel ; mise en scène Luca Ronconi) et *« R », action théâtrale*, de Luciano Berio, qui ouvrira le festival (direction Sylvain Cambreling ; mise en scène Claus Guth).

Trois reprises sont également programmées : *Lulu*, d'Alban Berg (direction Michael Gielen ; mise en scène Peter Mussbach) ; *Don Carlo*, de Verdi (direction Lorin Maazel ; mise en scène Herbert Wernicke) et *La Flûte enchantée*, de Mozart (direction Christoph von Dohnanyi ; mise en scène Achim Freyer). Deux pièces de théâtre : *Endlich Krieg !*, un montage de scènes puisées dans les pièces de Shakespeare par Tom Lanoye et Luk Perceval, et *F@ust Version 3. 0*, par La Fura dels Baus.

La pièce de Mark Anthony Turnage est un concerto pour violoncelle dont le thème lyrique subit des transformations qui nous conduisent aux portes du jazz. Une œuvre magnifique antidogmatique au possible, ni passéiste ni moderne. Belle un point c'est tout. Le Groupe de musique contemporaine de Birmingham qui la joue est constitué de membres de l'Orchestre de Birmingham. Car, pour couronner le tout, à Birmingham, Rattle et ses musiciens jouent tout le répertoire, de Bach à la création contemporaine. C'est la troisième leçon à méditer par la France.

A. Lo.

Hans Landesmann, directeur artistique des concerts

« Les stars aujourd'hui sont les compositeurs et les écrivains »

« Quel est le poids des concerts dans le budget du Festival de Salzbourg ?

– Etant à la fois directeur artistique des séries de concerts et administrateur du festival, je peux vous dire que si le théâtre équilibre nos dépenses par les recettes, l'opéra perd de l'argent, ce qui est une situation classique. Les concerts étant bénéficiaires, ils nous aident à établir l'équilibre.

– Cette nécessité de couvrir le déficit de l'opéra n'est-il pas un frein à une politique rénovée de la programmation des concerts ?

– Il nous faut être prudent, car nous ne pouvons pas prendre de risque financier. Le Festival de Salzbourg doit s'autofinancer à hauteur de 75 % de son budget, grâce à ses recettes directes issues de la billetterie et à ses recettes indirectes provenant du mécénat, de la publicité et des droits de retransmission versés par les radios et les télévisions. Nos subventions servent essentiellement au fonctionnement administratif et aux salaires des personnels non artistiques.

– Il n'y a aujourd'hui presque plus de stars qui peuvent remplir une salle sur leur nom, cela rend-il votre travail plus difficile ?

– C'est incontestable. Aujourd'hui, remplir le Grosses Festspielhaus en proposant un récital de piano est devenu très aléatoire. Kissin, Maurizio Pollini et Alfred Brendel – Martha Argerich aussi si elle jouait seule – sont les seuls à pouvoir le faire. Mais de toute façon, les stars du Festival de Salzbourg aujourd'hui sont les compositeurs et les écrivains. Je suis contre l'idée de programmer des artistes. Nous devons choisir des œuvres et ensuite chercher les interprètes pour les donner. *Katia Kabanova* de Janacek est un bon exemple de cette idée. Avec Gérard Mortier, nous pensons qu'il est important que le public du festival découvre un compositeur dont le premier opéra n'a été donné ici qu'en 1992.

» Pour la musique instrumentale, il est très important de proposer des cycles explorant des pans parfois peu connus de l'œuvre d'un compositeur. En 1997, le cycle Mendelssohn aura été une réussite. Cette année nous avons choisi Schumann – dont des œuvres peu connues pour piano – et les symphonies de Beethoven confrontées à la musique d'un compositeur contemporain britannique. Il faut faire des efforts d'imagination et persévérer en faisant découvrir un jeune artiste, en l'invitant plusieurs fois dans des concerts, en les lui faisant partager avec d'autres plus connus avant de le lancer seul sur la scène du Grosses Festpielhaus. Que pensez-vous par exemple de Yefim Bronfmann et de Till Fellner ?

– Ce sont deux pianistes formidables...

– Nous sommes d'accord ! Je les ai déjà invités avec orchestre et, petit à petit, les festivaliers apprendront à les connaître, à les apprécier et à les aimer. Cette année, Till Fellner joue avec le Quatuor Berg, qui est très apprécié. Le public viendra donc.

– Il y a bien peu de concerts de quatuors à cordes à Salzbourg, alors qu'il y a de nombreuses formations de grande qualité, les Berg qui sont célèbres, mais aussi les Prazak, les Sine Nomine et d'autres encore.

– Je le regrette beaucoup, mais le public vient difficilement écouter des quatuors à cordes, et il est trop conservateur à mon goût. Cela dit, aucun autre festival ne peut se prévaloir de proposer autant de concerts, autant de programmes différents, comme aucune manifestation n'a quatre-vingts ans et notre histoire. Les 14, 15 et 16 août, nous avons proposé dix-huit concerts, représentations théâtrales et lyriques. Nous avons vendu 23 200 places et fait 16 millions de francs de recettes. D'ailleurs, depuis sept ans, nous avons été capables d'atteindre et parfois de dépasser les 90 % de taux de remplissage. C'est un succès, mais nous ne devons pas nous endormir sur nos lauriers. Chaque festival est un défi, chaque fois nous devons inventer, nous renouveler. »

Propos recueillis par
Alain Lompech

Evgueni Kissin ouvre grandes les portes du paradis

QUATRE BALLADES, de Frédéric Chopin – SONATE EN SI MINEUR, de Franz Liszt. Evgueni Kissin (piano). GROSSES FESTSPIELHAUS, le 15 août.

SALZBOURG
de notre envoyé spécial

Kissin salue avec la grâce d'un soldat prussien. Dès la première phrase de la *Ballade en sol mineur*, le pianiste russe investit chaque note d'une densité sonore sidérante. On admire ce questionnement inlassable d'un texte qui ne se dérobe pas, même si Chopin demande plus de classicisme, moins de maniérisme. La *Deuxième Ballade*, dont la première page doit être jouée de façon détachée, presque sans phrasé, souffre de cet excès d'intention, et les déferlements sonores qui suivent devraient être joués moins vite – la coda ! – que ne le fait Kissin pour qu'on ait le temps de tout entendre. La *Troisième Ballade* est jouée plus simplement, mais sa rythmique, qui ressemble tant à l'allure d'un cheval qui va l'amble, manque de détente. La *Quatrième Ballade* est encore trop lourde d'intentions, comme si Kissin ne pouvait se résoudre à laisser aller la musique – le petit canon qui précède le retour du thème en devient singulièrement chantourné. La coda finale, prise trop vite, manque de vraie tension et de netteté. On pinaille et l'on en est presque gêné car, dans le même temps, on est captivé par un pianiste qui retient en permanence l'attention, par un artiste qui crée un univers pas si éloigné que cela de celui d'Alfred Cortot. Le pianiste français mort il y a trente-cinq ans était cependant plus divinatoire.

Encore que... le même Kissin revient pour jouer la *Sonate en si mineur* de Liszt, que Cortot fut le premier à enregistrer, à la fin des années 20. De cette œuvre on hésitera à affirmer qu'elle est le fruit d'un long labeur. Ne serait-elle pas plutôt une improvisation notée après une longue maturation intérieure consciente ou inconsciente ? Le fait que Liszt ait ajouté les dernières mesures après ne fait qu'augmenter ce mystère.

HUMAIN ET TRANSCENDANT

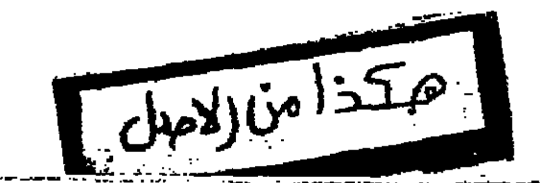
Dans cette œuvre, Kissin nous ouvre grandes les portes du paradis. Plus facile sans doute à interpréter que les ballades de Chopin, la *Sonate* de Liszt est aussi plus fragile : mal joué, l'édifice s'effondre. Toute l'œuvre est contenue dans les trois *sol* initiaux et la simple gamme qui en découle. Toute l'œuvre est contenue dans chacune des quinze parties qui la composent, dans chaque phrase, dans chaque transition.

Kissin est dans chaque note, dans chaque phrase, dans chaque silence. Il déroule le fil de cette sonate, avec une urgence, une tension qui ne se relâche jamais. Avec une telle intelligence qu'il s'empare de cette œuvre au point de faire oublier qu'on l'a jamais entendue.

Fallait-il bisser ? Devant les tonnerres d'applaudissements, les pieds qui tapent, Kissin se soumet à ce rituel obligé. *Murmures de la forêt* impalpables, *Valses* de Brahms surchargées d'effets, *Etude d'après Paganini* stupéfiante de virtuosité : Kissin est là, complexe, attachant, humain et transcendant. Le public ne veut pas partir. Kissin revient et nous offre un *Deuxième Scherzo* de Chopin furieux et comme arraché au clavier. En sortant, on croise Marco Stroppa, le jeune compositeur italien. « *La* Sonate *de Liszt ?* », lui demande-t-on. Son regard joyeusement bouleversé vaut mieux que toutes les réponses.

A. Lo.





La Bibliothèque nationale de France clôt ses portes avant de changer d'époque

La fermeture permettra le transfert des ouvrages les plus consultés du site Richelieu vers Tolbiac

La Bibliothèque nationale de France sera inaccessible au public du 30 août au 8 octobre pour le *site* Richelieu, du 12 au 29 septembre pour le haut-de-jardin de Tolbiac. A sa réouverture, les principales fonctions de l'établissement seront informatisées, 2 000 places supplémentaires seront disponibles pour les chercheurs, les ouvrages les plus consultés et les livres rares du site Richelieu auront rejoint la rive gauche.

LA BIBLIOTHÈQUE nationale de France (BNF) va fermer ses portes pendant quelques semaines : le site Richelieu, du *30 août au 8 octobre* ; la bibliothèque haut-de-jardin du site Tolbiac, destinée au grand public, du 12 au 29 septembre. A l'heure de la réouverture générale, le 9 octobre, l'établissement et ses usagers *auront définitivement* changé d'époque. La BNF fonctionnera en effet sur deux sites, Richelieu et Tolbiac, le pôle rive gauche offrant en prime quelque 2 000 places nouvelles pour les chercheurs (la *bibliothèque rez-de-jardin*). Les principales fonctions de l'établissement bicéphale seront informatisées et les imprimés seront définitivement consultés à partir du bâtiment de Dominique Perrault.

La fermeture du site Richelieu permet le basculement définitif des collections vers Tolbiac. Le déménagement des ouvrages atteint désormais une étape cruciale. En 1997, les 70 kilomètres de rayonnages installés à *Versailles* (essentiellement des périodiques) avaient gagné la Bibliothèque François-Mitterrand (Tolbiac). A partir de mars 1998, c'est Richelieu qui a commencé à se vider de ses imprimés, en commençant par les titres les moins demandés. Au 31 août, 52 kilomètres de rayonnages auront rejoint les périodiques de Versailles sur la rive gauche, soit 36 % de ce qui doit quitter Richelieu. En septembre, ce seront les ouvrages les plus consultés qui seront évacués en priorité, en particulier l'histoire de France, la littérature, mais aussi la réserve des livres rares et tous les usuels des salles de lecture.

La grande migration devrait s'achever en janvier 1999. Ne resteront alors rue de Richelieu que les *départements spécialisés* – les estampes et les photos, les cartes et plans, les monnaies et médailles, la musique et les arts du spectacle – qui pourront se redéployer à leur tour.

RÉORGANISER LES STRUCTURES

Début juillet, les outils informatiques qui seront proposés aux lecteurs ont été testés en vraie grandeur, avec de bons résultats, dit-on à *la BNF* où l'on redoute toujours un rodage pénible du matériel. Le 9 octobre, l'accueil du public, la réservation des places, le catalogue des collections (7 millions de notices), le processus de communication des ouvrages, l'accès aux collections numérisées (86 000 titres), aux CD-ROM et au réseau Internet devraient être totalement informatisés. Pour plus de sûreté, un deuxième test aura lieu au début du mois de septembre. En janvier 1999, le catalogue de la BNF sera accessible à partir d'Internet.

Enfin, parallèlement à ces grandes manœuvres sur le terrain, une réorganisation des structures de l'établissement est en cours. Elle a pour but d'assurer l'unité de la Bibliothèque nationale de *France qui va fonctionner sur* plusieurs sites. Le 8 juillet, le conseil d'administration de la BNF a accepté les grandes lignes de cette réforme qui, d'après une consultation interne non officielle, aurait *été approuvée par 14 services* contre 3 ; les syndicats ayant donné leur accord par 11 voix contre 9.

De quoi s'agit-il ? De supprimer les dix directions existantes, pour *les remplacer par trois grandes* directions. La première, celle des collections, confiée à Jacqueline Sanson, chapote les 15 départements dispersés entre Richelieu, Tolbiac mais aussi l'Arsenal ou l'Opéra-Garnier. La seconde, à la tête de laquelle se trouve Daniel Renoult, est transversale : elle gère les services bibliographiques (dépôt légal, catalogue collectif de France) et techniques (informatique, numérisation). La troisième, dont le responsable est Jean-Yves Gacon, pilote la logistique et les ressources (bâtiments et personnels) de la BNF.

SUR LE QUI-VIVE

De plus, quatre délégations relèvent directement de la présidence : programmation culturelle (Roland Schaer), communication (Alain Veinstein), relations internationales (Alix Chevallier) et stratégie (à pourvoir), sorte de cellule de veille destinée à maintenir l'innovation sur le qui-vive, en *particulier celle qui* est liée aux techniques nouvelles.

Si la BNF est dotée de deux directeurs généraux adjoints, Jacqueline Sanson et Daniel Renoult, le nom du nouveau directeur *général qui doit remplacer* Philippe Bélaval, depuis juillet à la tête des Archives de France, n'est toujours pas connu.

Emmanuel de Roux

Chapeau de paille et bottes de skaï

Chapeau melon et bottes de cuir. La série anglaise culte est adaptée par un artiste pompier

Film américain de Jeremiah Chechik. Avec Ralph Fiennes, Uma Thurman, Sean Connery. (1 h 25.)

Après la vision du film de Jeremiah Chechik, l'auteur de l'absurde remake des *Diaboliques* de Clouzot avec Isabelle Adjani, il apparaît indispensable de revoir un épisode de la série anglaise avec le distingué Patrick McNee et les sensuelles Diana Rigg et autres, pour nourrir son regard et tempérer sa tristesse. N'importe quel épisode fera l'affaire, même le plus mauvais, il restera de toute façon supérieur à ce ratage complet. *Chapeau melon et bottes de cuir* ne se situe pas un étage au-dessous de la série, mais carrément au sous-sol. Tout ce qui constituait l'identité de la série anglaise a été consciencieusement balancé par-dessus bord : l'esthétique années 60, mélange d'art déco et de décors surréalistes, le décalage entre les costumes trois-pièces de John Steed et les tenues en cuir de sa partenaire Emma Peel, les rapports entre les deux personnages fondés sur un mélange de sensualité affichée et l'absence rigoureuse de toute sexualité. Jeremiah Chechik a pris toutes ces données en compte, mais elles sonnent faux. Même si le casting semblait très prometteur, il est perverti par des choix scénaristiques qui les mettent au chômage technique. Toute la dimension puritaine et refoulée de la relation John Steed-Emma Peel *(Ralph Fiennes-Uma Thurman) est remplacée par* des baisers au grand jour ; au côté loufoque des méchants de la série se substitue un Sean Connery hystérique et grimaçant.

Il y a bien sûr une histoire dans ce film, compréhensible dès le début : Sean Connery menace de changer notre météo et de nous infliger les dix plaies d'Egypte, si chaque pays ne lui verse pas 10 % de son PNB. John Steed et Emma Peel sont chargés d'écarter cette menace. Mais les histoires ne sont belles que si l'on se donne la peine de les raconter. On ne comprend rien à *Chapeau melon et bottes de cuir*. Le film se dissout dans un festival de faux raccords, le montage est un défi lancé à la grammaire cinématographique et empile des scènes sans lien véritable, comme si les producteurs s'étaient rendu compte, après avoir terminé le film, qu'ils avaient oublié de tourner plusieurs séquences.

Comme l'enfer, la route qui mène à *Chapeau melon et bottes de cuir* est aussi pavée de quelques bonnes intentions. La recherche d'une esthétique *des années 60 ne semble pas conciliable* avec les exigences d'une grosse production américaine nécessitant son quota d'explosions et d'effets spéciaux. La présence envahissante de décors baroques qui constituaient l'image de marque de la série télévisée apparaît ici comme un vulgaire anachronisme, une exigence de producteur capricieux qui en fait l'étalage pour mieux s'en débarrasser. On pensait que *Chapeau melon et bottes de cuir* serait un film, c'est un marché aux puces.

Samuel Blumenfeld

A Rochechouart, l'art contemporain se veut narration

LA TERRE EST RONDE – NOUVELLE NARRATION, Musée départemental d'art contemporain, château de Rochechouart, 87600 Rochechouart. Tél. : 05-55-03-77-77. *Du mercredi au lundi*, de 10 heures à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 heures. Jusqu'au 27 septembre.

ROCHECHOUART
de notre envoyé spécial

Si la première moitié du titre donné à l'exposition n'est guère explicite, la seconde – Nouvelle Narration – est sans équivoque : l'art d'aujourd'hui pourrait ou devrait raconter des histoires. *Il le* pourrait à nouveau, après un long temps durant lequel il paraissait plus moderne d'éviter toute forme de récit. Il le pourrait selon des façons nouvelles, vidéos, diapositives, courts métrages.

Du moins est-ce là ce qui se déduit de la manifestation, qui réunit sept artistes : deux Espagnoles, deux Anglais, deux Français et un Israélien.

Si ce qu'il est donc convenu de nommer narration n'est pas loin, désormais, d'être une mode, ceux qui s'en saisissent ont été précédés *par des créateurs qui, depuis une* ou deux décennies, écrivent des scénarios et composent des images en dehors du monde cinématographique, de ses moyens de production et de diffusion. *Stridura*, d'Ange Leccia, date de 1979. Les premiers films de Christian Boltanski sont plus anciens encore. La préférence accordée à la vidéo et aux diapos souffre tout autant le doute. Une photo tirée sur papier peut, elle aussi, contenir, révéler, susciter ou sous-entendre un récit. Un dessin ou une peinture également. Une narration peut ne pas se dérouler au fil d'une projection. Elle peut tout aussi bien se crypter dans l'instantanéité apparente d'une image immobile, à charge pour le spectateur de la développer en durée, selon ses rêves et ses obsessions. Les œuvres les plus convaincantes de l'exposition sont, du reste, les moins contraignantes, celles qui jouent avec le temps et ne se limitent pas à une succession mécanique de plans. Celles qui se *veulent démonstratives tombent* dans le didactisme, l'inventaire, le système et l'ennui. Nul ne peut douter de l'excellence des intentions sociales de Nick Gee, mais l'installation par laquelle il veut célébrer les luttes des ouvriers et des dockers britanniques relève du documentaire et du sermon. Nul ne peut douter non plus de la cohérence de la démarche de Pierre Bismuth.

Il présente une somme de mille images de toutes sortes en un implacable enchaînement. L'incompréhension, le brouillage, l'hétérogénéité sont ses sujets, mais la redondance des effets affaiblit l'analyse. Identique dans son principe de construction, la bande vidéo d'Uri Tzaig colle soixante séquences d'une minute délibérément disparates. Le visiteur le plus distrait comprendra vite quelle leçon il convient d'en tirer. Mais il n'est pas exclu qu'il aspire à des formes plus concentrées et moins pesantes.

Il se pourrait même qu'il juge assez vain l'exercice de style accompli par Pierre Huyghe. Des acteurs improvisés, vraiment improvisés, jouent *Fenêtre sur cour* dans des décors et des costumes actuels. Parodie de Hitchcock ? Aucune ironie apparente. Pastiche ? Pas plus. *« Une lecture subjective d'un des grands classiques du cinéma »*, affirme le vade-mecum offert aux visiteurs. Mais lire suppose la liberté du lecteur.

Celle-ci s'exerce mieux face à l'installation de Dora Garcia, *DJ : Los Muertos*, où tout est à supposer, à deviner, à inventer à partir d'indices insuffisants, les mouvements de la tête et les yeux du disc-jockey. Alicia Framis fait appel *à cette même liberté en présen*tant les photos de sa vie en compagnie d'un mannequin masculin qu'elle habille, déshabille, examine et étreint – fable plutôt que récit, inspirée de *La Maladie de la mort*, de Duras. Véritable lecture cette fois : à distance, non pour imiter, mais pour reconstruire.

FRAGMENTS À RELIER

Cette faculté est à son comble dans l'œuvre de Tacita Dean, qui développe en trois lieux et plusieurs techniques les éléments non d'une narration, mais de la fabrication de ce qui peut devenir narration dans la mémoire du spectateur. Lui sont présentés deux dessins à la craie sur tableau noir, des coupures de presse, un documentaire sur l'art d'introduire un modèle réduit de bateau dans une bouteille et un film ancien. Tout cela tourne autour de la *Girl Stowaway*, la passagère clandestine d'un navire entre Australie et Angleterre. Il importe peu qu'elle ait existé, que le quatre-mâts ait ou non fait naufrage, que les images soient d'époque ou ne le soient pas.

Il suffit que ces fragments donnent envie de les relier, de les interpréter d'une manière ou d'une autre, début de roman maritime, histoire d'un secret dévoilé, invitation au départ. Invitation à créer, ne serait-ce qu'un moment, une histoire singulière.

Philippe Dagen

SORTIR

PARIS

Road
Né en 1958, Jim Cartwright fait entendre sa voix dans le théâtre anglais depuis une dizaine d'années. *Road* (La Rue), sa première pièce, a été créée (avec succès) au Royal Court Theatre de Londres, en 1986. Le sujet de *Road* est la misère et la solitude des habitants d'une rue lépreuse du vieux Lancashire. Scullery, clochard céleste, est le guide éthylique d'une odyssée nocturne, occasion d'une galerie de portraits courts et percutants. Le monde de *Road* est celui du sexe, de l'alcool, des jeunes, des vieux, des clochards, des chômeurs, des prostituées, des skins, des paumés et des laissés-pour-compte. La rue est ici un espace de colère, de rage et d'espoir où le larmoiement misérabiliste n'est pas de mise. Mise en scène d'Olivier Forgues, avec Arnaud Apprédéris, Jacques Jomain, Cécile O'Cairn, Jérémie Oler, Bernadette Paviot, Ariane Privat et Dominique Richard.
L'Européen, 5, rue Biot, Paris-17e. Mº Place-de-Clichy. A partir du 20 août. Du lundi au samedi, à 20 h 30. Tél. : 01-43-87-97-13. 70 F et 90 F. Jusqu'au 30 octobre.

Cyrius
Il a suffit d'un voyage à Cuba et ce fut le déclic. Cyrius Martinez est devenu complètement dingue du « son » cubain, la musique populaire emblématique de l'île. A *tel point qu'il est retourné* – plusieurs fois – à Santiago, le foyer où tout a commencé pour ce style musical. Il a même fini par y enregistrer un disque (*La Banda* / Rue Bleue-Scalen), plutôt réussi, avec quelques fins musiciens du coin, dont le parfait Septeto Turquino, qui l'accompagne sur scène.
New Morning, 7-9, rue des Petites-Ecuries, Paris-10e. Mº Château-d'Eau. Le 20, à 21 h 30. Tél. : 01-45-23-51-41. 120 F. Guinguette Pirate, les 21 et 22, à 21 heures. Tél. : 01-44-24-89-89. 30 F.

ISSOIRE (Puy-de-Dôme)

Jonathan Lasker
L'Association Issoire Art contemporain présente une sélection de peintures récentes de Jonathan Lasker. Né en 1948 aux Etats-Unis, ce peintre abstrait est l'un des plus importants de sa génération avec Peter Halley et Ross Bleckner. Quand il a commencé à peindre, dans les années 70, l'art minimal s'épuisait, et tous annonçaient la mort prochaine de la peinture au moment même où la photographie et la vidéo triomphaient. Ce contexte artistique peu favorable lui valut quelques années d'isolement durant lesquelles il put affirmer des choix qui intéressent aujourd'hui nombre de jeunes artistes. Sa peinture crée une opposition forte entre un fond monochrome et une variété de traits, fins, épais, linéaires, en réseau ou griffonnés.
ART. C, Association Art contemporain, Centre Nicolas-Pomel, place Verdun, 63500 Issoire. Tél. : 04-73-89-07-17. Jusqu'au 20 septembre.

GUIDE

FILMS NOUVEAUX

Chapeau melon et bottes de cuir
de *Jeremiah Chechik* (Etats-Unis, 1 h 29).
L'Inconnu de Strasbourg
de Valeria Sarmiento (France, 1 h 40).
Insomnia
d'Erik Skjoldbjaerg (Norvège, 1 h 37).
Mots d'amour
de *Mimmo Calopresti* (France-Italie, 1 h 25).
No Skin Off my Ass (**)
de Bruce LaBruce (Canada, 1 h 13).
Péril en mer
de David Drury (Etats-Unis-Allemagne, 1 h 36).
Las Vegas Parano (*)
de Terry Gilliam (Etats-Unis, 1 h 58).
(*) Film interdit aux moins de 12 ans.
(**) Film interdit aux moins de 16 ans.

TROUVER SON FILM

Tous *les films Paris* et régions sur le Minitel, 3615-LEMONDE ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 F/mn)

REPRISES

Amadeus
de Milos Forman. Américain, 1984 (2 h 37).
L'Arlequin, dolby, 6e (01-45-44-28-80).
Les Anges du boulevard
de Yuan Muzhi. Chinois, 1937, noir et blanc (1 h 40).
Epée de Bois, 5e.
Les Contes de la lune vague après la pluie
de Kenji Mizoguchi. Japonais, 1953, noir et blanc (1 h 37).
Studio des Ursulines, 5e (01-43-26-19-09).
Le Départ
de Jerzy Skolimowski. Belge, 1967, noir et blanc (1 h 30).
Le Quartier Latin, 5e (01-43-26-84-65).
La Fille de Ryan
de David Lean. Britannique, 1970 (3 h 15).
L'Arlequin, 6e (01-45-44-28-80).
Honkytonk Man
de Clint Eastwood. Américain, 1982 (2 h 02).
MK2 Hautefeuille, 6e.
Madame Bovary
de Jean Renoir. Français, 1933, noir et blanc (2 h).
Le Quartier Latin, 5e (01-43-26-84-65).
Manhattan
de Woody Allen. Américain, 1978 (1 h 35).
Action Ecoles, 5e (01-43-29-79-89).
Mon homme Godfrey
de Gregory La Cava. Américain, 1936 (1 h 35).
Reflet Médicis III, 5e (01-43-54-42-34).

FESTIVALS

Au fil de l'eau
La Captive aux yeux clairs de Howard *Hawks : le 20, à 22 h.*
Parc de la Villette. Prairie du triangle, 19e (01-40-03-76-92).
Ingmar Bergman
Toutes ses femmes : le 20, à 16 h, 18 h, 20 h, 22 h.
Saint-André-des-Arts I, 6e (01-43-26-48-18).
Frank Capra
La Vie est belle : le 20, à 19 h.
Action Christine, 6e (01-43-29-11-30).
John Cassavetes
Shadows : le 20, à 16 h, 18 h, 20 h, 22 h.
Le Saint-Germain-des-Prés, Salle G. de Beauregard, 6e (01-42-22-87-23).
Marguerite Duras
La Femme du Gange : le 20, à 16 h, 18 h, 20 h, 22 h.
Le République, 11e (01-48-05-51-33).
Cinéma d'Egypte d'hier et d'aujourd'hui
La Sangsue de Salah Abou Seif : le 20, à 19 h 50, 22 h 10.
Espace Saint-Michel, 5e (01-44-07-20-49).
Clint Eastwood
L'Inspecteur ne renonce jamais : le 20, à 21 h 30.
Le Quartier Latin, 5e (01-43-26-84-65).
Jean-Luc Godard
Vivre sa vie : le 21, à 12 h 05.
Reflet Médicis III, 5e (01-43-54-42-34).
Alfred Hitchcock
Mr and Mrs Smith : le 20, à 16 h, 18 h, 20 h.
Le Champo-Espace Jacques-Tati, 5e (01-43-54-51-60).
Inédits d'Amérique
The Second Civil War de Joe Dante : le 20, à 22 h.
Action Christine, 6e (01-43-29-11-30).
Les Marx Brothers
Un jour au cirque : le 20, à 19 h, 20 h 40, 22 h 20.
Action Ecoles, 5e (01-43-29-79-89).
Kenji Mizoguchi
Les Amants crucifiés : le 21, à 12 h.
Studio des Ursulines, 5e (01-43-26-19-09).
Max Ophuls
Lola Montès : le 20, à 16 h, 18 h, 20 h, 22 h.
L'Arlequin, 6e (01-45-44-28-80).
Satyajit Ray
Le Lâche : le 20, à 15 h 45, 17 h 45, 19 h 45, 21 h 45.
Les Trois Luxembourg, 6e (01-46-33-97-77).
Orson Welles
La Splendeur des Amberson : le 20, à 15 h 40, 19 h 50.
Le Champo-Espace Jacques-Tati, 5e (01-43-54-51-60).

ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places du jour vendues à moitié prix (+ 16 F de commission par place). Place de la Madeleine et Parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.
La Dernière Bande
de Samuel Beckett, avec Etienne Biery.
Poche-Montparnasse, 75, boulevard du Montparnasse, Paris 6e. Mº Montparnasse-Bienvenüe. Le 20, à 21 heures. Tél. : 01-45-48-92-97. 100 F et 130 F.
Le Mal de mère
de Pierre-Olivier Scotto, mise en scène de Françoise Seigner.
Théâtre du Palais-Royal, 38, rue Montpensier, Paris 1er. Mº Palais-Royal. Le 20, à 20 h 30. Tél. : 01-42-97-59-81. De 40 F à 220 F.
Valse nº 6
de Nelson Rodrigues, mise en scène de Henri Ronse, avec Marie Poumarat, en alternance Caroline Sachet et Dominique Pernoo (musiciennes).
Espace Kiron, 10, rue de la Vacquerie, Paris 11e. Mº Voltaire. Le 20, à 20 h 30. Tél. : 01-44-64-11-50. 60 F et 100 F.
Five in the Tribe
Baiser salé, 58, rue des Lombards, Paris 1er. Mº Châtelet. Le 20, à 22 heures. Tél. : 01-42-33-37-71. De 30 F à 80 F.
Spencers Bohren
Chesterfield Café, 124, rue La Boétie, Paris 8e. Mº Saint-Augustin. Le 20, à 23 h 30. Tél. : 01-42-25-18-06. Entrée libre.

DERNIERS JOURS

29 août :
Filao
Par les Colporteurs, compagnie d'Agathe Olivier et Antoine Rigot, mise en scène de Hudi.
Espace chapiteau du Parc de La Villette, Paris 19e. Du mercredi au samedi, à 20 heures. Tél. : 08-03-07-50-75. 90 F et 110 F.



هكذا من الأصل

JEAN LESCURE
page 23





PORTRAIT
Raymond Klibansky
page 24

Le Monde LIVRES

VENDREDI 21 AOÛT 1998

SARTRE
La nouvelle génération de la critique sartrienne
page 25



RACHILDE ET NEL HAROUN
page 26

L'édition entre la page et l'écran

Le dernier volume de l'« Histoire de l'édition » se place dans la perspective d'une prochaine révolution technologique au contour incertain

Le premier plaisir que réserve ce foisonnant panorama de l'édition française depuis 1945 est son illustration. On est heureux d'y retrouver tant de couvertures qui ont bercé notre jeunesse, tant de photos que l'on ne connaissait pas, de visages que l'on reconnaît. L'ouvrage complète les quatre volumes de l'*Histoire de l'édition française*, parus en 1981 et 1986 aux éditions Promodis. Ses initiateurs, Roger Chartier, Henri-Jean Martin et Jean-Pierre Vivet l'avaient arrêtée à 1950, considérant ne pas disposer des sources qui permettraient de traiter la période récente dans le même esprit. Nul n'était mieux armé que Pascal Fouché pour réunir la trentaine de collaborateurs nécessaires et couronner l'entreprise en beauté. Il n'y a pas de doute que ce qu'elle perd en recul, elle le gagne en intérêt d'évocations, d'autant que l'édition a plus changé en *quarante ans qu'en quatre siècles*.

Son directeur l'a divisée en deux parties. La première retrace l'évolution *des différents secteurs de* production, littérature, idées, jeunesse, bandes dessinées, livres scolaires, religieux, *scientifiques, pratiques*, usuels de référence, en y adjoignant deux chapitres, parmi les plus neufs, *spécifiquement consacrés* aux deux aventures éditoriales qui ont le plus secoué, dans l'après-guerre, ce monde encore si marqué par les traditions du XIXe siècle : l'épopée des clubs qui, avec des procédés frôlant parfois le Far West, n'en a pas moins été un formidable laboratoire *de renouvellement* graphique, d'exploration de procédés commerciaux et de conquêtes *de nouveaux publics*. Et la saga du poche qui, elle aussi, a marqué la sortie de la librairie traditionnelle, *et fait plus que tout pour* imposer, dans l'univers confiné des livres encore non massicotés, un esprit *démocratique et industriel*. C'est probablement par ces deux voies qu'à côté du découvreur éditorial se sont introduits la personne du rééditeur, de l'exploiteur, du manager et avec elles, le début de la prééminence des responsables commerciaux et de leurs services, qui n'ont cessé de gagner en importance.

La deuxième partie s'intéresse à l'édition dans son ensemble, à travers les pratiques éditoriales, techniques, graphiques, les rapports avec l'Etat, les données économiques, les techniques de distribution et de promotion des livres. C'est là que l'on s'aperçoit que, si les quinze dernières années ont vu naître une toute nouvelle curiosité pour le monde *éditorial*, les *outils* d'observation statistiques sont passés en même temps du dénuement *à la relative abondance*. *Là aussi*, on prend la mesure exacte de ce que représente l'édition dans la vie nationale : un *dépôt légal* qui, *même* s'il a triplé en quarante ans, ne représente que 45 000 titres annuels. Un chiffre d'affaires qui, même s'il a quintuplé pendant la même période, demeure à peine celui de L'Oréal ou des hypermarchés Radar. Un tout petit secteur économique, donc, mais à haute teneur symbolique, ce qui explique assez que l'indépendance de Gallimard, *par exemple*, enjeu de la bataille de succession en 1990, ait pris des allures d'affaire nationale.

A *travers cette multiplicité d'*approches et en dépit de certains retards de réaction propres à ce milieu, *ce sont bien trois périodes où* se reconnaîtra ma génération, qui s'enchaînent au rythme de la croissance *et de* la crise. *Ce qui frappe* dans la première, jusqu'au milieu des années 60, c'est qu'en définitive tout apparaît *déjà des traits qui* vont s'affirmer ensuite, sans qu'on en ait compris sur le moment l'importance. La seule année 1953, par exemple, voit le lancement du « livre de poche », mais il faudra attendre 1964 et la poussée *soudaine* du poche intellectuel (« 10/18 » chez Plon, « Idées » chez Gallimard, « Archives » chez Julliard, « Libertés » chez Pauvert) pour qu'éclate la querelle sur la formule. La même année paraît *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan qui fait passer la barre du best-seller des 100 000 à l'horizon du million, mais on est plus sensible alors à l'aspect « Diable au corps » qu'à l'événement d'édition. Eric de Dampierre lance chez Plon ses « Recherches en sciences humaines » ; mais ce n'est qu'une douzaine d'années plus tard, avec « Le sens commun » de Pierre Bourdieu chez Minuit et la « Bibliothèque des sciences humaines » chez Gallimard que la poussée devient perceptible.

Naît encore la même année « Lectures pour tous », première émission littéraire à la télévision mais on la vit plutôt comme le prolongement d'une causerie radiophonique qu'un début révolutionnaire. Avec l'apparition, deux ans plus tard, des meilleures ventes dans *L'Express* et en 1959 l'ouverture à Lille de la première des librairies grande surface, le Furet du Nord, *tout le système est en place*, mais on ne s'en soucie pas vraiment encore, dans ce landerneau concentré autour de Saint-Germain-des-Prés. C'est plutôt la censure qui mobilise alors l'attention, frappant les « petits éditeurs » (encore un phénomène d'avenir !) pour outrage aux moeurs ou raisons politiques : Girodias pour *Lolita*, J.-J. Pauvert pour la publication de Sade et d'*Histoire d'O*, Maspero et Lindon pendant les quatre ans de *la guerre d'Algérie*.

Suivent les vingt ou trente « heureuses » de l'édition. Nous les avons vécues *comme* l'invasion des marchands dans le temple, l'hypertrophie des services para-éditoriaux, le danger des concentrations, le débarquement des fanatiques de la « déclinaison du produit » et des cultureux de la finance et de l'ENA, attirés comme des mouches par le mirage d'une « complémentarité verticale » de tous les médias. Rétrospectivement, on ne peut y voir qu'un équilibre assez fécond entre les contraintes de la croissance et les exigences de la tradition. A côté *des hyperconcentrations toutes* récentes, le fait qu'une série de grandes maisons se soient dotées d'un appareil logistique de *type in*dustriel fait figure aujourd'hui de sagesse rationalisatrice et de garantie même d'indépendance. Ainsi Gallimard en 1971, en rompant avec Hachette pour créer sa propre structure de distribution, la SODIS. Après tout, même le rachat de Hachette par le patron de Matra, *Jean*-Luc Lagardère, en 1980 – qui est apparu sur le moment comme le début de la fin –, n'a fait que renforcer le potentiel de créativité éditoriale de ses filiales, Fayard, Grasset, Stock. Et le groupe des Presses de la Cité a longtemps permis à Christian Bourgois de développer sa maison d'édition proprement littéraire.

Et puis c'était le beau temps des *sciences humaines. Leur succès* – qui a fait mon bonheur éditorial personnel au sein de Gallimard – a *été porté par deux particularités du* moment : d'une part, la certitude qu'une circulation théorique s'opé*rait entre des disciplines très diffé*rentes et qu'ainsi *La Logique du vivant* de François Jacob ricochait sur *Les Mots et les Choses* de Michel Foucault. Et, d'autre part, l'évidence que ces livres savants trouvaient soudain une accroche publique, un effet immédiat de réalité politique ou social. Je demeure d'ailleurs persuadé qu'une émission comme « Apostrophes », qui a passé à l'époque pour l'antichambre de l'*Apocalypse intellectuelle, a trouvé* son principe et son levain dans ce monde des idées, dont Bernard Pivot *paraissait pourtant se méfier*. Leur fortune éditoriale est en tout cas exactement contemporaine.

Je ne cacherai pas ma nostalgie pour cette époque. On s'y amusait ferme. Cette gaieté, qui manque un peu à ce très sérieux ouvrage qui débouche inévitablement sur un présent lourd de crise, on la retrouve quand même dans la préface de Jean-Jacques Brochier. Elle rappelle le temps où l'on entrait dans l'édition comme dans un moulin, pas un organigramme. Où l'on côtoyait *davantage de cinglés* inspirés et moins de bons jeunes gens à attachés-cases. Où dans les *foires du livre on* faisait vraiment la foire et pas des kilomètres à pied. Où l'on partageait tout avec ses auteurs, et d'abord des idées, au lieu de ne discuter que gros sous avec leurs agents.

L'édition, en effet, n'est plus ce qu'elle était. Comparée aux Etats-*Unis c'est encore* l'eldorado. *Mais* la transformation est sensible depuis une dizaine d'années, visible jusque dans la dispersion géographique des maisons à périphérie de la capitale. Quelque chose d'essentiel a changé, pas dans le niveau des ventes globales, mais dans l'esprit du métier comme dans sa pratique et son économie. Trois grands groupes aux frontières mouvantes *contrôlent 80 % de l'édition*. Or les logiques décisionnaires d'un groupe ne favorisent pas une initiative *éditoriale qui se nourrit de* temps, de stabilité et de rapports personnels.

Lire la suite page 23

L'ÉDITION FRANÇAISE DEPUIS 1945
Tome IV
Sous la direction de Pascal Fouché.
Editions du Cercle de la librairie
936 p., 990 F.



Affiche pour une campagne sur la lecture (1949-50)

Un roman à histoires

Aventures, suspense, fantastique... Sur « les routes de l'imaginaire » d'Hella S. Haasse

LES ROUTES DE L'IMAGINAIRE
(De Wegen der verbeelding)
de Hella S. Haasse.
Traduit du néerlandais par Annie Kroon,
Actes sud, « Babel », 204 p., 45 F.
Première édition : Actes sud, 1996.

Il y a comme cela des romans que l'on regrette de terminer tant cela faisait plaisir, tout simplement plaisir, d'être piégé en toute bonne volonté, d'être mené en bateau – ou plutôt ici en camion – et de se faire raconter des *histoires* improbables. Et des histoires ici, il y en a, il y en a même pour tous les goûts, de l'aventure, *un* peu de polar, un peu de fantastique et de surnaturel, de la mythologie, de l'histoire littéraire, une quête presque spirituelle, mais aussi du quotidien, de la vie de tous les jours, ce qui se passe *quand on* travaille, que l'on est mariés depuis un certain temps, que l'on a des enfants et que l'on se penche un peu *sur* sa *propre* vie. La romancière hollandaise Hella S. Haasse s'est sans doute bien amusée à croiser *ici les fils* d'intrigues dont elle se moque elle-même, et *cette bonne humeur est communicative*.

Une jeune femme, Maya, se retrouve à la *suite* d'un accident de la route sans gravité (dommages matériels) dans la cabine d'un routier sympathique, ses trois jeunes enfants dormant à l'arrière. Son mari doit la rejoindre dès que la voiture sera réparée. Elle pense, tan*dis que défile* la route, à ce voyage qu'elle n'avait pas *vraiment* envie d'entreprendre, à cette maison du sud de la France qu'on leur prête pour que son mari puisse travailler tranquillement, à son couple qui s'use un peu, à sa carrière *qu'elle* a abandonnée, et sa rêverie est parfois interrompue par les propos qu'elle échange avec ce bon géant inconnu qui les emmène vers leur destination et, bien entendu, leur destin. Klaas, le mari, s'est em*bringué* sans qu'elle le sache dans une curieuse aventure. S'il doit pour les besoins du journal où il travaille *rédiger la trame d'un ro*man policier, il a bien plus à coeur une passion secrète : retrouver la trace d'un poète inconnu, B. Mork, dont il a trouvé par hasard quelques recueils fascinants et qui couvrent l'amour de toute une vie, depuis l'érotisme jaillissant des premiers temps à la façon d'Adam et Eve, jusqu'à la sérénité de Philémon et Baucis apaisés, avec au *centre* une *« recomposition »* de la vie, du matériel et du spirituel.

Livres de poche

Quant à la maison où ils vont se retrouver, c'est une demeure magnifique, immense, merveilleusement décorée, dont la propriétaire, une Russe excentrique, est en voyage, mais sur laquelle *veillent* jalousement un majordome revêche et sa femme invalide. Il y a quelque chose de *Rebecca* dans ces *Routes de l'imaginaire*, et ombre parmi les ombres, innocentes ou maléfiques, celle de Daphné Du Maurier côtoie *celle* de Virgile. Ni plus ni moins. On ne peut en juger que par la traduction, mais Hella S. Haasse n'est *pas une styliste, et les passages où* Klaas rédige sa biographie éventuelle du poète inconnu sont un peu faibles : on a du mal à croire au génie qui l'a frappé. A moins qu'on laisse à l'auteur réel le bénéfice du doute et que la maladresse soit celle du personnage ? Le roman policier « *alimentaire* » qu'il fournit par ailleurs ne brille effectivement pas par son originalité. *En revanche*, la *chasse* à *l'homme* à laquelle il se livre pour retrouver la trace de B. Mork et les témoins de sa vie est pleine de rebondissements. D'autant que tout se mêle, car si Klaas se partage entre son travail de commande et celui qui le fait rêver, pendant ce temps, Maya, *elle*, se pose des questions. Car elle le sent tellement préoccupé qu'elle craint qu'il y ait « *une autre femme* », *elle s'occupe* de ses enfants, s'inquiète de l'attitude de plus en plus étrange et agressive du *gardien de la propriété*, et à ses moments perdus rédige de son côté les curieuses aventures et *les étranges rencontres que lui* a contées le chauffeur, telles qu'elles ont été vécues par lui ou certains *de ses amis, camionneurs au long* cours, lors de leurs voyages sur les routes. Presque tout, mais pas tout, s'éclairera à la fin du livre. A moins que le mystère s'épaississe encore.

Martine Silber

هكذا من الاصل

Livraisons

● **LA MOUSTACHE DU BIOGRAPHE,** de Kingsley Amis
Ce dernier roman publié du vivant de l'écrivain britannique (mort en 1996) est une sorte de testament, brillant règlement de comptes avec ce que secrète tout milieu littéraire : la figure du journaliste, petit-bourgeois *qui cherche à « exister » et ne voit pas* comment il est manipulé, et celle du vieil écrivain mineur, qui masque par son arrogance sa certitude d'avoir raté son œuvre. Le premier entreprend de devenir le biographe du second, et la machine se met en marche... Si l'on veut compléter le tableau, on peut lire *L'Information*, de Martin Amis (Gallimard), fils de Kingsley, qui n'est pas sans rapport avec ce dernier ouvrage du père (traduit de l'anglais par Pierre Lalet, Payot, 336 p, 135 F).

● **ÉCRIVAINS, ÉCRITURE ET AUTRES PROPOS,** de Carson McCullers
Ce livre rassemble les articles et essais écrits par Carson McCullers pour divers magazines. *Réunis par sa sœur après sa mort, en 1967,* ils avaient déjà été publiés en français (à l'exception de deux), sous le titre *Le Cœur hypothéqué* (Stock, 1977). On les retrouve ici au complet, dans une nouvelle traduction bienvenue. Ceux qui prennent Carson McCullers pour une romancière « d'instinct », de sensation, qui, après des débuts fulgurants à l'âge de vingt-trois ans, en 1940, se serait perdue dans l'alcool et la maladie, découvriront que, comme tout écrivain véritable, elle était d'abord une grande lectrice, passionnée, admirative, et un subtil critique (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Françoise Adelstain, Stock, « Nouveau cabinet cosmopolite », 152 p., 95 F).

● **L'ART, LE SUICIDE, LA PRINCESSE ET SON AGONIE,** de Bernard Lamarche-Vadel
On retrouve dans ces onze nouvelles ce qui a fait aimer les romans de Bernard Lamarche-Vadel : le style, l'étrangeté, le malaise et ce qu'on pourrait désigner comme une morbidité non pathétique et non sentimentale. Mais, si l'on excepte le texte le plus bref « Edith est morte », parfaitement réussi, tout porte à penser que ce genre littéraire ne convient guère à Bernard Lamarche-Vadel. Son goût de la digression, ses notations diverses, ses considérations esthétiques au milieu du récit, qui séduisent tant dans les romans, agissent ici en « parasites », sont inadaptés à la sorte de « clôture » qu'exige la forme courte (éd. Méréal, 142 p., 85 F).

● **DEUX ET DEUX FONT TROIS,** de Françoise Giroud
Quand on a publié déjà plus de vingt livres, quel secret besoin a-t-on de se vouloir, pour la troisième fois, romancière, en publiant ce qui est plutôt une grosse nouvelle ? C'est ce qu'on se demande en lisant Françoise Giroud. On s'agace des clichés, d'une vision conventionnelle des relations amoureuses, et pourtant on va au bout de l'histoire de Marine et des deux hommes de sa vie. Non pour ce récit, mais pour son auteur. On voudrait tellement trouver ici ou là une des clés du mystère de Françoise Giroud. On peut s'amuser à en trouver une : quand Marine, par amour, renonce à sa liberté, à son métier, à son indépendance... elle meurt. *« Elle avait quarante ans »* (Grasset, 192 p., 92 F).

● ***LE CHANT DU LYS ET DU BASILIC,*** *de Latifa Ben Mansour*
Avant le très émouvant *Prière de la peur* (La Différence, 1997), Latifa Ben Mansour avait publié ce premier roman (J.-C. Lattès, 1990), que l'on réédite opportunément. Salué dans ces colonnes par André Laurens comme *« un véritable chant d'amour à la gloire des femmes algériennes », Le Chant du lys et du basilic* est le récit d'une enfance algérienne, à la fin de la colonisation et sur fond de guerre. Comment vivre « entre deux cultures » ? Est-on condamné à devenir, dans son propre pays, une « émigrée de l'intérieur » ? (éd. La Différence, 356 p., 138 F).

● **CELUI QUI NE FUT PAS CHOISI,** d'Annick Perez
Ce premier roman d'une jeune femme peintre évoque le procès, puis l'assassinat, de Jean Bornstein, sous lequel on reconnaîtra un *« juif polonais né en France »*, comme Pierre Goldman s'est désigné lui-même dans son livre. Le héros a un frère musicien, qui deviendra très célèbre. Un sobre et touchant *« souvenir inventé »*, dit Annick Perez, *« deux destins inspirés. Mais inventés quand même »* (éd. Michel Hagège, 110 p., 79 F).

● **DIALOGUE DES OISEAUX DU PHARE,** de Jean-Louis Lippert
Ce Belge de quarante-six ans, qui a eu une enfance africaine, a entrepris une œuvre littéraire foisonnante, folle, inspirée. De chacun de ses livres, on sort séduit, mais avec une étrange sensation de « tournis », comme après être resté trop longtemps en apnée dans une eau agitée. Lippert exige qu'on médite cette phrase d'Aragon : *« Hommes de demain soufflez sur les charbons/A vous de dire ce que je vois. »* Transes, incantations, chocs des époques, des civilisations... Lippert s'acharne à tenter de perdre son lecteur, à travers l'épopée d'Anatole Atlas, qu'on avait déjà essayé de suivre dans *Pleine lune sur l'existence du jeune bougre* (Messidor, 1990) et *Maniwata* (éd. Talus d'approche, 1994) (éd. Luce Wilquin, 270 p., 120 F).

● **LA PASSION FRANCESCA, JOURNAL 1974-1976,** de Gabriel Matzneff
On peut être extrêmement agacé par cette entreprise de Matzneff, ce journal interminable dont sept volumes ont déjà paru, et qui détaille de manière obsessionnelle les amours de cet homme, pour les très jeunes filles en particulier. En dépit de son talent de styliste, c'est assez lassant. Mais les attaques répétées contre cette entreprise biographique très malpensante incitent à défendre ce travail et cet écrivain, qui, comme le dit Thierry Lévy dans la préface de ce livre, *« devient impotable, comme une eau trop claire pour ceux qui n'ont pas assez soif. Trop transparent pour laisser des repères, il désoriente »* (Gallimard, « L'Infini », 340 p., 120 F).

● **JOURS DE SOUFFRANCE,** de Yolaine Destremau
Après le très étrange *Ortiz* (Fayard, 1996), voici une sorte de thriller psychologique, qui a les mêmes qualités de concision, et distille, avec plus de maîtrise encore, un malaise identique. Un accident, une petite fille, de drôles de nuits, et, sans doute, quelque chose de l'enfer (Fayard, 146 p., 79 F).

● **IMERINA,** d'Eric Nonn
Le cinquième livre de cet écrivain, qui a commencé à écrire en 1984, sans doute pour tenter de surmonter la mort d'un enfant (le très beau *Une question de jours*, Denoël), est un pari fou, qu'il faut lire comme un désir de poésie. Nonn s'en explique : *« Etait-ce une folie que d'aller à Tananarive, sur les hauts plateaux de l'Imerina, et de croire que le poète malgache Jean-Joseph Rebearivelo devait prendre sa place dans les dictionnaires de littérature d'expression française ? Etait-ce une folie que de vouloir comprendre un suicide, et plus encore de parler de poésie, de poèmes ? »* Non, ce n'était pas folie, mais pur amour de la littérature, et envie de le faire partager (éd. Verticales, 140 p., 110 F).
Jo. S.

● **UNE ANNÉE SANS MA FEMME,** de David Angevin
Glander ! Femme et métier abandonnés, c'est tout ce qu'il sait faire. Exilé dans le Lubéron, il veut une autre vie. Mais être de soirées rave-karaoké, attendre à la télé le dernier clip des Rolling Doughnuts et aller au supermarché acheter une bonne bouteille ne sont pas les meilleurs moyens de se créer une autre identité. Le Lubéron n'est que *« le XXIe arrondissement de Paris »*. Ce mini-drame existentiel n'aurait guère d'intérêt sans l'ironie du regard porté par le personnage sur lui-même. (Le Castor astral, 122 p., 85 F).
P. R. L.

Imposture héréditaire

Souvenirs d'un fils, fiction d'une mère et vice versa. Un roman étrange et drôle d'Hubert Nyssen

LE BONHEUR DE L'IMPOSTURE
d'Hubert Nyssen.
Actes Sud, « Un endroit où aller », 314 p., 118 F.

Placé sous le signe de Barbey d'Aurevilly – *« Je suis convaincu que, pour certaines âmes, il y a le bonheur de l'imposture »* –, voici probablement le livre le plus étrange d'Hubert Nyssen, avec *Eléonore à Dresde* (1983). On notera que l'héroïne de ce *Bonheur de l'imposture* se nomme aussi Eléonore et que Dresde joue un rôle dans ce texte. Bien sûr, Hubert Nyssen n'a pas renoncé à son goût immodéré – et revendiqué – pour certaines métaphores, certains stéréotypes de langage et un certain rapport effusif à la littérature auxquels on peut être étranger, voire hostile. Mais, même si on ne partage pas ce goût-là, on est entraîné dans cette drôle d'histoire, qui intrigue et séduit.

Tout commence par un enterrement. En 1990. La mort de sa mère fait surgir chez le narrateur l'idée qu'il faudrait enfin clarifier sa relation à ladite mère en allant chez un psychanalyste, joliment désigné comme *« paysagiste », « l'un de ces jardiniers prompts à tracer des allées royales dans les souvenirs, habiles à disposer les passions en espaliers et les angoisses en quinconces »*. Mère-fils-problème : voilà un trio décidément trop convenu. Mais rien n'est banal avec Eléonore, cette femme *« enterrée sous un nom qui n'est pas le sien »*, écrivain qui a choisi de signer ses romans du pseudonyme d'Eléonore Korab, qui s'est inventé une origine albanaise pour dissimuler la partie embarrassante de son passé et est devenue un auteur à succès, notamment avec *Le Violoniste de Dresde*, qui fut adapté au cinéma.

Le narrateur est né, en 1930, de cette belle jeune femme qui l'a prénommé Archibald – en mémoire d'Archibald Gracie, l'un des passagers du *Titanic* – avant de disparaître très vite de sa vie, l'abandonnant à des grands-parents sinistres pour mener une existence qu'on disait « dissolue ». Archibald retrouvera sa trace bien longtemps après, à Genève, la rencontrera et tentera de reconstituer son parcours. Son amour pour un soldat allemand la poussa à quitter la France. L'Allemand mourut à la guerre, sur le front russe, et la laissa seule, près de Berlin, avec la petite fille dont elle venait d'accoucher, Karin. Elle se réfugia en Suisse, s'y installa et devint Eléonore Korab, dont les premiers livres étaient donnés comme *« traduits de l'albanais »*. Des romans censés fournir des clés qu'on attend toujours, parce qu'Eléonore joue sans cesse, avec tout. Double jeu, triple jeu...

On n'aura aucune certitude sur le destin d'Eléonore. On ne saura pas quel rapport ses livres entretiennent avec sa véritable biographie. Quant au récit d'Archibald, lorsqu'on en arrive à un rocambolesque voyage au Canada où il prend la place de sa mère, on comprend qu'il serait tout aussi hasardeux de le croire plus véridique que les romans d'Eléonore. A plusieurs reprises, le narrateur se défend de mentir : *« Il ne faudrait pas que le paysagiste, doutant de l'existence de Karin, prétende voir en elle un avatar d'Eléonore tout droit sorti de mon imagination. »* Dénégation ? Est-ce parce que chez le « paysagiste » la vérité s'impose qu'Archibald, finalement, renonce ? Il affirme avoir *« découvert que le désordre avait »*, pour lui, *« plus de chaleur que l'ordre, et le tumulte plus de richesse que la paix »*. Il prétend avoir peur, en mettant de l'ordre dans sa mémoire, de perdre définitivement une mère... peut-être inventée... Ce qu'il craint plus sûrement, c'est de perdre le besoin de raconter des histoires, le désir de littérature.

Josyane Savigneau

Voix dans le silence

Le premier « roman » de Santiago H. Amigorena ou le récit d'un mutisme nourri par l'écriture

UNE ENFANCE LACONIQUE
de Santiago H. Amigorena.
POL, 186 p., 90 F.

Voilà au moins un livre qui ne fait aucune concession pour tenter de séduire le chaland. Pas de bandeau accrocheur, un titre tout de sobriété, *Une enfance laconique*, et une préface où l'auteur s'excuse d'infliger au lecteur *« cette écriture nouvelle, forcée, inodore et incolore »*... Dans ces conditions, pourquoi écrire ? Parce que dans un rapport perturbé au langage, l'auteur a toujours utilisé l'écriture comme une sorte de colonne vertébrale. *« Ma vie fut simple ; je n'ai jamais parlé, j'ai toujours écrit. (...) L'écriture m'a été donnée pour séparer, pour déchirer, pour éloigner. Elle m'a permis de me taire sans devenir fou, elle a donné une raison sociale à mon mutisme, elle m'a fait accepter d'être muet et l'a même fait accepter aux autres. »* Il ne parle pas mais il écrit. L'auteur de ces lignes a trente ans. De six ans à vingt-six ans, enfermé dans un silence douloureux, il a noirci des milliers de pages, avant d'expérimenter le silence complet.

« Pendant quatre longues années, je n'ai ni écrit ni parlé : les souvenirs et les douleurs ont continué. A présent, le dessein est donc de ne plus mentir, d'avouer noir sur blanc comment l'écriture a abreuvé mon silence, comment elle m'a éloigné du monde, comment elle m'a exclu de moi-même. » Il ne s'agit pas d'une autobiographie classique, même si *Une enfance laconique* cherche des clefs du côté de l'histoire familiale. Un grand-père qui dans les années 20 quitte sa Lodz natale grâce à de l'argent prêté par son ami Arthur Rubinstein et s'embarque pour l'Argentine, un autre aïeul corsaire espagnol, une enfance à Buenos Aires, un premier exil en Uruguay, puis à Paris. L'auteur n'ignore rien de la vanité de *« ce travail macabre qui consiste à déterrer des souvenirs »*, surtout quand ils sont déformés par la tradition familiale ou par cette transcription maladive qui lui tint lieu de communication verbale.

Archiviste de sa propre mémoire, Santiago H. Amigorena cherche moins à traquer les fragments du passé qu'à comprendre enfin son fonctionnement plus ou moins conscient. L'entreprise a bien sûr à voir avec la psychanalyse, même si l'auteur semble prévenu contre cette discipline par la proportion anormalement élevée de ceux qui l'ont exercée dans son entourage, à commencer par sa propre mère. *Lui-même* entreprit sa première analyse dès cinq ans, sans grand succès, semble-t-il, puisqu'elle fut suivie de cinq autres cures dont une en Uruguay qui dura six ans à raison de trois séances par semaine et lui permit de battre un record : *« Un silence absolu pendant trente-quatre mille cent vingt minutes. »* Les matériaux accumulés par l'auteur sont d'un intérêt inégal, mais c'est somme toute légitime puisqu'ils résultent d'une entreprise de démolition autant que d'un projet littéraire. *« En le démontant, je pourrais comprendre le dédale d'échafaudages alambiqués du chantier qui jusqu'à aujourd'hui a fait de moi une tour de Babel. »*

Peut-on encore parler de littérature ? La question peut sembler oiseuse mais l'auteur ne cherche pas à l'éviter, affirmant qu'il écrit pour la littérature *« sans aucun souci d'écrire de ou sur la littérature, inventant une nouvelle place, écrivant du dehors, comme un artisan, un texte réservé à d'autres artisans, à d'autres textes »*. Projet modeste et cependant d'une ambition démesurée, totalement irréalisable, passionnant par ses contradictions mêmes puisqu'il ne cesse de s'interroger sur la validité de l'écriture et prétend, par un dernier texte qui est aussi un premier livre, en finir avec le langage en retournant ses propres armes contre lui.

Gérard Meudal

La révolte sensuelle de Cernuda

VARIATIONS SUR THÈME MEXICAIN
(Variaciones *sobre tema mexicano*),
de Luis Cernuda.
Traduit de l'espagnol
par Bernard Sicot,
avant-propos d'Octavio Paz,
éd. José Corti, 196 p., 120 F.

Federico Garcia Lorca et Rafael Alberti sont devenus les phares de la poésie espagnole du XXe siècle. Cependant, ni l'un ni l'autre n'ont exercé sur les générations suivantes une influence comparable à celle de Cernuda. Bien qu'il soit parti d'Espagne en pleine guerre civile, et qu'en exil il se soit tenu à l'écart de la lutte fratricide, il y a chez lui une rébellion permanente contre la société bourgeoise, et pour l'épanouissement libre du désir.

Le « thème » de ce recueil d'impressions est l'amour, que Cernuda découvre au Mexique. Les « variations » naîtront de la rencontre, en 1949, avec les civilisations indiennes. Ce qui frappe tout d'abord cet artisan des mots est l'unité de la langue espagnole. La douceur du castillan dans les bouches mexicaines le subjugue. Et c'est sous son sortilège qu'il écrit *Ocnos* et ces *Variations* – deux des plus beaux poèmes en prose de la langue espagnole. On y trouve l'influence de Baudelaire, et surtout de Gide ; parfois des emprunts directs à ce dernier.

L'écriture de Cernuda, apparemment facile, pose de nombreux problèmes aux traducteurs. Comment rendre les rythmes, les sons, les rimes internes d'un poème sans tomber dans une littéralité extrême ? *Bernard Sicot a réalisé un* travail en profondeur sur la langue. Le résultat est, comme toujours en poésie, très loin de l'original, mais c'est un mérite de plus d'avoir osé le faire.

Ramon Chao

Comédie des erreurs

Peter Cameron lie rocambolesque et peinture de mœurs dans une réjouissante satire new-yorkaise

ANNÉE BISSEXTILE
(Leap year)
de Peter Cameron.
Traduit de l'anglais
par Suzanne V. Mayoux,
Rivages, 262 p., 125 F.

Découvert il y a trois ans, avec *Week-End*, dont *une adaptation cinématographique* est annoncée, Peter Cameron fait partie d'une génération d'écrivains new-yorkais qui s'attachent à la minutieuse description de la vie quotidienne de leur classe sociale. A mi-chemin de leur lointaine parente britannique Barbara Pym et du cinéaste Robert Altman, ils ont décidé que l'humour était un excellent moyen d'y voir clair et de faire évoluer le monde. Moins délibérément drôle que Stephen McCauley, Peter Cameron a un rythme naturel de narration très vif, une façon de noter les faiblesses de chacun de ses personnages qui emporte la sympathie. Bref, on le lit avec un immense plaisir.

Et pourtant ses héros ne sont pas particulièrement bien dans leur peau. Pour ses débuts (il s'agit ici de son premier roman, publié en 1990), l'écrivain avait choisi le système des scènes brèves qui font apparaître par alternance la douzaine de personnages qu'il a imaginés. Selon le procédé des feuilletons télévisés.

David a changé de sexualité. Après avoir divorcé de Loren, dont il a une petite fille, centrale dans le livre, il a vécu une liaison avec un photographe amateur, Heath. Yuppie qui s'encanaille avec un artiste, David n'est pas certain d'avoir fait le bon choix. Il regrette sa femme, il regrette surtout sa fille, mais il ne résiste pas au charme de son amant. Ce dernier est, du jour au lendemain, propulsé vedette, en étant exposé dans une galerie à la mode. Mais le soir même du vernissage, la propriétaire de la galerie est assassinée. Et il est accusé du meurtre dont *il a été* le témoin épouvanté. La satire de Peter Cameron est une curiosité littéraire, dans la mesure où une description psychologique très fine est accompagnée d'événements rocambolesques. Enlèvement d'enfant (par erreur), machination meurtrière (ratée), envoûtement vaudou (réussi), vol de cadavre, résurrection, faux témoignage, chantage, insémination artificielle, *coïncidences abracadabrantes*, tremblement de terre et vœux de chasteté. Bref, comme le dit l'auteur lui-même, *« le chaos de la vie »*. Femmes et hommes sont en guerre, mais ne peuvent pas se passer les uns des autres, c'est-à-dire tenter de se séduire sinon de s'aimer. L'année bissextile est une année de trêve ou une année charnière, selon les points de vue.

Peter Cameron abandonnera, dans ses romans suivants, le côté *Hellzapoppin* de cette comédie. Mais on sent, déjà, dans cette fantaisie sa profonde justesse de regard sur les comportements humains, sur la persistance de l'enfance chez les adultes. Les lieux « collectifs » permettent de *mettre en évidence* l'égarement de ses personnages : fêtes, galeries, bars à la mode ou simplement Central Park. Dans ces endroits dont ils croient connaître les codes, les clés et les signaux, les héros de Peter Cameron perdent rapidement tout critère. Ils ne savent plus qui ils sont, où ils vont, ce qui les attire. C'est troublant et burlesque.

Il y a, incontestablement, une grâce dans cette « Comédie des erreurs » new-yorkaise, où l'on accepte volontiers les excès lubitschiens de l'intrigue, parce que l'on sent, chez l'auteur, une véritable connaissance des flottements du sentiment et du désir. On ne s'étonne pas qu'il se soit tout d'abord fait connaître comme nouvelliste (avec *One Way or Another*, publié en 1986) : goût de la chute, du détail incongru, de la remarque assassine. Le roman, lui, permet l'éveil et le développement d'une certaine mélancolie.

René de Ceccatty

Anthologie poétique de tous les plaisirs

24 HEURES DE LA VIE D'UNE CANAILLE
d'Abou-Moutahhar al-Azdî.
Traduit de l'arabe
et présenté par René R. Khawam,
Phébus, 378 p., 149 F.

Une leçon de patience pour les écrivains : ce manuscrit dut attendre mille ans avant qu'on le publie. Un poète assiste à un banquet, il s'y impose d'emblée par des vitupérations acerbes contre les convives, à qui il va prêcher ensuite ses thèses épicuriennes. Les parfums, la cuisine, les chevaux, le chant, les filles, les garçons défilent dans cette réjouissante anthologie des plaisirs de l'an mil, hommage bizarre à la civilisation et à la parole telles qu'elles fleurissaient, juste avant la première croisade, à Bagdad. Des siècles d'opulence y avaient affiné plaisir et éloquence. L'un ne va pas sans l'autre, c'est une des thèses de l'auteur, un obscur, tout comme son personnage ; mais pour le savant traducteur ils ont bien existé tous les deux, rimeurs débauchés aussi attachés à leur ville qu'à leur héritage bédouin.

Et, puisque l'élégance du verbe démultiplie, selon eux, le frisson des sens, le commensal prolixe cite abondamment les poètes, en sorte que le texte est aussi un florilège de poésie arabe, entrecoupé d'épigrammes scabreuses. Car, si l'on jouit d'autant mieux qu'on sait mettre en mots les mécanismes de sa jouissance, on insulte avec plus d'éclat en maniant l'obscène et le scatologique, et le sybarite consciencieux doit renifler tour à tour la cassolette et le pot de chambre. On s'en doute, même si l'on ignore le contexte : cette profession de foi sensualiste est aussi un texte politique, un brûlot des jouissances dirigé contre les bigots. Ce sont eux qui, depuis un millénaire, retardaient sa publication.

Jean Soublin



Pour une commune insoumission

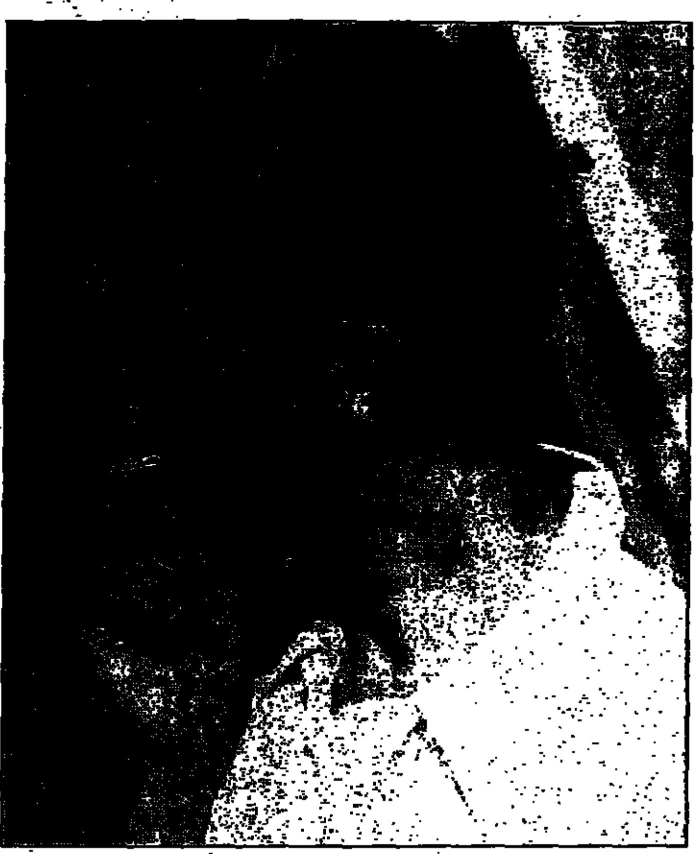
« Ce que j'ai à raconter est une histoire de littérature, l'histoire d'un moment de poésie dans l'Histoire. » Jean Lescure relate avec une intelligence aiguë l'aventure de la revue « Messages » qu'il dirigea de 1939 à 1946

POÉSIE ET LIBERTÉ
Histoire de *Messages*, 1939-1946
de Jean Lescure.
Ed.de l'IMEC, 472 p., 250 F.

Et que ferais-je, moi, si revenait un temps de guerre ou d'oppression ? Comment réagirais-je ? Entre la soumission et la résistance, on peut certes s'imaginer dans toutes les attitudes possibles, se voir combattant ou passe-muraille, sous la figure du lâche ou celle du *héros*... Mais au lieu de se poser cette question vaine et sans réponse, il est sans doute plus judicieux de se demander, au présent, si l'on a, en soi, une assise morale et spirituelle suffisamment solide. Une assise que les événements ou les circonstances n'auraient pas le pouvoir de modifier – sauf en la renforçant. Une autre question, autrement déterminante, se poserait alors : celle de la nature de cet appui, de la valeur que l'on est prêt, toujours et partout, à accorder, concrètement, à ces choses abstraites qui ont noms « humanité », « culture », « civilisation », « liberté », « fraternité »...

« Aucune forme de terreur ne devrait en imposer à l'homme qui a reçu la moindre semence de pensée. » Cette phrase de Henri Petit, ami de Jean Grenier et de Louis Guilloux, résistant qui fut arrêté par la Gestapo en février 1942 et déporté, Jean Lescure aurait pu la mettre en épigraphe de son beau livre de souvenirs. Donnant sens, en un temps de péril, à ces « choses abstraites », elle figure dans la quatrième livraison de *Messages*, revue que Lescure dirigea jusqu'en 1946. Imprimé en Suisse par son ami François Lachenal à la fin de 1943, ce cahier, sobrement intitulé « Domaine français », est l'un des plus émouvants témoignages de la résistance intellectuelle et de l'honneur de la littérature. L'extraordinaire richesse de ce volume de près de 500 pages, où, à côté des noms d'Eluard, Cassou, Aragon, Sartre, Camus, Mauriac, Fondane ou Paulhan, on trouve ceux de Claudel, Michaux, Bataille, Bachelard... démontre que, face à la *« terreur »*, l'urgence de l'action et de l'engagement ne suspend pas les droits et les devoirs de l'esprit. *« Quiconque se mêle d'écrire entre d'emblée dans un autre jeu. Il devient responsable du langage, qui est la forme, à lui confiée, de l'honneur national. »* Ces lignes de Jean Schlumberger, également extraites de « Domaine français », furent propres à soutenir l'esprit de la Résistance.

C'est en 1939 que Jean Lescure reprend le titre de *Messages* qui appartenait à André Silvaire. Avec l'éditeur Jean Flory et l'imprimeur Walter Uhl, il fait paraître un premier numéro consacré à William Blake. Jean Paulhan, qui a dû abandonner la *NRF* à Drieu La Rochelle, stipendié par l'occupant allemand, soutient une entreprise qui, dès la défaite, s'affirme comme une nécessaire « anti-*NRF* ». D'emblée, l'orientation est philosophique, autant que poétique : Jean Wahl, Jean Grenier et surtout Gaston Bachelard infléchissent *Messages* dans cette direction. Poète lui-même, Lescure montre goût et compétence pour la spéculation intellectuelle. Neuf livraisons verront le jour jusqu'en 1946 : outre « Domaine français », il y aura « Exercice du silence », « Métaphysique et poésie », « Source de la poésie », « Les mots et les signes »... Quatre cahiers seront consacrés à Raoul Ubac, Georges Bataille, Michel Fardoulis-Lagrange et Raymond Queneau.



IMEC/ARCHIVES FRANÇOIS LACHENAL

Jean Lescure
Jean Lescure est né le 14 septembre 1912 à Asnières. Secrétaire de Jean Giono au Contadour en 1935, membre du Comité national des écrivains (zone Nord), collaborateur des éditions de Minuit (clandestines). Gaulliste de la première heure et ami d'André Malraux, il travailla d'août 1944 à mai 1946 à la Radiodiffusion française, puis à l'Institut national audiovisuel. Président de l'association française des cinémas d'art et d'essai, Jean Lescure publia, à partir de 1938, plusieurs recueils de poèmes et traduisit l'œuvre d'Ungaretti.

Ainsi, l'un des hauts lieux de l'insoumission ne fut pas une revue politique ou militante, mais simplement, pleinement littéraire. A côté des publications clandestines, comme *Les Lettres françaises* fondées par Jacques Decour et Jean Paulhan, *Messages* démontra superbement que résister c'est aussi écrire, et publier, au nom, en défense de toutes les valeurs bafouées. Pour cela, il fallait contourner une censure, heureusement aussi bête que méchante. Lescure s'y employa avec une efficacité irréprochable. Une idée pour ainsi dire élémentaire, minimale, réunissait tous ces écrivains qui acceptaient de confier des textes à Jean Lescure, infatigable solliciteur et vrai animateur de revue. Une idée qui s'accommodait fort mal de la situation actuelle du pays. Assurément, tous ne le faisaient pas dans le même esprit politique, juchés sur la même plateforme idéologique. *« Il restait*, écrit Lescure, *à unir des écrivains les plus divers, les représentants des pensées presque opposées, en un même lieu qui esquissât comme leur domaine commun et où le seul fait de leur rencontre manifestât la profonde intimation de la liberté dans l'homme. »*

Claudel, par exemple, du château de Brangues, trop attaché à des querelles subalternes, prévenait qu'il ne souhaitait pas se retrouver dans *« le voisinage de "poètes" du genre de P.J. Jouve ou de Pierre Emmanuel »*. Lescure laissa dire, et puis mit, comme il l'avait prévu, les noms de son ami Emmanuel et de Jouve au même sommaire, concluant la section inaugurée par le poème de Claudel par une belle page en prose de Michaux – manière de joindre des extrêmes. De même Mauriac, persiflant au passage le vieux Claudel, se retrouva-t-il au milieu de cette très honorable compagnie, qu'il avait pourtant jugée avec son ironie assassine... Lescure n'était pas dupe. Se quereller à propos de la susceptibilité des *« illustres personnages »* qu'il sollicitait n'entrait pas dans la mission qu'il s'était fixée. En revanche, composer des sommaires et faire servir le prestige des écrivains à l'œuvre commune lui semblaient une tâche digne de tous les efforts. Mais il n'en pensait pas moins, comme le manifeste la réjouissante *galerie de portraits* qu'il propose, accompagnés de lettres pour la plupart inédites : Fondane, Daumal, Bataille, Queneau, Aragon... et les proches : Paul Eluard, Gaston Bachelard, Jean Paulhan et Max Jacob. A propos de ces derniers, le mémorialiste enrichit son don d'observation de la plus vive amitié.

« Ce que j'ai à raconter est une histoire de littérature, l'histoire d'un moment de la poésie dans l'Histoire, la rencontre inattendue sur la table des opérations d'un concept métaphysique, d'un thème lyrique et d'une passion politique sous le même nom de liberté. » Cette histoire, ce *« moment de poésie »*, Jean Lescure les conte à merveille, avec une pertinence aiguë, une intelligence souriante, sans jamais se hausser du col. A tous les incrédules, à tous les cyniques qui forment comme une garde de déshonneur aux salauds, le livre de Lescure répond par une leçon de simple courage, de détermination calme.

Dans une lettre très émouvante qu'il lui adressa, Pierre Reverdy parle de *« cette inimaginable dispersion des êtres, des affections, cette rupture de tous les liens »* qui marqua le temps de l'Occupation. Pour redonner un sens concret aux mots de « poésie » et de « liberté » qu'il associe, Lescure répondit en acte : *« L'esprit de groupe ne nous habitait pas. Mais autre chose, un besoin peut-être d'*amitié. *L'époque y portait. A mesure de la solitude qu'avec le silence elle nous avait imposé.* On se reconnaissait *sans avoir besoin de se connaître. Chose étrange, on ne se trompait pas. »*

« Nous nous formions une certaine idée de la littérature qui excluait de la considérer comme un métier », écrit aussi le mémorialiste, qui s'attribue le rôle modeste du *« facteur »*. Mais à ce degré et raconté en ces termes, l'amateurisme, en littérature, devient un art : le plus noble qui soit.

Patrick Kéchichian

★ ***La Revue des revues*** **a récemment publié un passionnant numéro sur « Des revues sous l'Occupation », qui reproduit les actes d'un colloque qui s'est tenu en février et mars 1997 à Caen et au Centre Pompidou (n° 24, mars, 208 p., 120 F., distribution Distique).**

L'édition entre la page et l'écran

Suite de la page 21

Depuis 1985, la courbe du tirage moyen n'a cessé de baisser quand celle des prix n'a cessé de monter : d'où un effet de ciseaux. La durée de vie d'une nouveauté en librairie s'est dangereusement réduite : deux mois quand ce n'est pas deux semaines – comme s'est réduit le lectorat, en particulier celui des jeunes et des étudiants. On a le sentiment que c'est le rapport au livre qui s'est altéré en profondeur.

Encore ces nouveaux défis pèsent-ils peu à côté de ceux que laissent prévoir les nouvelles technologies, et l'arrivée de l'édition électronique. Mutation révolutionnaire ? Sans doute l'histoire du livre n'a-t-elle jamais été que celle de ses crises. Celle qui sera marquée par la différence entre la page imprimée et la page écran risque cependant d'être d'une ampleur inédite. Mais entre l'écrit et l'écran, qu'est-ce qui l'emporte exactement, de l'opposition ou de la complémentarité ? Le problème important, du point de vue de l'édition, est de savoir qui restera le distributeur du jeu, et si le livre, le livre à la Gutenberg, restera à la base et au fondement de la vie culturelle.

Les historiens du livre ont aujourd'hui tendance à relativiser la révolution qu'aurait constituée l'imprimerie et à faire remonter la vraie coupure de l'écrit au passage du *volumen* au *codex*, du rouleau à la page. Au seuil du troisième millénaire, le problème sur lequel débouche cet ouvrage est bien de savoir auquel des deux stades nous en sommes. L'historien se joint en moi à l'éditeur, pour croire qu'il y a encore de beaux jours pour ce peuple du livre dont ce livre-ci fait bellement revivre les contemporains. Mais comment en le refermant ne pas se demander si, dans un univers de la dématérialisation de l'écrit, et devant le banquier, l'industriel et l'électronicien, l'éditeur peut encore rester le maître de l'édition ?

Pierre Nora

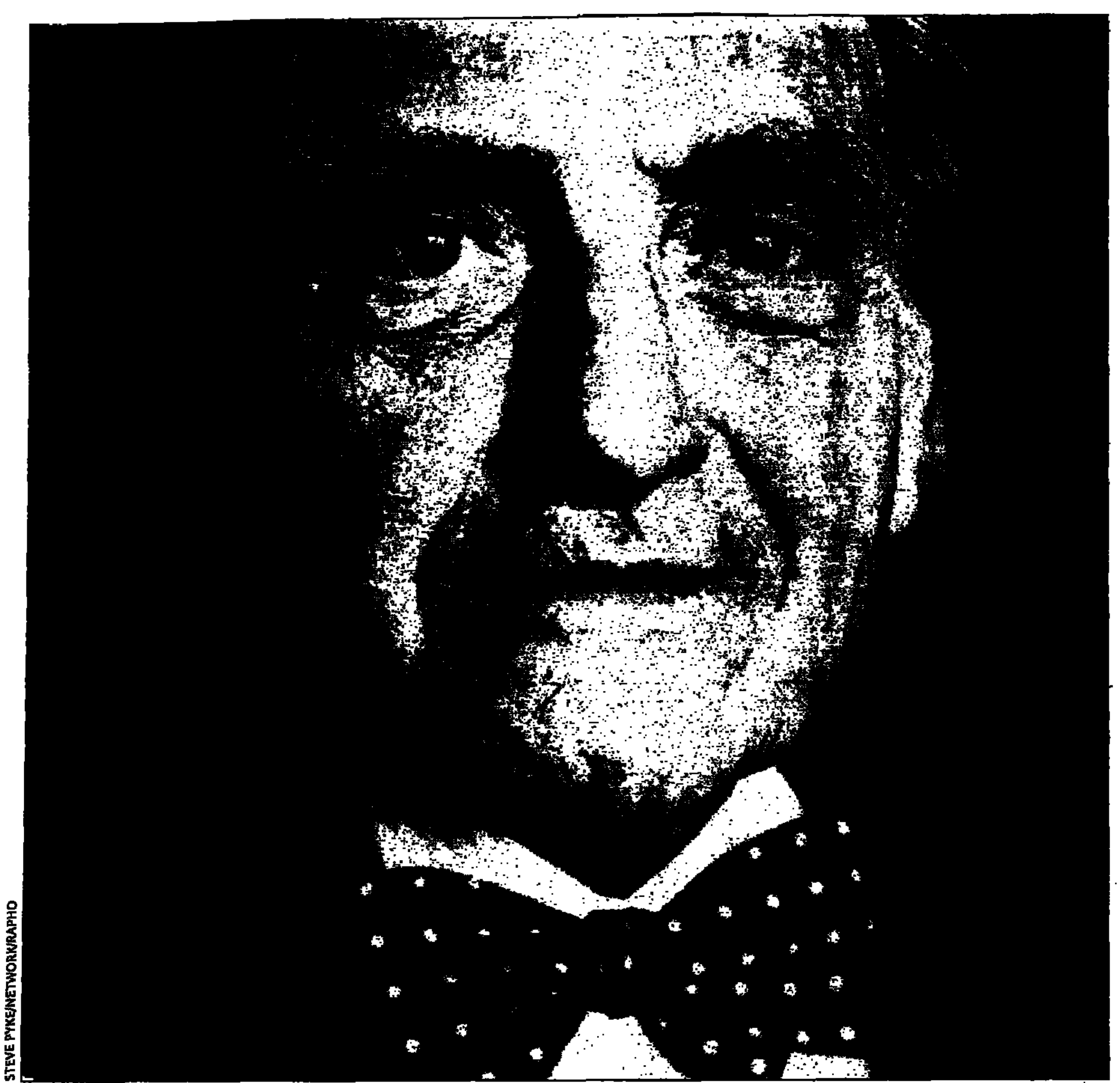
Livraisons

● **L'EXÉCUTION**, de Robert Badinter
C'était il y a vingt-cinq ans. Un avocat qui venait de voir guillotiner son client, Roger Bontemps, publiait chez Grasset un livre bouleversant. Robert Badinter n'oublierait jamais *« le claquement sec de la lame sur le butoir »*. Il allait faire de la lutte contre la peine de mort son combat, jusqu'à ce jour de 1981, où, garde des sceaux de la gauche revenue au pouvoir, après un discours en forme de grandiose plaidoirie, il verrait le temps de sa victoire : la République française abolissait la peine de mort. Longtemps après, un étudiant lui dira : *« Quand l'abolition a été votée, nous avions cinq ans. Alors, la peine de mort, pour nous, c'est de l'Histoire... »* De l'Histoire ? Voire... En France *« la tentation d'y revenir n'a pas disparu de tous les esprits »*. Aux Etats-Unis, les abolitionnistes ont mauvaise presse et on exécute un peu partout, surtout au Texas. Il était donc bien utile de rééditer ce livre où Robert Badinter dit comment *« la guillotine rend tout dérisoire »* pour un défenseur. *« L'avocat d'un mort, c'est un homme qui se souvient, c'est tout. »* Une justice qui tue, c'est un paradoxe intenable. *L'Exécution* le démontre magnifiquement (Fayard, 230 p., 98 F). **Jo. S.**

● **MAN RAY, directeur de mauvais movies**, sous la direction de *Jean-Michel Bouhours et Patrick de Haas*
Cinéaste par défi, désinvolte et volontiers provocateur, Man Ray tourna dans les années 20 quelques œuvres dans lesquelles il explorait les champs de l'automatisme, de l'improvisation, en quête de dispositifs lui permettant de voir autrement, d'échapper à la trame narrative rigide, d'explorer les qualités intrinsèques de la lumière déjà mises en mouvement dans ses compositions photographiques, de transgresser les limites d'une vision ordinaire. Il comprit vite que sa manière d'aborder le cinéma était aux antipodes de celle que l'industrie et le public attendaient et, complice de Dada, se proclama *« directeur de mauvais movies »*. Sur ses travaux méconnus, ses films détruits ou cachés, sa collaboration avec Marcel Duchamp, Desnos et les Noailles, ce petit volume très joliment réalisé est essentiel (éd. Centre Georges-Pompidou, 210 p, 140 F). *J.-L. D.*

● ***COCHON DE ZOLA !*** *de Bertrand Tillier*
Le sous-titre dit tout : « ou les infortunes caricaturales d'un écrivain engagé ». Le jeune historien d'art Bertrand Tillier établit avec justesse la singularité du traitement réservé à Zola par les caricaturistes. Confondant critique littéraire (antinaturalisme) et combat politique (antidreyfusisme), les dessinateurs ont joué d'archétypes culturels acquis pour les prolonger de façon inédite. Pot de chambre et porc, bestialité et scatologie, jamais encore l'invective n'avait conjugué aussi intimement une dénonciation esthétique et éthique. Cent ans après *J'accuse*, un regard aussi nécessaire qu'intelligent (éd. Séguier, 168 p., 149 F). **Ph.-J. C.**

● **CHRONIQUE MARITIME DE LA FRANCE D'ANCIEN RÉGIME**, de Michel Vergé-Franceschi
Sortie il y a peu du champ étroit du parascolaire, la vogue des chroniques pouvait inquiéter. Compilation de faits dont l'analyse reste succincte quand elle est préservée, elle participe de ce retrait frileux de l'espace des débats souvent observé aujourd'hui. Aussi, malgré les limites du genre, saluera-t-on le projet de Michel Vergé-Franceschi qui, s'il ne bouleverse pas le code, s'attache à mettre en lumière sur trois siècles (1492-1792) l'engagement maritime de la France, corrigeant quelques poncifs sur la vocation « ratée » du royaume. Factuelle, renvoyant scrupuleusement aux sources et travaux de référence, cette somme plaisamment illustrée désarme en partie les préventions contre le genre (Sedes, 800 p., 249 F). **Ph.-J. C.**


STEVE PYKE/NETWORK/RAPHO

Klibansky, un humaniste dans la tragédie de l'Histoire

Philosophe et historien, érudit et engagé, il est l'un des grands témoins du siècle. Il évoque la faillite de la philosophie allemande face au nazisme, l'élimination des intellectuels juifs dès 1933, et l'importance de la transmission

Né en France en 1905, d'une famille juive allemande, Raymond Klibansky fait ses études en Allemagne, à l'école alternative de l'Odenwald d'abord, puis à l'université de Heidelberg. Il rencontrera Klaus et Golo Mann, Cassirer, Warburg, croisera Rickert et Jaspers, évitera Stefan George et Heidegger... Etudiant précoce et brillant, il entame des recherches sur Maître Eckhart, Nicolas de Cues, Proclus. Saxl et Panofsky le choisissent pour collaborer avec eux à *Saturne et la mélancolie*. Ses travaux d'érudit, cependant, ne sont jamais disjoints de l'actualité. Guidé par la notion de tradition, Klibansky ne croit pas à l'innocence des textes. Et s'il redessine les continuités du passé, c'est pour le soustraire aux déformations du présent. Son courage et sa lucidité lui vaudront d'être chassé d'Allemagne dès le début du nazisme. Réfugié en Angleterre, il est recruté par les services secrets britanniques pour décrypter les textes de propagande ennemie. Il entretiendra une correspondance avec Einstein, et publiera le journal de Mussolini. Depuis la fin de la guerre, Raymond Klibansky vit à Montréal. Tout en poursuivant ses travaux, il s'est attaché à éditer et diffuser des textes sur la tolérance – façon d'empêcher le retour du pire, et de répondre à l'histoire. Fragments d'un humanisme tragique.

Heidelberg, années 20

« Quand je suis entré à l'université de Heidelberg, en 1921, deux courants tout à fait opposés coexistaient : d'un côté, le kantisme rigoureux, représenté par Heinrich Rickert ; de l'autre, la *Lebensphilosophie*, représentée par Jaspers. Rickert avait une réputation mondiale. Des gens de toute nationalité assistaient à son séminaire, des Roumains, des Japonais, qui le considéraient comme un demi-dieu. Jaspers, lui, était un orateur captivant. J'ai croisé, à son séminaire, deux femmes devenues célèbres depuis, Hannah Arendt, intelligente, et que je n'aimais pas du tout, et Jeanne Hersch. J'étais cependant critique envers Jaspers, car il n'a pas vu venir le danger national-socialiste ; son sentiment de l'existence demeurait abstrait, il voisinait avec une absence de sens de la réalité historique.

» Quant à Rickert, hélas, il représente pour moi la faillite du kantisme. Le 1er avril 1933, quand tous les magasins des non-aryens ont été marqués de l'étoile jaune, Rickert m'a invité chez lui pour me demander : *« Que pensent nos amis juifs, de tout cela ? »* J'ai répondu qu'ils avaient honte. *« Mais ils n'ont pas à avoir honte. Ils n'ont pas honte pour eux-mêmes, mais de ce que personne, dans l'élite allemande, ne proteste contre ce qui est en train de se passer. »* Il s'est senti visé, et il s'est défendu : *« Quelle serait l'utilité d'une telle protestation ? »* Alors je lui ai dit : *« Vous nous avez enseigné que le propre de la philosophie allemande, par opposition au plat rationalisme français, à l'utilitarisme anglais, c'est de faire toute action pour sa seule valeur, indépendamment de toute utilité. Et maintenant, vous me demandez quelle serait l'utilité d'une résistance ? »*

Ernst Cassirer

« Cassirer était un homme serein, étranger aux polémiques. Il avait un sens foncier de l'harmonie, en même temps qu'une foi profonde en la raison humaine. Il en reconnaissait les limites, mais cette conscience des limites, chez lui, n'avait rien de tragique, c'était une invitation à élargir la connaissance des causes. Je lui suis profondément reconnaissant, car c'est lui qui m'a présenté à Warburg.

» Mais je résistais à ses tendances conciliatrices. J'ai une vision plus tragique des choses. Je sais que les forces qui déterminent l'Histoire échappent tout à fait à la raison, je sais l'importance de l'imprévu. On ne pouvait pas prédire Hitler. »

Martin Heidegger

« Pour Cassirer, la tâche de l'homme est de surmonter son côté volcanique, de donner forme à son chaos. Pour Heidegger, à l'inverse, ce sont ces profondeurs qui importent. Et la notion d'humanité, pour lui, n'avait aucun sens. Je dirais que Heidegger est un penseur qui rationalise le côté sous-humain de l'homme.

» A la fin de *Was ist Metaphysik ?*, Heidegger cite un passage du *Phèdre* de Platon, qu'il traduit ainsi : *« L'homme est philosophe en tant qu'existant. »* Or il suffit de connaître un tout petit peu le texte pour voir que la phrase en question n'est rien d'autre qu'un compliment à Isocrate et signifie : *« Cet homme* (Isocrate) *est par nature* (phusei) *un philosophe. »* Prétendre que Platon parle ici de l'homme en général, c'est ne pas respecter son texte.

» Je n'ai pas du tout été surpris, comme on a pu l'être en France, par l'adhésion de Heidegger au national-socialisme. J'y vois la conséquence de sa propre pensée, de cette violence. Heidegger est une figure impressionnante de la philosophie, un homme et un écrivain d'une grande force, et cela vaut la peine de le lire et de voir pourquoi ce qu'il dit n'est pas vrai. Mais c'est de la mauvaise philosophie. »

Aby Warburg

« Warburg voulait mettre à jour les différentes sources de la pensée moderne, son enracinement dans le mythe, la magie, l'astrologie. La bibliothèque qu'il a fondée était tout à fait différente des autres : elle embrassait à la fois le mythe, l'art et la philosophie. La salle de lecture était en forme d'ellipse, en hommage à Kepler.

» Warburg voyait partout le côté prérationnel, le côté démonique des choses, et toute l'histoire devenait pour lui la réponse au démon. Un de ses mots favoris était *« Der liebe Gott steckt im Detail »* (« Dieu est caché dans le détail »). Lui-même accumulait des détails de tout genre, qu'il notait sur des bouts de papier. Peu après la guerre, il a été interné, pendant cinq ans, dans un asile psychiatrique. Gombrich, son biographe, qui dirigea aussi la bibliothèque, a écrit : *« Warburg s'est perdu dans le labyrinthe. »* Mais je crois qu'au contraire Warburg connaissait le labyrinthe mieux que tout. Il en a trouvé la sortie, par son travail. Il était le maître du labyrinthe.

» En 1933, après ce qui s'est passé à Heidelberg, j'ai pris le train pour Hambourg, et j'ai dit à la direction de la bibliothèque : *« Vous ne pouvez pas rester en Allemagne. Ça ne fera qu'empirer. »* On a donc fait tout ce qui était possible pour partir. Hélas, je n'ai pas pu dire : *« Il faut aller en France. »* J'avais l'impression que seule l'Angleterre résisterait. On nous y a invités, et, en décembre 1933, la bibliothèque a pu quitter l'Allemagne pour Londres. »

Maître Eckhart

« On a là un cas vraiment saisissant de la façon dont la compréhension historique est déterminée par la politique. Pendant la période national-socialiste, tous les enseignants devaient lire *Le Mythe du XXe siècle*, d'Alfred Rosenberg. Eckhart y est présenté comme l'ancêtre du national-socialisme, la réincarnation d'Odin, l'emblème de l'esprit germanique. Rosenberg souligne, par exemple, qu'Eckhart parle du sang. Mais Eckhart n'en parle qu'une fois, et pour dire : *« Le sang est une merveille s'il se plie à l'esprit. »*

» J'ai donc voulu montrer qu'on ne pouvait pas comprendre Maître Eckhart sur la base de ses écrits allemands, mais qu'il fallait connaître ses écrits latins, demeurés inédits. J'ai soumis le plan de cette édition à l'Académie de Heidelberg, qui m'a chargé de l'entreprendre. Mais, en 1933, j'ai compris qu'une édition dirigée par un juif ferait tort à l'Académie. J'ai alors remis mon mandat. L'Académie a insisté pour que je poursuive. Entre-temps, j'avais demandé à un grand savant français, qui était en charge de l'Institut dominicain à Rome, de travailler avec moi. De retour en Allemagne, j'apprends qu'on a obtenu une importante subvention de l'Etat national-socialiste pour l'édition allemande des écrits latins, sous la direction d'un théologien protestant. On m'a alors conseillé de renoncer à ma coopération avec les dominicains français et italiens, en échange de quoi je pourrais rester en Allemagne. J'ai répondu que la science ne pouvait faire l'objet de marchandages de ce genre.

» Là, c'est devenu sérieux : on m'a interdit l'accès au bureau dans lequel j'avais accumulé sept ans de travail. Je n'ai jamais revu ces documents, on m'a tout pris. »

Nazisme

« En avril 1933 a commencé la liquidation de l'université d'ancien régime. Il fallait éliminer toute opposition des intellectuels. On a commencé par l'application des lois raciales. Tous les universitaires ont donc reçu un questionnaire les interrogeant sur la religion de leurs parents et grands-parents. Si l'un d'entre eux était juif, on était sûr de perdre son poste. J'ai refusé de remplir ce questionnaire. J'ai écrit une lettre expliquant qu'en tant que *Privatdozent* de l'université de Heidelberg je me devais de respecter les exigences scientifiques et qu'il me paraissait incompatible avec celles-ci d'établir la race d'une personne sur la base de deux générations seulement. J'insistais donc sur le fait que tous mes ancêtres, aussi loin que je pouvais remonter, c'est-à-dire jusqu'au début du XVIIIe siècle, étaient de religion juive.

» Cela a été considéré comme une insulte, et l'on a réclamé une action immédiate contre ma personne. Mais il y avait encore un semblant de légalité, et la décision a été renvoyée au ministère. Le responsable, fidèle membre du parti, était un professeur dont j'avais suivi le séminaire sur Hésiode. Il a donc retardé la décision, sous un prétexte bureaucratique. Cela m'a fait gagner beaucoup de temps. Je n'ai pas voulu quitter Heidelberg avant l'anniversaire de la mort de mon cher ami Gundolf, le 12 juillet. Immédiatement après, j'ai appris que je ne pouvais plus partir. J'ai dû me cacher. Je me suis réfugié dans un endroit où j'étais sûr qu'on ne me chercherait pas, à Cues, où se trouvaient les manuscrits de Nicolas. Mais il fallait trouver un moyen de partir. Que faire ? L'improbable ! J'ai demandé un passeport diplomatique pour mes livres. Voilà comment j'ai pu me sauver, et sauver aussi des livres précieux qui ont survécu à la guerre.

« Combien de poignées de main vous séparent de Marx ? C'est très simple. Vous m'avez serré la main, j'ai serré la main de Ferdinand Tönnies, Ferdinand Tönnies a serré la main d'Engels. Engels a serré la main de Marx... »

» Je ne me suis pas réfugié en France. J'y avais séjourné, la même année, j'y avais vu beaucoup de monde et, hélas, j'avais la certitude qu'on n'y résisterait pas. J'ai rencontré des gens comme Benoist-Méchin, mais aussi des gens de gauche. J'ai vu là, vraiment, deux France qui, virtuellement, se combattaient. Face au danger allemand, il n'y avait pas d'unité. Du côté du Front populaire, il y avait une magnifique rhétorique, on dénonçait Hitler, mais on ne faisait rien pour l'armée. A droite, on n'aimait pas l'Allemagne, évidemment, mais on aimait encore moins la gauche. »

Tradition

« Pour connaître Hegel, il faut connaître le développement de la pensée allemande. Hegel était étudiant à Tübingen, avec Hölderlin et Schelling. Leurs conversations témoignent de l'importance qu'avait pour eux le protestantisme allemand du XVIIIe siècle. Or certains traits de ce protestantisme ne peuvent être compris que si on les relie à la tradition mystique allemande. On voit, par exemple, comment, sur la base d'une certaine mystique, une théorie de la connaissance peut être formulée, selon laquelle c'est le sujet qui l'emporte sur l'objet. Alors, pour connaître cette mystique, il faut évidemment remonter à la tradition latine, à la transmission latine de la pensée grecque, néoplatonicienne, et en premier lieu à la pensée de Proclus, le grand maître. Plotin, selon moi, est beaucoup plus profond, mais il n'était pas connu. »

Transmission

« En manière de récréation : *« Combien de poignées de main vous séparent de Marx ? C'est très simple. Vous m'avez serré la main, j'ai serré la main de Ferdinand Tönnies, Ferdinand Tönnies a serré la main d'Engels, Engels a serré la main de Marx... »* Ces choses font impression... A Heidelberg, l'un de mes professeurs était Luglio Brentano, le frère de Franz Brentano. Luglio Brentano était le neveu de Bettina von Arnim, la jeune fille qui correspondait avec Goethe. Goethe a serré la main de Napoléon... Là encore, on peut compter les poignées de main... »

Propos recueillis par Gwenaëlle Aubry

★ Extraits d'un entretien accordé à Pierre-André Boutang pour l'émission « Métropolis » sur Arte.

LE PHILOSOPHE ET LA MÉMOIRE DU SIÈCLE
de Raymond Klibansky.
Entretiens
avec Georges Leroux,
Les Belles-Lettres, 310 p., 135 F.



3

Les trois générations de la critique sartrienne

Pour commenter Sartre, après les écrivains et les pairs, vinrent les exégètes, puis les érudits. Voici les critiques, jeunes et sartriens, qui prennent la mesure de son œuvre, dans un siècle qui semble s'achever contre lui, et dans l'oubli du sens de la liberté

Les premiers critiques de Sartre furent des écrivains de sa génération ou presque : Paul Nizan, Albert Camus, Michel Leiris, Maurice Blanchot, Georges Bataille, et, pour la philosophie, Maurice Merleau-Ponty. Les aînés (Gide, Cocteau) disaient leur admiration en confidence, ou se taisaient (Valéry, Malraux). Ses premiers adversaires déclarés, Raymond Las Vergnas, Pierre Boutang, de la droite extrême, Roger Garaudy, de la gauche communiste, firent contre lui de méchants livres, qui frappaient à côté. En philosophie ou en littérature, la première réception de Sartre, en France, fut pugilistique : ses adversaires le boxaient, Sartre rendait les coups, ses supporteurs l'applaudissaient, sans trop s'impliquer. La seule à mettre autant de punch dans sa défense que Sartre lui-même dans la contre-attaque était sa compagne officielle, Simone de Beauvoir. Ceux qui formèrent la *première génération* « sartrienne » étaient des intellectuels plus jeunes qui avaient vécu les problèmes du monde à travers la guerre et l'immédiat après-guerre et faisaient leurs choix à la lumière de *L'Etre et le Néant*.

Ainsi, en Suisse, un jeune homme qui ne se nommait pas encore André Gorz rapportait sa situation singulière de demi-juif apatride à des analyses du grand traité d'ontologie sartrien, qu'il radicalisait pour conclure à l'équivalence de tous les choix. Il allait changer après sa rencontre avec l'homme Sartre, ce générateur d'énergie, optimiste par tempérament. Jean Pouillon, dès l'origine collaborateur des *Temps modernes*, écrivit avec *Temps et roman* (1946) le premier essai de formalisation des idées que Sartre avait livrées dans leur jaillissement natif au fil de ses articles critiques. Un jeune philosophe, Francis Jeanson, entamait avec Sartre un dialogue qui allait se révéler fructueux. *Le Problème moral et la Pensée de Sartre* (1947) anticipait sur des questions auxquelles Sartre travaillait sur la lancée de *L'Etre et le Néant*, mais qu'il ne publierait pas de son vivant. Elles touchaient la portée pratique de l'existentialisme en une dialectique complexe, sans le tranchant auquel Sartre s'était laissé entraîner dans sa conférence fameuse *L'existentialisme est un humanisme* (1946), trop lu, à l'époque, et mal assimilé.

Les questions sartriennes restent taraudantes : comment penser la liberté dans un monde où elle naît aliénée par le regard d'autrui, par ma finitude qui altère mon projet d'être « en-soi-pour-soi », plénitude d'être, conscience d'être et cause de soi, c'est-à-dire Dieu, indice de ma mauvaise foi ? Comment accepter ma *contingence*, ce vertige fade, et lui donner un sens par la création de moi-même à travers une œuvre où les autres me reconnaîtront en se reconnaissant, sous le silence d'un ciel où Dieu s'est absenté ? Comment me construire sans autre mandat que celui que je m'assigne, sans autres valeurs que celles auxquelles je donne corps ? Comment vivre sans me laisser pétrifier par une exigence extérieure à moi (Travail, Famille, Patrie, Parti, Entreprise, etc.). Comment agir en collectif, en groupe, quand la matière que nous travaillons se retourne contre chacun et nous fait dire « je n'ai pas voulu cela », alors que cet ensorcellement de la chose dont nous devenons l'esclave est bien ce que nous avons fait en croyant poursuivre notre fin propre ?

Sartre croisait, défaisait, reprenait, rejetait, retournait, reformulait à l'infini ces questions, dans des pièces de théâtre, des romans, des articles, des essais, des traités, des biographies. Cette gigantesque toile de textes révélait des *déchirures, des lacunes, des trouées*. Ses lecteurs se perdaient avec lui, saisis d'illuminations fulgurantes mais contradictoires, qui tressaient la philosophie et la littérature en un unique projet, le plus difficile : penser la liberté en la vivant au jour le jour, *en situation*. On en venait à ne plus la saisir nulle part, à l'apercevoir seulement courir comme un fil électrique dénudé dans le labyrinthe verbal qu'édifiait Sartre et qui menaçait à chaque instant d'exploser. Il fallait un guide, une tête chercheuse, un pédagogue arrimé aux questions centrales. Francis Jeanson, avec son bref et éclairant *Sartre par lui-même* (1955), a été ce premier de cordée sartrien, le meilleur de cette génération des *exégètes*. Pour dissiper les malentendus qui s'accumulaient autour du massif sartrien, ils entreprirent de montrer comment ces textes communiquaient entre eux, comment les drames ouvraient à des passages creusés dans l'œuvre philosophique, comment celle-ci se théâtralisait dans des situations extrêmes où les héros posaient à vif et en clair – ce qui ne veut pas dire plus facilement – les questions que le penseur déroulait en spirales dans le langage spécialisé de la tradition philosophique. Jeanson sut pointer la tension qui existe chez Sartre entre le projet de convaincre par une argumentation rigoureuse et le désir de séduire par la beauté sèche du récit littéraire, de la construction dramatique, ou l'ironie ravageuse de la formule qui s'imprime comme un tatouage sur la peau de la mémoire.

Claude-Edmonde Magny, dans *Les Sandales d'Empédocle* (1946), avait su tirer d'une lecture littéraire minutieuse de *La Nausée* des idées neuves, notamment sur la tricherie et la mythomanie. Six ans après la parution de la *Critique de la raison dialectique* (1960) que Raymond Aron et Claude Lévi-Strauss furent parmi les seuls à lire sérieusement, Colette Audry, proche de Sartre, du même âge que lui, et Michel-Antoine Burnier, de la génération de la guerre d'Algérie, dégagèrent des voies exactes dans le maquis sartrien, la première pour la philosophie, avec son *Sartre* chez Seghers, le second pour l'engagement direct, avec *Les Existentialistes et la Politique*. André Gorz, dans son volume *Le Socialisme difficile* (1967), donna une lumineuse analyse de l'originalité de la pensée de Sartre par rapport au marxisme avec lequel l'auteur de *Critique de la raison dialectique* bataillait en compagnon de route indépendant.

Après eux (et plusieurs autres qu'on ne peut mentionner ici, faute de place), vint la deuxième génération des sartriens. Ceux qui voulaient tracer la géographie de cette œuvre travaillée de grands mouvements tectoniques, un continent avec ses *terrae incognitae*, ses textes dispersés, oubliés, enfouis. Dans *Les Ecrits de Sartre* (1970) et ses suppléments (1), Michel Rybalka et moi nous efforçâmes de dresser la carte complète de ses textes et d'en indiquer sommairement la genèse, en mettant à la disposition des lecteurs quelques-uns de ceux qui étaient devenus inaccessibles. Ce livre répondait à un besoin de totalité que Sartre avait lui-même créé en déclarant, en 1950, que chacun de ses ouvrages était une facette d'un ensemble dont on ne pourrait apprécier la signification que le jour où il l'aurait mené à terme. Ce jour, évidemment, ne vint pas. La mort de Sartre, en 1980, laissa partout de l'inachevé, comme il en va toujours dans les entreprises humaines.

Pour les yeux futurs

« Ces hommes masqués qui nous succéderont et qui auront sur tout des lumières que nous ne pouvons pas même entrevoir, nous sentons qu'ils nous jugent ; pour ces yeux futurs dont le regard nous hante, notre époque sera objet. Et objet coupable. Ils nous découvrent notre échec et notre culpabilité. Déjà morte, déjà chose, quand nous avons encore à la vivre, notre époque est seule *dans l'histoire et cette solitude détermine jusqu'à nos perceptions : ce que nous voyons* ne sera plus ; *on rira de nos ignorances, on s'indignera de nos fautes »* (*Saint Genet*, 1952). La solitude de Sartre dans son siècle, la génération nouvelle la mesure mieux : elle est ces yeux futurs qui hantaient le philosophe. Mais cette solitude reste celle des hommes en cette fin de siècle, et la grande *interrogation de Sartre reste la nôtre.*

Mais la deuxième génération sartrienne, la génération *érudite*, avait la totalité pour visée. Elle travailla sur la biographie (Annie Cohen-Solal, 1985 ; Ronald Heyman, 1986 ; John Gerassi, 1989). Elle s'intéressa aux manuscrits, aux inédits, aux textes abandonnés. Elle procura des éditions, les *Œuvres romanesques* dans « la Pléiade », et Arlette Elkaïm-Sartre se donna pour tâche de publier sans tarder des inédits majeurs, comme les *Carnets de la drôle de guerre*, les *Cahiers pour une morale*, le second tome de la *Critique de la raison dialectique*, portant principalement sur le stalinisme. Ainsi furent nourris les travaux universitaires qui se multipliaient sur Sartre.

Et le terrain fut préparé pour la troisième génération sartrienne, celle qu'on appellera la génération *critique*, parce qu'elle n'a plus pour principal souci d'éclairer le texte sartrien, de l'établir et de le commenter de façon pertinente, mais de l'interpréter à une certaine distance qui fonde la relation critique. Elle a eu des précurseurs : Pierre Verstraeten (*Violence et éthique*, Gallimard, 1972), Geneviève Idt (avec notamment son étude sur *Le Mur*, Larousse, 1972), François George (*Deux études sur Sartre*, éd. Christian Bourgois, 1976), Josette Pacaly (*Sartre au miroir*, éd. Klincksieck, 1982), Denis Hollier (*Politique de la prose*, Gallimard, 1982), Alain Buisine (*Laideurs de Sartre*, PUL, 1986), passeurs ou interprètes à discuter par les jeunes universitaires dont les travaux ravivent la lecture de Sartre aujourd'hui. Le plus brillant d'entre eux, Jean-François Louette, a publié en cinq ans trois livres décisifs : un portrait littéraire insistant avec finesse sur le ludisme essentiel de Sartre, ressuscitant l'écrivain ironique, contre l'image sombre du politique acharné ; puis deux recueils d'études où un jeu de connivence inventive éclaire les multiples facettes de l'écrivain, du dramaturge et du philosophe. Gilles Philippe, en linguiste disposant d'une rare connaissance de l'œuvre entière, examine les procédés du discours intérieur dans *Les Chemins de la liberté* et réanime ainsi ce grand roman méconnu. Enfin, Juliette Simont, dans une introduction philosophique parfois aride, souvent illuminante, met au jour en une suite de problèmes la cohérence des deux grands traités de Sartre, la tension entretenue tout au long d'« un demi-siècle de liberté » entre la lucidité la plus noire et un inaltérable optimisme de combat.

Michel Contat

(1) Une édition mise à jour et définitive des *Ecrits de Sartre* devrait paraître chez Gallimard en 2000.

★ Références des ouvrages cités : Jean-François Louette, *Jean-Paul Sartre*, Hachette, « Portraits littéraires », 350 p., 99 F ; *Silences de Sartre*, PUM, 291 p., 167 F ; *Sartre contre Nietzsche (Les Mouches, Huis clos, Les Mots)*, PUG, 189 p., 98 F ; Gilles Philippe, *Le Discours en soi. La Représentation du discours intérieur dans les romans de Sartre*, Honoré Champion, 518 p., 500 F. Juliette Simont, *Jean-Paul Sartre. Un demi-siècle de liberté*, De Boeck Université, Bruxelles, 242 p., 155 F.

Les scientifiques mis en examen

De plus en plus, des voix se font entendre pour remettre en cause la place et le rôle de la science dans la société. Virulentes, incisives, les prises de position se révèlent parfois injustes

LES PÉCHÉS CAPITAUX, DE LA HAUTE TECHNOLOGIE
de Robert Bell.
Seuil, 344 p., 140 F.

LA TECHNIQUE CONTRE LA DÉMOCRATIE
de Michel Claessens.
Seuil, 211 p., 110 F.

LA RÉPUBLIQUE A-T-ELLE BESOIN DE SAVANTS ?
de Michel Dodet, Philippe Lazar et Pierre Papon.
PUF, 249 p., 138 F.

REGARDS SUR L'ÉTHIQUE DES SCIENCES
de Gérard Toulouse.
Hachette, 240 p., 135 F.

Curieux procès que celui intenté aujourd'hui aux scientifiques. Ils porteraient, assure Michel Claessens, *« l'entière responsabilité de la rupture science-société »*, sollicitant les médias tout en refusant que ceux-ci se fassent l'écho de leurs dissensions et de leurs erreurs. Lorsqu'un projet scientifique échoue, révèle Robert Bell, *« on peut immanquablement incriminer un petit nombre de pratiques »*. Il dresse l'inventaire de ces pratiques douteuses, fustigeant un *« système dépravé »* qui subvertit la méthode scientifique et fait *« prospérer les projets corrompus »*. Avec plus de pondération, Gérard Toulouse invite à prendre *« la mesure des risques d'une détérioration des mœurs scientifiques »*. Comme le constatent Michel Dodet, Philippe Lazar et Pierre Papon, *« les interpellations sur la place et le rôle de la science dans la société »* prolifèrent. Virulentes, incisives, mais parfois injustes.

A l'innocence du progrès scientifique et technique s'est ajouté le modèle de son péché originel. Les deux représentations de la science coexistent, exprimant ce mélange de défiance et de fascination qui a supplanté l'immense crédit dont les sciences jouissaient depuis le XVII[e] siècle. Dès 1935, Husserl avait diagnostiqué ce renversement dans l'attitude à l'égard des sciences. Bergson, assignant à la science la tâche de connaître la *matière* et réservant l'esprit à la métaphysique, ouvrait la voie à la dénonciation d'une science « démiurgique ». La première explosion d'une bombe atomique, en août 1945, a renforcé les motifs de cette défiance. Hiroshima a imposé l'idée, admise sans examen, que la recherche fondamentale la plus abstraite était porteuse de menaces terrifiantes. Elle resurgit à propos de la biologie moléculaire. Les mêmes recherches portent promesses et menaces, et les occasions ne manquent pas de tenir des propos alarmistes.

CATASTROPHISME

Le tour tragique affaiblit les dossiers les mieux informés. Robert Bell, sombre prophète, annonce que *« des explosions catastrophiques surviendront, qui transformeront ce tunnel sous-marin – le tunnel sous la Manche – en un véritable four à céramique »*. L'incendie du 18 novembre 1996 laisse présager le pire. Mauvais point aussi pour Ariane 5, qui a explosé dès son vol inaugural. Quant à Superphénix, le contact d'une seule goutte d'eau avec le sodium qu'il contient suffirait pour le transformer *« en un super-Tchernobyl »*. Les catastrophes donnent raison à Robert Bell, les catastrophes évitées aussi. Décidément irréfutable, l'auteur condamne l'abolition des procédures de contrôle et le non-respect des paramètres de sûreté. Ce fil directeur guide sa quête de documents et de déclarations.

Les pièces réunies montrent, par exemple, la difficulté rencontrée pour évaluer les dangers présentés par le surgénérateur Superphénix, les personnalités compétentes appartenant au cercle de ses promoteurs. Comment organiser un contrôle externe ? L'examen de la composition des organismes d'expertise technique donne la mesure de la complexité d'un problème hâtivement traité. Favorable au démantèlement du réacteur, l'auteur apprécie la qualité des procédures de contrôle à l'aune des conclusions : les commissions *manquent de neutralité lorsqu'elles* se prononcent pour le redémarrage, et font preuve d'indépendance lorsqu'elles émettent des réserves. L'opportunité d'une décision d'arrêt et le caractère démocratique des procédures retenues sont ainsi assimilés, au nom d'une hostilité globale à une réalisation dont les dimensions scientifique, technique et économique ne sont jamais distinguées.

A l'ère des « techno-sciences », peut-on encore faire la part de la recherche scientifique et du développement technique ? Michel Claessens assure que la science et la technique sont de moins en moins dissociables. La « techno-science » s'impose avec le poids de l'évidence. Cette expression ne désigne pas seulement les liens étroits qui unissent la cité scientifique et la cité technique, elle enveloppe une thèse épistémologique selon laquelle la technique *commande la science (1)*. Jacques Ellul, auquel Michel Claessens se réfère, *assurait que la science était* devenue un moyen de la technique, cette plante vénéneuse dont il déplorait l'inéluctable essor.

Ainsi rappelée, la technophobie de Jacques Ellul assigne aux analyses de Michel Claessens leurs limites politiques. Si la technique est une force autonome dont les humains sont les jouets, *comment donner corps au* projet d'un *« contrôle démocratique de la "techno-science" » ? L'auteur* propose de soutenir les activités de vulgarisation et d'encourager les chercheurs à communiquer au grand public tout résultat substantiel. Ces pistes ne sont pas négligeables, mais elles s'accompagnent d'une mise en accusation des scientifiques, censés porter *« l'entière responsabilité de l'absence de contrôle effectif qui accompagne le développement de la "techno-science" aujourd'hui »*. Cet injuste procès laisse paraître l'ambiguïté politique de la notion de « techno-science », qui dissimule le rôle des intérêts sociaux divergents dans la détermination de la direction et du rythme du progrès technique (2).

« ETHIQUE DES INSTITUTIONS »

Michel Dodet, Philippe Lazar et Pierre Papon prennent en compte, dans leur examen du rôle de la recherche scientifique et technique, la mondialisation de l'économie et ses conséquences sociales. Ils insistent sur la nécessité de *« concevoir des stratégies capables de diffuser largement les connaissances et les techniques nouvelles dans le tissu économique »*, notamment auprès des PME, susceptibles de créer des emplois. Gérard Toulouse, membre du Comité d'éthique pour les sciences créé en 1994, fait valoir que l'éthique des sciences ne peut se limiter au repérage des déviances individuelles, elle doit se prolonger en *« une éthique des institutions »*. Seul l'examen des modes de financement et de gestion des institutions scientifiques ouvre *des perspectives d'action sur la tension* fondamentale que vivent les chercheurs entre *« le respect de la vérité et l'exigence de produire du neuf »*. Au contraire, l'impasse sur les conditions de fonctionnement des institutions, associée au rêve de savants redevenus désintéressés, signe le retour d'une politique morale. Sous couvert de méfiance envers les puissances d'argent, le projet positiviste d'une organisation rationnelle de la société refait surface. *A trop chercher Louis Pasteur, on* trouve Auguste Comte.

Jean-Paul Thomas

(1) Dans *Contre la peur* (Hachette, 1990), Dominique Lecourt analysait la formation de l'expression « techno-science ».

(2) Jürgen Habermas, dans *La Technique et la Science comme « idéologie »* (Gallimard, 1973), réfère l'orientation du progrès technique aux rapports de forces entre les classes sociales.

Les juifs et la République

« Juif et français » : un dilemme retracé à travers une perspective historique, sociale et politique

LES JUIFS DE FRANCE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE À NOS JOURS
ouvrage collectif sous la direction de Jean-Jacques Becker et Annette Wieviorka.
éd. Liana Levi, 446 p., 250 F.

Tel qu'il est posé, le sujet peut paraître problématique : pourquoi faire une histoire des juifs de France ? Ne sont-ils pas citoyens français comme les autres, et si tel est le cas, quelle est la signification de cette catégorisation ? Le fameux dilemme *« juif et français »* ? est posé ici de façon historique : les Français juifs ont-ils été et sont-ils *« comme les autres »* ? L'histoire des mentalités et des représentations est conjuguée avec l'histoire sociale et politique pour répondre à une question qui dépasse le cadre strictement historique.

Tout commence à la Révolution française, tournant important, puisque c'est l'idéologie révolutionnaire qui a permis l'intégration *des citoyens juifs à la société française*, en inaugurant le modèle de l'*« Israélite »*. L'article de Pierre Birnbaum, sur les juifs et l'affaire Dreyfus, montre combien, à cette occasion, fut durement remis en question le mythe des *« épousailles des juifs et de la République »*.

La perspective adoptée par les auteurs permet de suivre l'histoire des juifs en France à travers des *faits connus* – la *montée de la* xénophobie et de l'antisémitisme dans les années 30 – et moins connus – par exemple la place des écrivains juifs français dans la même période. Selon Michel Trebitsch, l'entrée en littérature et l'*accession au patrimoine de la* langue et de l'écriture sont le couronnement de l'intégration pour ceux qui participent de l'élite intellectuelle et mondaine, tels André Spire, Edmond Fleg, Henri Hertz, André Suarès, Julien Benda, ou encore Daniel Halévy, Max Jacob, et Marcel Proust, dont l'œuvre, selon Henri Raczymov, témoigne d'une connaissance précise de la *judaïcité* parisienne : la patrie de la langue serait-elle la seule patrie possible pour les juifs français ?

Les années noires, analysées par Annette Wievorka à la lumière de thèmes controversés, tels la complicité de l'Etat français dans le génocide, les spoliations, ou la MOI (Main-d'œuvre immigrée), vont changer radicalement l'image attractive de Paris comme nouvelle Jérusalem. *D'excellentes analyses* d'une histoire récente montrent l'importance des penseurs tels qu'Emmanuel Levinas, qui fait découvrir le Talmud aux juifs français, ou encore le grand rabbin Jacob Kaplan, figure de proue du judaïsme d'après-guerre. Mais, selon les auteurs, la véritable régénérescence du judaïsme français survient avec l'arrivée des juifs d'Afrique du Nord. La construction de nouvelles synagogues et la création d'associations témoignent de la renaissance du judaïsme français *sous le mode de la « communautarisation »*. Comme le relève Anny Dayan-Rosenman, le juif français, à l'inverse de l'Israélite, part d'une démarche d'affirmation identitaire, dans laquelle Israël joue un rôle essentiel, comme en témoigne le grand choc de la guerre de six jours, révélateur d'un puissant *« sens d'appartenance »*.

La réflexion sur le statut des juifs *en France est également un* questionnement de l'identité française : comme le dit Jean-Jacques Becker dans l'avant-propos, c'est aussi le sens du procès de Maurice Papon que de mettre les juifs au cœur de l'actualité, comme s'il se jouait là *quelque chose d'essentiel pour la* France. Peut-être les juifs questionnent-ils la République comme socle identitaire de leur pays.

Eliette Abecassis

هكذا من الاهل

Rachilde saisie par la débauche

Des écrivains fascinés par le music-hall : chansons, danses, caf'conc... Souvenirs... Parfum de nostalgie d'une France d'avant la fracture de 1940-1945. Dernière de ces quatre folles histoires et vraies passions : Rachilde et Nel Haroun, le « micheton » et son « gig »


D.R.

Nel Haroun par Marant, et ci-dessous sanguine de Rachilde par Nel Haroun


COLL. EDITH SILVE

Paul Léautaud, dans sa canfouine, dressa l'oreille et posa sa plume. Qu'est-ce que c'était que ce chahut, là-haut, chez les Vallette ? L'immeuble de la rue de Condé n'était pas familier de ce concert de meubles remués, de *criaillements mêlés* d'hommes et de femmes avec, en prime, le cliquetis d'un objet de verre qu'on brise. Il ricana : c'était bien le comble que le Mercure de France connût l'agitation sordide d'un mauvais lieu ! Il sortit dans l'escalier, y croisa Mme Izambard, la concierge, qui montait précipitamment à l'étage noble, suivie de quelques employés. Ils échangèrent un regard mi-navré mi-complice. A n'en pas douter, le ruffian de Mme Rachilde était en train de faire des siennes... Mais, bien qu'il eût une forte envie d'aller contempler les grotesques conséquences des passions humaines, il retourna dans son placard pour finir d'y corriger les épreuves de la revue, murmurant pour lui-même : *« Pauvre folle... »*

« Je suis vraiment désolé de ce qui vient d'arriver, monsieur... Mais il faut m'excuser : nous autres, en Roumanie, sommes un peu colériques... Et quand nous sommes à court d'arguments... » L'homme arborait un sourire désarmant et commençait à ramasser les livres jetés à terre, les fragments du vase fracassé. Alfred Vallette, le patron du Mercure, tombait dans un fauteuil, la main sur son cœur battant. Il porta un regard plein de tendre pitié sur son épouse, vaillante au milieu du désordre. C'était du propre, cette vieillarde épaisse avec ses cheveux blancs tirés en chignon, sa robe d'intérieur mauve à volants de dentelle de Bruges, contemplant, amoureusement terrorisée, ce type agenouillé qui tentait de réparer les effets de sa fureur. Il congédia d'un geste la concierge. On pouvait peut-être clore un tel charivari par une négociation à l'amiable, loin de témoins goguenards. La main de Vallette tapota son chéquier. Allons, que voulait ce jeune homme ? Un peu d'argent, comme d'habitude. Lorsque cela fut expédié, il affermit sa voix : *« Bien entendu, monsieur Nicolesco, vous vous engagez, après cela, à ne plus importuner Mme Rachilde. »* Mais il vit bien, dans le regard gris de sa femme et dans celui du bellâtre, sombre sous les longs cils gominés, qu'il n'en serait rien.

Cette scène un peu trop pittoresque n'était que l'épilogue provisoire d'une situation qui durait depuis cinq ans. Depuis cette année 1929 où Marguerite Eymery, épouse Vallette, dite Rachilde, l'égérie de la légendaire revue et maison d'édition au caducée, rendez-vous des symbolistes et de quelques autres aux grandes heures du mouvement

Pierre Philippe

(1890-1910), s'était brusquement confrontée à ce qui peut probablement arriver de pire à un écrivain : l'apparition *in vivo* du personnage récurrent de son abondante production littéraire. La mixture prémonitoire de Chéri, de l'ange Heurtebise et de Querelle de Brest. Un *type* qu'elle avait elle-même enfanté en 1884, à vingt-quatre ans, en faisant publier *Monsieur Vénus*, cette remise en question de toutes les lois de la nature, avec le personnage de Jacques Silvert, Hercule enfant poussé à la transsexualité par le caprice d'une belle insatisfaite à cravache... Une bombe qui avait éclaboussé vieux et jeunes crocodiles du marigot des lettres l'avait fait surnommer *« Mlle Baudelaire »* par Maurice Barrès et l'avait auréolée – à vie – d'une nuée de soufre. Barbey, Goncourt, Huysmans, Mendès et Wilde l'admirèrent, sans parler de Verlaine, de Lorrain et de Louis II de Bavière. Le drame est que après ces débuts sataniques, elle se trouvait condamnée à tenter d'en réitérer les échos, alignant, d'année en année, des *Madame Adonis*, des *Hors-Nature* et autres *Heure sexuelle* sans parvenir au flamboiement – aujourd'hui délicieusement fin de siècle – de son chef-d'œuvre de jeunesse. *La conséquence était* aussi qu'elle reprenait à chaque fois la peinture, jamais assez captivante à son goût, de ce frère de Dorian Gray (apparu, lui, en 1891) qui devait bien évidemment à chaque fois périr atrocement après avoir chamboulé la vie d'innombrables marquises, peintres de renom, hobereaux de province et autres proies consentantes.

La fin de la guerre de 14-18 avait délié les entraves imposées aux femmes. Elle avait aussi considérablement amenuisé le magistère du cénacle de la rue de Condé et de sa grande prêtresse. Si elle y tenait toujours salon, le mardi, elle s'était mise à courir la ville, en proie aux plaisirs nouveaux d'une époque qui revendiquait le droit de se dégourdir les jambes au rythme des trompettes des jazz-bands débarqués à Bordeaux et à Saint-Nazaire en juin 1917. Sa cour de jeunes adorateurs l'entraînait, sans qu'elle y trouvât trop à redire, dans ces bars, ces spectacles et ces soirées privées où, pensait-elle, elle découvrirait quelque thème émoustillant pour son prochain ouvrage. Et, de fait, ses lecteurs commençaient à lire les descriptions, vertueusement scandalisées, de ces *« soirées persanes où l'on pouvait voir évoluer en des poses plastiques un danseur oriental au nombril illuminé de rouge à lèvres... »* Ainsi Joan Nicolaï Nicolesco – Nel Haroun de son nom d'artiste – entrait-il en majesté dans l'œuvre de Rachilde.

Le corps nu, qui avait fait au music-hall une tapageuse irruption au début du siècle avec les exhibitions de Mata Hari, de Régina Badet ou de Colette Willy, tendait à la conquête de l'espace laissé libre par la mise au rancart des gommeuses épileptiques et des tourlourous à l'accent rural. La *femme nue* devenait l'une des figures fondamentales de ces revues, de plus en plus audacieuses et opulentes, qui seraient aux années 20 ce qu'avait été l'opéra aux dernières années du siècle. Des femmes qui allaient faire battre le cœur des gens de plume (ainsi Edmonde Guy affolerait-elle Pierre Benoit, Tania Visirova Roger Vailland et Joséphine Baker Georges Simenon). Mais ce n'était pas assez des Aphrodites, il fallait que s'y joignent des Apollons pour que vibrât l'âme des spectatrices (et de certains spectateurs aussi). Alors entrèrent dans l'histoire du music-hall des Herbert Stoowitz, des Paul Swan et des Edmond Van Duren à qui succédèrent des Spadolini, des Frédéric Rey et, *bien plus près de* nous, un Jorge Lago qui éclipserait sans mal, aux yeux d'Aragon, les mérites de Zizi Jeanmaire lors de son numéro de *L'Eveil du sultan* dans la revue du Casino de Paris en 1972. C'est à cette race de danseurs dévoyés dans l'exhibitionnisme qu'appartenait le bouillant Roumain imprudemment introduit par Rachilde dans son œuvre. Et dans sa vie.

Elle allait avoir soixante-dix ans, écrivait ponctuellement auprès d'un mari-frère et négligeait sa fille unique. Elle devinait vaguement qu'elle avait raté son œuvre, sinon sa vie, et s'était mise à cultiver l'esprit de contradiction jusqu'à passer – elle, la prophétesse de la sainte liberté des pulsions – pour la figure emblématique de tous les conservatismes. Et ce n'était pas la moindre de ses contradictions que de s'amouracher de cette créature exotique (car roumain ce n'était pas assez, et elle l'avait naturalisé turc...) dont on ne savait rien, sinon qu'elle n'était pas avare de ses charmes et les monnayait présentement à une certaine baronne von Wagner, dite Léonie Lorraine, l'une de ces aventurières à la nationalité aussi imprécise que l'état civil et qui logeait au Ritz, mais sous les combles.

Le landernau littéraire pouvait dès lors assister, entre réprobation et apitoiement, à la chevauchée impudique de l'ancienne papesse prise de vertige. Et, scribe vipérin, Léautaud commencer à égayer son Journal des frasques de la patronne, notant, non sans quelque secrète envie, qu'*« elle traîne partout, et la nuit jusqu'à 4 heures du matin, avec tous ces jeunes gens d'allure assez équivoque. Jolis garçons pour la plupart. Elle-même le répète à chaque instant, parlant de l'un et de l'autre : "Il est si beau !" »* On la voyait au Bœuf sur le toit et au bar interlope que tenait l'ancien champion de boxe Georges Carpentier, boulevard de la Madeleine. On la repérait entre Pigalle et Blanche, partout où l'on s'amusait. Elle était increvable, comme si la présence auprès d'elle du danseur faisait lever ses dernières forces. On l'avait vue faisant le coup de poing contre les surréalistes, lors du fameux banquet Saint-Pol-Roux à la Closerie des lilas. Elle traînait à présent dans la boue les féministes, au Club du Faubourg, en raison de l'infériorité mentale bien connue des femmes ! C'est qu'elle doute profondément d'en être une et se conduit avec Nel Haroun non comme une femme amoureuse mais comme un « micheton » classique (Jean Lorrain ne lui écrivait-il pas : *« Vous êtes mieux qu'albémique, archaïque et satyriasique : je vous trouve délicieusement pédéraste »*), soucieuse, avant tout, de lui prouver l'étendue, l'éclat de ses relations et l'avantage qu'il pourrait en escompter. Le beau Roumain ne se le fait pas dire deux fois. Paraître en *guest star* dans les romans de sa protectrice – comme dans *L'Homme aux bras de feu* – ne lui suffit bientôt plus. Elle a beau lui dédier *La Femme aux mains d'ivoire*, placer en tête de ses *Portraits d'hommes* la sanguine qu'il trace d'elle (car le bougre a de multiples talents), il fait monter les enchères. Elle saute le pas en 1930, écrivant les cent premières pages de *Mon étrange plaisir*, une prétendue autobiographie d'Haroun, qu'elle s'en va proposer à Bernard Grasset. Refus. Comment faire comprendre au jeune homme que son nom seul ne lui ouvrira pas les portes de l'édition ? Elle se décide à lui avouer qu'elle fera paraître le récit sous son propre nom, chez Baudinière, quitte à le remercier pour son aimable participation. Il entre en fureur : *« Je ne puis céder une chose qui m'appartient sans voir mon nom dans la préface et sur la couverture, s'il y en a une... »* Il menace, lui rappelle sans vergogne qu'il a nourri ses derniers romans de sa luxurieuse présence... Et lui conseille de passer l'affaire à Vallette, qui sait, lui, parler aux éditeurs ! Il oscille entre larmes et menaces. Il lui faut 300 francs tout de suite ; la baronne von Wagner le lâche ; comment payer le Ritz ? Après le paradis, l'enfer a commencé pour la pauvre Rachilde.

Car si elle assumait à merveille son rôle de « miché » (se portant garante de lui, par exemple, auprès de la préfecture de police lorsque son visa vient à expiration), il tenait celui de « gig » avec une parfaite cohérence, la rançonnant, commettant chez elle quelques larcins et allant, parce qu'un peu de passion fait toujours bien dans le tableau, jusqu'à lacérer son portrait exécuté par un rival. Ainsi en était-on arrivé, dans la *digne* maison de la rue de Condé, à voir et entendre des scènes plus dignes des romans de Francis Carco que de ceux de Georges Duhamel. Et cela ne faisait pas vraiment peur à Rachilde, qui écrivait à son protégé : *« Je suis à la fin de ma vie et j'ai gardé le goût du risque. Ce serait ridicule si j'étais une femme ordinaire mais, vous le savez, je n'ai pas un seul de leurs instincts primordiaux. Je n'aime pas les hommes, d'une façon ou d'une autre... »* Eh oui, elle n'aimait que les Diego Sandovar et autres Lucian Dalvar qu'elle manipulait à sa guise dans ses textes, sur le mode sado-masochiste dont nul ne sait si elle le pratiqua dans la vie courante : Nel Haroun la contraignit-il, comme le croit l'une de ses historiographes, au spectacle d'un meurtre par lui commis ? En tout cas, elle décida, pour sa part, de le zigouiller, littérairement parlant, dans son « polar » de 1937, *L'Autre Crime*. En comtesse de Givray (...), élégante veuve (Vallette était mort en 1935) portée sur les voyous, elle finissait par révolvériser un sosie d'Haroun, *« mèche noire lui barrant le front, les yeux lumineux, toujours insolent et beau, les gestes souples sous le smoking... »*. C'est que la comtesse devait partager avec lui l'aveu du meurtre d'un directeur de music-hall, amateur de *« petits marins »*. Nous étions à quatre ans du meurtre d'Oscar Dufrenne, directeur du Palace, à moins d'un de celui de Louis Leplée, « découvreur » de Piaf. Nel Haroun avait dû se sentir honoré...

Le sort accablait chaque jour un peu plus la vieille littératrice déphasée. Son cher Mercure cédé, elle se replia à Corbeil, dans ces « Bas Vignons » où, autrefois, Alfred Jarry et elle venaient faire de la bicyclette. Elle écrit toujours, en plein exode de 1940. Ce sera *Face à la peur*. A la page 160, sur le mauvais papier de l'Occupation, une silhouette y surgit. Elle crie, elle a reconnu *« l'objet du luxe »*, Nicolesco lui-même qui, d'un pas tranquille de promeneur, fait l'exode à sa manière. Qu'est-il venu chercher ? Elle n'ose y penser. Le soir vient. Pour la première fois, peut-être, ils dorment, seuls, sous un même toit. Puis il repart – vers quelle destinée ? –, la laissant étonnée qu'il ne l'eût point tuée dans la nuit.

Elle mourra en 1953, à quatre-vingt-treize ans, dans la misère et l'indifférence générale, avec, à son cou, le médaillon renfermant la photographie de son « Monsieur Vénus » incarné : Nel Haroun.

● L'auteur de ce texte remercie Edith Silve.

● A lire : ***Rachilde*, de Claude Dauphiné (Mercure de France, 1991) ; et de Rachilde : *Mon étrange plaisir* (Joëlle Losfeld, 1993), *Monsieur Vénus* (Flammarion, 1977), *La Marquise de Sade* (« Folio »-Gallimard, 1996), *La Tour d'amour* (Mercure de France, 1994).**



هكذا من الأصل

JEUDI 20 AOÛT

FILMS DE LA SOIRÉE

18.45 Un thé au Sahara ■ ■ ■
Bernardo Bertolucci (GB, 1989, 135 min). Cinéstar 2

20.00 Bye-Bye ■ ■
Karim Dridi (France - Belgique - Suisse, 1995, 105 min). TV 5

21.10 Cet obscur objet du désir ■ ■
Luis Bunuel (France, 1977, 100 min). Cinétoile

22.25 Raining Stones ■ ■ ■
Ken Loach (Grande-Bretagne, 1993, v.o., 90 min). Canal Jimmy

22.30 Avec le sourire ■ ■
Maurice Tourneur (France, 1936, N., 100 min). Paris Première

22.50 Hanna K ■ ■
Constantin Costa-Gavras (France, 1983, v.o., 110 min). Ciné Cinémas

22.50 La Loi du Nord ■ ■
Jacques Feyder (France, 1939, N., 100 min). Cinétoile

23.50 Les Vikings ■ ■
Roy William Neill (Etats-Unis, 1928, muet, 90 min). Arte

0.40 Les Frères Gravet ■ ■
René Féret (France, 1995, 95 min). Ciné Cinémas

GUIDE TÉLÉVISION

MAGAZINES

19.00 Le Magazine de l'Histoire. Les vies brisées. Invités : Christian Liger, Guillaume Piketti, Christian Jaffrelot. Histoire

19.00 Rive droite, rive gauche. Une révolution libérale est-elle possible ? Y a-t-il une dictature médiatique ? Paris Première

20.00 20h Paris Première. Jeannie Longo. Paris Première

20.50 Sagas. Les mille et une nuits. TF 1

21.00 Les Nouveaux Mondes. Urgence planète, Madagascar. La forêt engloutie, Guyane. Chercheurs de plantes, Zimbabwe. La terre se réchauffe, Antarctique. Baleines en danger, Mexique. France 2

21.00 Courts particuliers. Benoît Poelvoorde. Paris Première

22.30 Paroles de femmes. Charlotte Rampling. TMC

22.40 L'Eté de la 25e heure. Le Secret de l'enfant sauvage. France 2

23.00 Les Dossiers de l'Histoire. Karzan et ses frères. Histoire

23.15 Le Club. Eric Neuhoff. Ciné Cinéfil

0.15 Capital spécial été. *Bons plans.* M 6

DOCUMENTAIRES

18.35 A l'école vétérinaire. [4/5]. L'examen. Canal +

19.55 Casque bleu. Planète

20.00 Architectures. [2/5]. Némausus 1 : une HLM des années 80. Arte

20.25 Serpents de mer, mythe ou réalité ? Odyssée

20.30 Sergiu Celibidache. Portrait d'un chef d'orchestre. Mezzo

20.35 Survivants. Planète

20.40 ▶ Soirée thématique. Aventures de vacances. Arte

21.10 Les Cités prestigieuses d'Italie. [8/12]. Ferrare. Odyssée

21.40 Armand Frappier. Planète

22.10 Le Musée de Berlin. Odyssée

22.20 Marilyn, Last Interview. Ciné Cinémas

22.35 ▶ Prostitution. Confessions de clients. Planète

23.10 Amérique latine, un continent déraciné. [1/6]. Odyssée

23.25 Les Jardins du paroxysme. [1/7]. Les jardins et le temps. Planète

23.30 Vingt ans... au Cap. TV 5

23.45 Tati, l'empire des prix. Téva

23.55 ▶ Les Enfants de Summerhill. Planète

0.00 Les Grands Explorateurs. [9/10]. Francisco Pizarro. Histoire

0.35 La Case de l'Oncle Doc. Le Désert de la fortune. France 3

0.45 ▶ Le Siècle des hommes. La libération des femmes. France 2

SPORTS EN DIRECT

16.00 Athlétisme. Championnats d'Europe. Eurosport

16.30 Cyclisme. Tour de Burgos. AB Sport

16.35 Athlétisme. Championnats d'Europe. France 2

19.55 Athlétisme. Championnats d'Europe. France 3

MUSIQUE

19.15 Carrousel du Louvre 95. Avec Christian Ivaldi ; Noël Lee ; Bredeloup ; Hernandez. Œuvres de Chabrier, Debussy, Milhaud, Steve Reich, Kagel, Bartok. Muzzik

21.00 Carrousel du Louvre 95. Avec Isabelle Flory, violon ; Nicolas Risler, violon ; Jean-Paul Minali-Bella, alto ; Agnès Vestermann, violoncelle ; Pascal Moragues, clarinette ; Noël Lee, piano et le quatuor Arpeggione. Œuvres de Mozart, Schubert, Schumann, Prokofiev. Muzzik

22.25 Carrousel du Louvre 95. Interprété par les solistes des Chœurs de Lyon, dir. Bernard Tétu. Œuvres de Rossini, Schubert, R. Schumann, Dvorak. Muzzik

22.30 Francofolies de Montréal. TV 5

23.20 Guy Béart. Olympia 1996. France 3

23.50 Carrousel du Louvre 95. Interprété par l'ensemble vocal Sagittarius, dir. Michel Laplénie. Œuvres de Purcell, Monteverdi. Muzzik

0.10 Celibidache dirige la Symphonie nº 7 de Bruckner. Paris Première

TÉLÉFILMS

20.30 Les Années infernales. Anthony Page [1 et 2/4]. Festival

21.00 La Frontière. Misha Williams. Histoire

23.00 Made in America. Beauté criminelle. Christopher Leitch. TF 1

SÉRIES

19.00 Sliders, les mondes parallèles. Le monde de Chronos. M 6

19.00 Highlander. A tout prix. Série Club

20.13 L'Incroyable Hulk. Episode pilote. 13ème Rue

20.35 Julie Lescaut. La Mort en rose. RTBF 1

20.45 Timide et sans complexe. Untitled. Série Club

21.00 Le Retour de Sherlock Holmes. L'aventure du Pied du Diable. Disney Channel

21.30 Urgences. On demande le docteur Hathaway. Coup du sort. TSR

21.35 L'Ile. [2/7]. Série Club

21.50 American Gothic. La leçon de Lucas. 13ème Rue

22.25 Les Incorruptibles. Tueur sans gages. Série Club

22.30 La Loi de Los Angeles. Un python gourmand. Téva

1.00 Star Trek, la nouvelle génération. Rapports de force. Canal Jimmy

NOTRE CHOIX

● 21.00 France 2
Les Nouveaux Mondes

Cette fois Olivier Minne ne se borne pas à la simple exploration de sites, il soulève de graves problèmes écologiques. La pratique de la culture sur brûlis à Madagascar comme la construction d'un barrage en Guyane provoquent la disparition de milliers d'hectares de forêt et mettent en danger la faune et la flore spécifiques de ces régions. Au Mexique, un projet de mine de sel menace un lagon où se reproduisent les baleines grises. Avec les scientifiques, on découvre les actions menées pour enrayer les processus d'extinction d'espèces animales ou végétales. L'enjeu est écologique mais aussi humain, certaines plantes pouvant donner naissance à des médicaments. – *J.-J. Ba.*

● 0.35 France 3
Le Désert de la fortune

Depuis vingt ans, l'industrie minière australienne a connu un essor foudroyant, attirant des hommes, et aussi des femmes, en quête de fortune. Tous creusent et brûlent cette terre aride pour lui soutirer or, opales ou diamants. Theresa, géologue, Audrey, mineure, Annah et d'autres, se sont intégrées à cet univers d'hommes, parfois en sacrifiant leur vie de femmes. Le plaisir de la découverte d'une pierre précieuse leur tient lieu d'idéal. La richesse des compagnies minières contraste avec le dénuement complet des aborigènes, parqués dans leurs réserves. Dans ces lieux empreints d'une poésie secrète, décors de Far West ou paysages lunaires qui semblent figés à jamais, le temps a suspendu son vol. Ce très beau film de Denis Poncet est également une réflexion sur la valeur de l'éphémère. – *J.-J. Ba.*

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

18.05 Contre vents et marées.
19.00 Melrose Place.
19.50 Le Journal de l'air.
20.00 Journal, Météo.
20.50 Sagas. Les mille et une nuits.
23.00 Made in America. Beauté criminelle. Téléfilm. Christopher Leitch.
0.40 Embarquement porte nº 1. Bruges.
1.05 TF1 nuit, Météo.

FRANCE 2

16.35 Athlétisme. Championnats d'Europe.
19.55 et 20.45 Météo.
20.00 Journal.
21.00 Les Nouveaux Mondes.
22.35 1 000 enfants vers l'an 2000.
22.40 L'Eté de la 25e heure. Le Secret de l'enfant sauvage.
22.40 L'Eté de la 25e heure. Le Secret de l'enfant sauvage.
23.55 Apostrophes. Spécial Julien Green.
23.40 Journal, Météo.
0.45 ▶ Le Siècle des hommes. La libération des femmes.
1.40 Sous le regard de Dieu. [4/4].

FRANCE 3

18.20 Questions pour un champion.
18.50 Météo des plages.
18.55 Le 19-20 de l'information, Météo.
19.55 Athlétisme. Championnats d'Europe.
20.55 Tout le sport.
21.10 Attention, une femme peut en cacher une autre ■ Film. Georges Lautner.
22.57 Météo, Soir 3.
23.20 Guy Béart. L'eau vive de la liberté.
0.35 La Case de l'Oncle Doc. Le Désert de la fortune.

CANAL +

▶ En clair jusqu'à 20.30
18.35 A l'école vétérinaire. [4/5].
19.05 Best of Nulle part ailleurs.
19.50 et 22.20 Flash infos.
20.00 Zapping.
20.05 Les Simpson.
20.30 Les Braconniers ■ Film. Kjell Sundwall.
22.30 Blood and Wine ■ Film. Bob Rafelson (v.o.).
0.05 Poursuite. Film. Andrew Davis (v.o.).

ARTE

19.00 Beany & Cecil.
19.30 L'Ecole des rois de la jungle.
20.00 Architectures. [2/5].
20.30 8 1/2 Journal.
20.40 ▶ Soirée thématique. Aventures de vacances. 20.45 Les «Bronzés» en Amérique. 21.35 Eté turc. 22.15 Les Enfants de Dana. 23.00 Vacances de riches à Ibiza.
23.50 Les Vikings ■ ■ *Film muet. Roy William Neill.*
1.20 De Cléopâtre à Michael Jackson.

M 6

18.00 Mission casse-cou.
19.00 Sliders, les mondes parallèles.
19.54 Le Six Minutes, Météo.
20.10 Une nounou d'enfer.
20.35 La Météo des plages.
20.40 E=M6 junior.
20.50 Le Facteur de Saint-Tropez. Film. Richard Balducci.
22.35 Poltergeist, les aventuriers du surnaturel. O. Le charlatan. L'ange des ténèbres.
0.15 Capital spécial été. Bons plans.

RADIO

FRANCE-CULTURE

20.00 Les Inventeurs du futur. L'économie de l'an 2000.
21.00 La Radio à l'œuvre. Il était une fois Tignes.
22.40 Nocturnes. IAM ou le rap comme hold-up mental.
0.05 Du jour au lendemain.

FRANCE-MUSIQUE

20.00 La Roque-d'Anthéron. Concert en direct du parc du Château de Florans. Abdel Rahman El Bacha et Anne Queffélec, pianos : œuvres de Bach, Dvorak, Brahms, Ravel. Pacal Devoyon, Christian Ivaldi, Jean-Claude Pennetier et Hüseyin Sermet, pianos : œuvres de Fauré, Debussy, Saint-Saëns, Chabrier, Poulenc.
0.00 Soleil de nuit. Sylvain Kassap, clarinettiste, compositeur.

RADIO-CLASSIQUE

20.40 Les Soirées. Christopher Hogwood, chef d'orchestre. Œuvres de Bach, Vivaldi, Haydn, Schulz, Fröhlich.
22.30 Les Soirées... (suite). Œuvres de Brahms, Schubert.

VENDREDI 21 AOÛT

FILMS DU JOUR

16.20 Des feux mal éteints ■ ■
Serge Moati (France, 1993, 100 min). Cinéstar 1

17.40 Cœurs brisés ■ ■
Philip Moeller (Etats-Unis, 1935, N., v.o., 80 min). Ciné Cinéfil

20.30 La Malédiction des hommes-chats ■ ■
Robert Wise (Etats-Unis, 1944, N., 75 min). Ciné Cinéfil

20.55 Huit et demi ■ ■ ■
Federico Fellini (Italie, 1963, N., v.o., 140 min). Cinétoile

21.45 L'Ange pervers ■ ■
K. Hughes et H. Hathaway (EU, 1964, N., v.o., 100 min). Ciné Cinéfil

22.35 New York 1997 ■ ■
J. Carpenter (EU, 1980, 94 min). Canal+

0.15 Le Premier Maître ■ ■
Andreï Mikhalkov-Konchalowski (Urss, 1965, v.o., 95 min). Arte

GUIDE TÉLÉVISION

MAGAZINES

14.00 Le Canal du savoir. Réalité et irréalité de l'image. Paris Première

14.30 Paroles de femmes. Charlotte Rampling. TMC

15.00 Temps présent. Rescapés du coma. TV 5

15.00 De l'actualité à l'Histoire. Les identités d'Israël. Invités : Avec Marcus Barel, Shmuel Bunim, Yael Dagan, Alain Dieckhoff. Histoire

17.00 Le Magazine de l'Histoire. Les vies brisées. Invités : Christian Liger, Guillaume Piketti, Christian Jaffrelot. Histoire

17.10 A bout portant. Georges Moustaki. Paris Première

18.00 Stars en stock. Grace Kelly. Tony Curtis. Paris Première

19.00 Les Dossiers de l'Histoire. Karzan et ses frères. Histoire

19.00 Rive droite, rive gauche. Que reste-t-il de De Gaulle ? Le théâtre est-il mort ? Les prix littéraires sont-ils bons ? Paris Première

20.00 20h Paris Première. Etienne Chatiliez. Paris Première

20.05 Dossiers justice. L'affaire Fuller : Je t'aime, moi non plus. TSR

20.10 Le Bazar de Ciné Cinémas. Laëtitia Masson. Ciné Cinémas

21.00 De l'actualité à l'Histoire. L'empire américain. Avec Alain Gresh, Jean-Marie Guehenno, Alfredo G.A. Valladao. Histoire

21.10 Thalassa. Un été à la mer, Thalassa jette l'ancre à Ploumanac'h sur la côte de granit rose. France 3

21.50 Paris modes. Les années 50. Paris Première

22.15 Faut pas rêver. Canada : Le temps des sucres. France : Sacrés costauds. République tchèque : La garde du Château. France 3

23.25 Les Dossiers de l'Histoire. Le gel *du printemps, Prague 1968.* France 3

DOCUMENTAIRES

18.30 Sergiu Celibidache. Portrait d'un chef d'orchestre. Mezzo

18.35 A l'école vétérinaire. [5/5]. De l'école à la vie professionnelle. Canal +

18.45 La Longue Marche des éléphants. TMC

19.00 Foire aux maris. Odyssée

19.15 Tonino Benacquista n'est pas si noir. Planète

19.30 Le Bistrot des gros bras. Chez Anne, «au repos du routier». Arte

19.40 Tribulations aux Galapagos. Planète

19.50 Terrorisme. [3/4]. Le village de l'ETA. Odyssée

20.00 Les Grands Explorateurs. [9/10]. Francisco Pizarro. Histoire

20.35 Opium. [3/3]. Khun Sa, le roi de la drogue. Planète

20.40 Phéniciens, conquérants des mers. Odyssée

21.10 Les Chasseurs d'éclairs. Odyssée

21.25 Celibidache. [1/2]. Planète

21.40 Le Siècle des hommes. Tout s'accélère. RTBF 1

22.05 Serpents de mer, mythe ou réalité ? Odyssée

22.15 Grand format. Madame Siebert et ses élèves. Arte

22.20 Un ange pour les condamnés. Planète

22.30 Evelyn Glennie. Mezzo

22.50 Les Cités prestigieuses d'Italie. [8/12]. Ferrare. Odyssée

23.25 Remembering Patsy Cline. Canal Jimmy

23.40 Portrait de musicien. Cheb Mami. TV 5

23.40 Casque bleu. Planète

23.45 L'Afrique accusée. Téva

23.50 Le Musée de Berlin. Odyssée

0.15 Chroniques de France. Le Quercy sous la terre [1/2]. France 3

SPORTS EN DIRECT

13.00 Motocyclisme. Grand Prix de la République tchèque. Essais des 125 cc, 500 cc et 250 cc. Eurosport

16.30 Athlétisme. Championnats d'Europe. Eurosport

16.30 Cyclisme. Tour de Burgos. AB Sport

17.00 Athlétisme. Championnats d'Europe. France 2

19.55 Athlétisme. Championnats d'Europe. France 3

DANSE

20.30 Ultima Vez. *La Mentira. Roseland.* Chorégraphies. Wim Vandekeybus. Mezzo

MUSIQUE

18.00 et 22.30 Salome Bey en live à Séville. Muzzik

19.00 et 23.30 Gospel à Montreux 91. Avec les Mighty Clouds of Joy, Billy Preston, The Winans, l'Atlanta Superchoir, Ashford & Simpson & In the House Band, Andrae & Sandra Crouch. Muzzik

20.00 et 0.35 Gospel Night à Montreux 94. *Scoop*, de et par Marcus Miller ; *You Are Worthy*, de J. Groslan ; *Stand Still and Know*, de W. Hawkins ; Medley, de K. Broughton, par l'Atlanta Superchoir ; *Get Away Jordan*, de A. Mini et C. Dor ; *Fix Me Jesus*, de A. Mini et *Somebody Touched Me*, de Tommy Flennigen, par les Barbara Best Singers. Muzzik

21.00 Liz McComb Gospel, Paris 96. Muzzik

22.50 Les Gondoliers ou le Roi de Barataria. Opérette. A. Sullivan et William S. Gilbert. Mise en scène. Brian MacDonald. Interprété par l'Orchestre de l'opéra de Sydney, dir. Dobbs Franks. Paris Première

23.25 Evelyn Glennie en concert. Avec Philip Smith, piano. Mezzo

TÉLÉFILMS

18.20 Saïgon, l'année du chat. Stephen Frears. Ciné Cinémas

18.40 Le Clan des Ryan. John Woods. Festival

20.30 Les Années infernales. Anthony Page [3 et 4/4]. Festival

20.35 Jessie, à la vie à la mort. Glenn Jordan. TMC

20.40 L'Enlèvement de Peggy Ann Bradnick. Charles Correll. RTL 9

20.45 Voyage imprévu. Hans-Erich Viet. Arte

20.50 Parfum de meurtre. O Bob Swaim. M 6

SÉRIES

19.00 Sliders, les mondes parallèles. Un monde de jeux mortels. M 6

19.00 Highlander. L'esprit vengeur. Série Club

19.20 Deux flics à Miami. Le sauvage. 13ème Rue

20.13 Buck Rogers. Croisière sidérale. 13ème Rue

21.00 Wycliffe. Perdu de vue. Le cheval de Troie. France 2

21.00 Chérie, j'ai rétréci les gosses. Chérie j'ai aussi rétréci mon frère. Disney Channel

21.05 Galactica. Le canon de la montagne glacée [1/2]. 13ème Rue

21.55 Expériences interdites. Ultimate Weapon (v.o.). 13ème Rue

22.00 La Fin du marquisat d'Aurel. [3/4]. Histoire

22.30 Dream On. Le choix de l'abonné nº 4 (v.o.). Canal Jimmy

22.30 La Loi de Los Angeles. Le match de l'année. Téva

22.40 Au-delà du réel, l'aventure continue. O La sentence. M 6

22.45 Sweet Justice. Un mauvais tuyau. *Un cas désespéré.* TMC

22.55 Une famille formidable. [8/9]. TF 1

23.00 Seinfeld. Le supporter (v.o.). Canal Jimmy

23.35 Buffy contre les vampires. La marionnette. M 6

0.20 Friends. Celui qui envoie l'invitation (v.o.). Canal Jimmy

0.25 Burning Zone, menace imminente. O La ballerine. M 6

0.40 Star Trek, la nouvelle génération. Ethique (v.o.). Canal Jimmy

1.30 Profit. The Hero (v.o.). Canal Jimmy

SIGNIFICATION DES SYMBOLES :
▶ Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■ ■ Ne pas manquer.
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classiques

LES CODES DU CSA :
O Accord parental souhaitable.
△ Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans.
□ Public adulte ou interdit aux moins de 16 ans.

Le Monde publie chaque semaine, dans son supplément daté dimanche-lundi, les programmes complets de la radio et – accompagnés du code ShowView – ceux de la télévision ainsi qu'une sélection des programmes du câble et du satellite.
Le nom qui suit le genre de l'émission (film, téléfilm, etc.) est celui du réalisateur.
◆ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

NOTRE CHOIX

● 18.20 Ciné Cinéma I
Saïgon, l'année du chat

Une œuvre méconnue de Stephen Frears

LE CINÉASTE britannique a tourné ce téléfilm en 1983, deux ans avant *My Beautiful Laundrette* qui l'a rendu célèbre dans le monde entier. Stephen Frears a beaucoup travaillé pour la télévision. Il a réalisé une trentaine de téléfilms dont la plupart restent inconnus du grand public. *Saïgon, l'année du chat* n'a pas laissé de trace dans les mémoires. C'est un film intéressant, même s'il ne ressemble en rien à l'œuvre du réalisateur anticonformiste *(The Snapper, Prick up Your Ears)*. Cette fiction (scénario David Hare) raconte un épisode de l'Histoire dont les Américains ont peu de raisons d'être fiers. Pas seulement parce qu'ils ont vécu une défaite militaire mais parce qu'ils ont trahi leurs alliés en les abandonnant à leur sort.

Saïgon, à quelques mois de l'offensive du Vietnam du Nord sur le Sud, vit dans une double réalité. Le temps a quelque chose d'étiré, une immobilité qui pourrait tromper. Les Occidentaux continuent de se retrouver le soir pour jouer au bridge mais les banques comme les agents de la CIA sont aux aguets. Barbara n'envisage pas de quitter Saïgon. Cette Anglaise autonome s'est installée au Sud-Vietnam pour travailler dans une banque britannique où elle a des responsabilités. La quarantaine encore belle, elle a une sensualité pleine, un peu lasse, qui va se réveiller avec Bob, un Américain, agent de la CIA.

Le cinéaste se sert de l'aventure de Bob et de Barbara pour décrire les comportements des uns et des autres dans les dernières heures qui précèdent la chute de Saïgon, le 30 avril 1975. Cynisme absolu du corps diplomatique américain, rectitude sans tralala de Barbara, dignité d'un employé saïgonais, panique des soldats sud-vietnamiens... Frears pratique la peinture détachée des faits. Tandis que les hélicos emportent les derniers Américains évacués en catastrophe du toit de l'ambassade, leurs alliés viennent s'écraser sur les grilles fermées de la chancellerie US. Bob blêmit. Il a oublié de détruire ses archives avec la liste de ses agents.

Catherine Humblot

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

13.50 Les Feux de l'amour.
14.40 Arabesque.
15.30 Médecin à Honolulu.
16.20 Sunset Beach.
17.15 Beverly Hills.
18.05 Contre vents et marées.
19.00 Melrose Place.
19.50 Le Journal de l'air.
20.00 Journal, Météo.
20.50 Intervilles 1998. Arles rencontre Martigues.
22.55 Une famille formidable. Feuilleton. [8/9].
0.30 TF1 nuit, Météo.

FRANCE 2

13.55 Rex.
14.50 Dans la chaleur de la nuit. [1/2].
15.40 Chicago Hope, la vie à tout prix.
16.30 Le Prince de Bel-Air.
16.55 et 22.55 Un livre, des livres.
17.00 Athlétisme. Championnats d'Europe.
19.55 et 20.45 Météo.
20.00 Journal.
21.00 Wycliffe. Perdu de vue. Le cheval de Troie.
22.50 1000 enfants vers l'an 2000.
23.00 La Pieuvre. [4/6].
0.40 Journal, Météo.
0.55 Le Juge de la nuit. Je déteste les lundis.
1.40 15 ans l'aventure.

FRANCE 3

13.35 Aventures des mers du Sud.
14.25 Amelia Earhart : Le Dernier Vol. Téléfilm. Yves Simoneau.
15.55 Les Enquêtes de Remington Steele. [2/2].
16.45 C'est l'été.
18.20 Questions pour un champion.
18.50 Météo des plages.
18.55 Le 19-20 de l'information, Météo.
19.55 Athlétisme. Championnats d'Europe.
20.55 Tout le sport.
21.05 Consomag.
21.10 Thalassa. Un été à la mer, Thalassa jette l'ancre à Ploumanac'h sur la côte de granit rose.
22.15 Faut pas rêver.
23.05 Météo, Soir 3.
23.25 Les Dossiers de l'Histoire. *Le gel du printemps, Prague 1968.*
0.15 Chroniques de France. [1/2].

CANAL +

13.30 Les Nouveaux Mecs. Film. Sönke Wortmann.
15.00 Surprises.
15.05 Cherche avenir avec toit.
16.05 Blood and Wine ■ Film. Bob Rafelson.
17.45 Les Repentis.
18.29 Les Baisers.
▶ En clair jusqu'à 20.35
18.35 A l'école vétérinaire. [5/5].
19.05 Best of Nulle part ailleurs.
19.55 et 22.25 Flash infos.
20.05 Zapping.
20.10 Les Simpson.
20.35 South Park.
21.00 Quatre garçons pleins d'avenir. Film. Jean-Paul Lilienfeld.
22.35 New York 1997 ■ ■ Film. John Carpenter.
0.10 Litan. Film. Jean-Pierre Mocky.
1.40 Armitage 3. Téléfilm d'animation. Hiroyuki Ochi.
4.05 Clubbed to Death (Lola). Film. Yolande Zauberman.

LA CINQUIÈME/ARTE

13.55 Les Lumières du music-hall. Jacques Brel.
14.25 La Cinquième rencontre... L'Europe. 14.30 To Beef or Not To Beef. 15.25 Entretien avec Jean-Pierre Coffe.
15.55 Fêtes traditionnelles.
16.25 Modes de vie, modes d'emploi.
16.55 Jeunes marins reporters.
17.10 Alf.
17.35 100% question.
18.00 Va savoir.
18.30 Le Monde des animaux.
19.00 Tracks.
19.30 Le Bistrot des gros bras. Chez Anne, «au repos du routier».
20.00 Brut.
20.30 8 1/2 Journal.
20.45 Voyage imprévu. Téléfilm. Hans-Erich Viet.
22.15 Grand format. Madame Siebert et ses élèves.
0.15 Le Premier Maître ■ ■ Film. A. Mikhalkov-Konchalowski (v.o.).
1.50 *Le Dessous des cartes.* [1/3].

M 6

13.35 L'Homme aux trois femmes. Téléfilm. Peter Levin.
15.10 Les Routes du paradis.
16.05 et 1.15 Boulevard des clips.
16.40 Hit machine.
18.00 Mission casse-cou.
19.00 Sliders, les mondes parallèles.
19.54 Le Six Minutes, Météo.
20.10 Fan de. Spécial filles.
20.35 La Météo des plages.
20.40 Les Voyages d'Olivia.
20.50 Parfum de meurtre. Téléfilm. O Bob Swaim.
22.40 Au-delà du réel, l'aventure continue. O. La sentence.
23.35 Buffy contre les vampires.
0.25 Burning Zone. O.

RADIO

FRANCE-CULTURE

19.30 La Rage du Jazz. Shelly Manne.
19.50 Chroniques du voyageur immobile.
20.00 Les Inventeurs du futur. Le futur des climats de la planète.
21.00 La Radio à l'œuvre. Conversation libre.
22.40 Nocturnes. En mémoire de Lili Labassi, le Cheikh du Cha'Bi algérois.
0.05 Du jour au lendemain. Une saison, de Schefer à Schefer. Armand Gatti (*La Part en trop*).

FRANCE-MUSIQUE

19.00 Jazz été. Festival d'Uzeste.
19.37 L'Or du Rhin. Opéra de Wagner. Par l'Orchestre du Festival de Bayreuth, dir. James Levine. John Tomlinson (Wotan), Hans-Joachim Ketelsen (Donner), Richard Brunner (Froh), Jorma Silvasti (Loge).
23.00 Soleil de nuit. *Abed Azrié, chanteur et compositeur.*

RADIO-CLASSIQUE

18.30 Majuscules. Le pianiste Evgueni Kissin.
19.30 Classique affaires-soir.
20.40 Les Soirées. La musique dans « Jean-Christophe ». *Trio avec piano op. 70 nº 1*, de Beethoven ; *Wesendonck Lieder*, extrait, de Wagner. Œuvres de R. Strauss, Franck, Wolf, Mozart.
22.25 Les Soirées... (suite). Œuvres de Mendelssohn, von Weber, Schubert, Liszt, Brahms, Koechlin.

Le Monde
VENDREDI 21 AOÛT 1998

Les ouvriers chinois de Daqing résistent à la montée des eaux

Les puits de pétrole du centre industriel sont menacés

DAQING
(Province du Heilongjiang)
de notre envoyé spécial

C'est une route crevassée où les véhicules cahotent dans des gerbes d'éclaboussures. On sort difficilement de Harbin, au milieu d'un embouteillage où les camions militaires croisent les charrettes des villageois chassés par les eaux. Puis, passé le goulet d'étranglement, la campagne mandchoue déroule à l'infini ses champs de maïs gorgés de soleil.

REPORTAGE

Etrange spectacle ! De la digue, on ne voit que la surface huileuse d'un lac bleuté

A mesure que l'on progresse, le paysage se brise. Les abondants silos à grain alternent avec des étangs en crue dont les tentacules frangent l'horizon. Bravant la montée des eaux, des chevaux galopent dans la lumière orangée d'une fin d'après-midi. L'herbe se fait plus âpre au fil des kilomètres, on devine la toundra sibérienne, si proche. Daqing est une verrue urbaine surgie d'un champ de pétrole. Des blocs de béton évoquent de lugubres banlieues industrielles. Des hôtels et des sièges de sociétés ont champignonné sur ce trésor d'hydrocarbure qui fait la fierté de la Chine. *« Quand l'ouvrier de Daqing pousse un cri, la terre tremble trois fois »*, clame le slogan.

Aujourd'hui, les ouvriers de Daqing ne hurlent pas, mais s'activent à la consolidation des digues, comme des millions de Chinois à travers le pays. La montée des eaux menace ce centre industriel qui fournit la moitié de la production nationale de pétrole. Selon les autorités, un dixième des puits – 2 500 sur 25 000 – sont inondés. La zone la plus affectée est « le champ d'exploitation numéro 7 », situé à une cinquantaine de kilomètres au sud.

Etrange spectacle ! De la digue surveillée par des vigiles civils, on ne voit que la surface lisse, huileuse d'un lac bleuté. Quelques flots de verdure surnagent. Puis le regard se pose sur des installations mécaniques, sortes de marteaux géants fixés sur un tronc de métal immergé à mi-hauteur. Les puits sont figés, immobiles dans la fraîcheur qui monte de l'eau.

A l'entrée du village voisin de Toutai, un cylindre de carton rouge habillé de longs poils noirs est accroché à la façade d'une masure. L'enseigne, qui se veut une lanterne, annonce un restaurant. Lunettes de lettré sur le nez, Mingguang, l'instituteur, et ses copains cultivateurs, piquent de leur baguette de généreux plats de poisson. Ils s'esclaffent bruyamment. A intervalles réguliers, ils lèvent leur verre d'alcool de riz en hommage à la dure journée de labeur qui vient de s'achever. Mingguang a délaissé ses manuels scolaires pour la pelle et les sacs de sable. Inquiet ? Pas franchement. Il ne comprend pas trop l'alarmisme des autorités officielles, qui annoncent un cataclysme national. Ou plutôt, il devine : *« Ce doit être pour renforcer la conscience du peuple »*.

« SAUVER SA PEAU »

Zhou Dianchen, lui, ne s'est pas posé trop de questions. Il a tout jeté sur son tracteur, matelas, télévision, ventilateur, et surtout ses sacs de haricots rouges. Et il a fui. On le rencontre à un carrefour à proximité de Daqing, hirsute, le visage empoussiéré par le souffle des convois militaires qui roulent en trombe. *« Les autorités nous ont demandé de quitter nos maisons dans les deux jours. Alors, je vais chercher à me reloger chez des parents. »* Le petit fabricant de fromages de soja a la mine ahurie de tous les réfugiés du monde. Il parle de *« sauver sa peau »*. A l'écouter, on dirait la Chine en guerre. Elle doit l'être, en effet, puisque le gouvernement le proclame. Jeudi 20 août, un éditorial du *China Daily* glorifiait la *« résistance »* du peuple, en établissant un parallèle avec les invasions étrangères passées.

Frédéric Bobin

Divergences sur le bilan des inondations

Le silence des autorités chinoises depuis plus de deux semaines sur le bilan des inondations qui frappent le nord et le centre du pays fait peser des doutes sur les chiffres officiels faisant état de 2 000 victimes. La falsification des chiffres ne serait pas une première en Chine : au mois de juin, le vice-premier ministre Wen Jiabao a reconnu que certains officiels maquillaient les statistiques pour cacher les problèmes. Les journalistes chinois couvrant la catastrophe naturelle estiment en privé qu'il y aurait déjà plus de 10 000 morts en Chine centrale, à la suite de la rupture de plusieurs digues sur le Yang-tseu. *« Le bilan de plus de 2 000 morts est une estimation provisoire, mais ces chiffres devraient être confirmés »*, a déclaré Sun Shaopin, vice-directeur du département des secours. – *(AFP.)*

Trois législatives partielles auront lieu le 20 septembre

LE *JOURNAL OFFICIEL* du jeudi 20 août publie un décret convoquant les électeurs de trois circonscriptions pour des élections législatives partielles, dimanche 20 septembre. Le second tour de scrutin, s'il est nécessaire, aura lieu le 27 septembre. L'une sera organisée dans la neuvième circonscription des Bouches-du-Rhône, à la suite de la démission de Jean Tardito (PC) qui a indiqué, le 15 juillet, vouloir se consacrer pleinement à son mandat de maire d'Aubagne. Une élection dans la treizième circonscription du Nord est destinée à trouver un remplaçant à Michel Delebarre (PS), maire de Dunkerque et président du conseil régional du Nord - Pas-de-Calais, qui a abandonné son mandat de député, le 30 juin, pour respecter la loi sur le cumul. Dans la première circonscription du Var, il s'agit de trouver un successeur à Odette Casanova (PS), dont l'élection a été annulée par le Conseil constitutionnel (*Le Monde* daté 16-17 août).

DÉPÊCHES

■ **35 HEURES : l'approbation donnée par Martine Aubry à l'accord signé entre le Syndicat national des fabricants de sucre et trois syndicats** (CFDT, CFTC, CFE-CGC), mardi 18 août, sur le passage aux 35 heures, alors qu'elle avait qualifié de *« virtuel »* celui conclu, il y a trois semaines, dans la métallurgie, a provoqué des réactions d'indignation de la part de FO et de *L'Humanité*. FO a regretté, mercredi, le manque d'*« objectivité »* de la ministre de l'emploi, qui *« a une lecture pour le moins sélective des accords de branche sur les 35 heures »*. Dans son édition du 20 août, *L'Humanité* s'étonne de *« l'incompréhensible satisfaction de Martine Aubry »*. La fédération CGT du secteur condamne cet *« accord en trompe-l'œil »* et celle de FO estime que *« la défense de l'emploi la plus large possible, en accompagnement de la nécessaire modernisation de l'industrie sucrière »*, évoquée dans le préambule, est *« une manière habile de dire "plans sociaux" pour le patronat »*.

■ **MOUVEMENT PRÉFECTORAL : Roland Carraz, député (RCV) de Côte-d'Or**, a condamné, mercredi 19 août, le mouvement préfectoral décidé en conseil des ministres sur proposition de Jean-Pierre Chevènement (*Le Monde* du 20 août). Il regrette *« le départ d'un préfet nommé il y a un peu plus d'un an, lui-même ayant été nommé alors que son prédécesseur commençait à maîtriser ses dossiers »*. Membre du Mouvement des citoyens (MDC) que préside M. Chevènement, M. Carraz estime que cette *« valse de préfets »* affaiblit l'Etat. *« Je la condamne et appelle le ministre de l'intérieur à être plus attentif »*, a-t-il ajouté. François Lépine a été nommé préfet de Côte-d'Or et de la région Bourgogne, en remplacement de Pierre Steinmetz (*lire page 8*).

M. Vaillant estime que le gouvernement a « du pain sur la planche »

REVENU, dans la nuit de mardi à mercredi, d'un séjour de trois semaines de vacances à l'île Maurice, Jacques Chirac a présidé, le 19 août, le conseil des ministres de rentrée dont l'ordre du jour n'était pas très chargé. En dehors d'une rotation préfectorale, ce conseil a approuvé le décret d'organisation du référendum sur l'avenir institutionnel de la Nouvelle-Calédonie, qui aura lieu le 8 novembre, sur le territoire. Le ministre de l'outre-mer, Jean-Jack Queyranne, a aussi présenté cinq projets d'ordonnances visant à adapter, pour les DOM-TOM, diverses dispositions relatives à la justice et aux affaires sociales.

Au terme de cette réunion de rentrée, les ministres se sont livrés à des comparaisons de leur bronzage. Avant le conseil lui-même, le président de la République avait remarqué que les visages avaient *« bien profité du soleil »* et semblaient *« plus reposés »*, a rapporté M. Queyranne.

Dans la cour de l'Elysée, Jean-Pierre Chevènement a assuré que *« le gouvernement ne procédera pas à une régularisation générale »* des sans-papiers. Faisant allusion à la circulaire d'assouplisssement des critères de régularisation des immigrés clandestins déboutés (*Le Monde* daté 16-17 août), le ministre de l'intérieur a précisé : *« La décision que j'ai prise correspond à celle que j'ai annoncée le 27 juillet* [visant] *à harmoniser l'application des critères de la circulaire du 27 juillet 1997. Le gouvernement n'a pas changé de politique et n'entend pas en changer »*. Au sujet de l'immigration, M. Chevènement a tenu à préciser qu'il ne s'agit *« plus un débat entre la droite et la gauche »*, mais qu'elle devient *« un terrain de provocation entre l'ultra-gauche et l'extrême droite »*.

Cette déclaration a provoqué des réactions hostiles dans les milieux mis en cause. Alain Krivine, porte-parole de la Ligue communiste révolutionnaire, a qualifié le ministre de *« menteur »* et de *« provocateur »*. Le dirigeant trotskiste a estimé que ces propos sont *« révoltants, indignes, irresponsables et dangereux »*. Pour sa part, Lutte ouvrière a dénoncé la politique du gouvernement sur l'immigration. La formation d'Arlette Laguiller a appelé *« à participer à la manifestation organisée par les associations de sans-papiers »*, dimanche 23 août, devant l'eglise Saint-Bernard, à Paris. Cet édifice religieux avait été occupé par des sans-papiers maliens et évacué *manu militari* par la police, le 23 août 1996. A l'extrême droite, Bruno Gollnisch a répondu à M. Chevènement que *« la provocation vient toujours d'un seul côté »* mais *« pas du mouvement national »*. Le secrétaire général du Front national a ajouté que *« du PC au RPR, des communistes à Pasqua, tous sont d'accord pour laisser envahir la France »*.

PAS D'« ENDORMISSEMENT »

Interrogée sur la réduction du temps de travail, Martine Aubry a estimé que l'accord sur les 35 heures signé dans l'industrie du sucre est *« un bon accord »*. Sa qualité provient, selon la ministre de l'emploi et de la solidarité, du fait qu'il *« renvoie aux entreprises, ce qui m'apparaît normal, à la fois l'organisation réelle, les types d'organisations, notamment la modulation, mais aussi les conséquences en matière d'emploi »*.

Rendant compte du conseil des ministres, Daniel Vaillant, ministre des relations avec le Parlement, a assuré que l'action gouvernementale n'est pas guettée par *« l'endormissement »*. *« Le changement et la réforme »* doivent *« s'inscrire dans la durée mais aussi tous les jours »*, a souligné ce proche de Lionel Jospin, en ajoutant que le gouvernement ne restera *« pas immobile »* car il a *« du pain sur la planche »*. *« Je constate d'ailleurs*, a-t-il conclu, *qu'il y a des expressions, du côté de la majorité, qui vont dans le sens de l'encouragement à l'action gouvernementale »*.

Au sujet de l'affaire Lewinski, sur laquelle il s'est refusé à tout commentaire, M. Vaillant a indiqué qu'elle *« ne devrait pas avoir de conséquences sur la politique étrangère des Etats-Unis »*.

Tirage du *Monde* daté jeudi 20 août 1998 : 471 461 exemplaires 1-

